


TAYLOR · INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



565 - 4193

BIBLIOTHÈQUE ORIGINALE

BÉRANGER
ET SON TEMPS

PAR

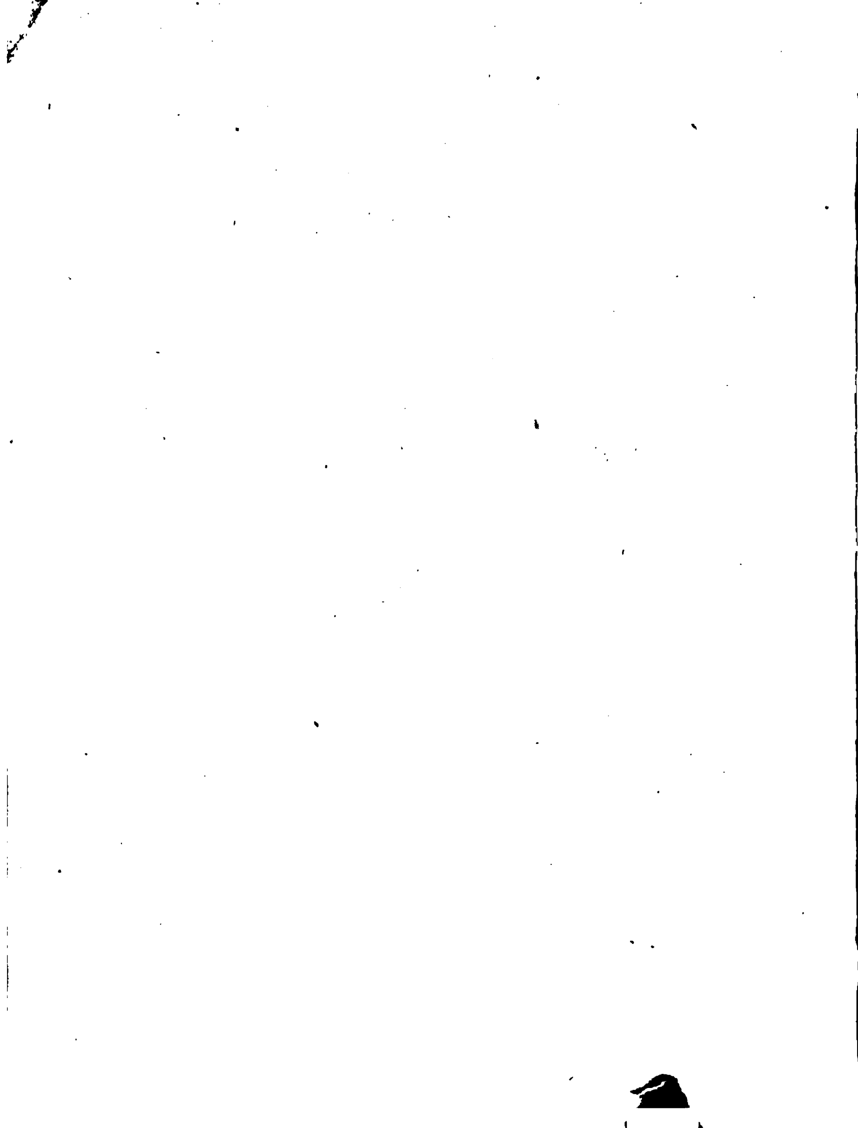
JULES JANIN

Frontispice avec portrait à l'eau-forte de Staal

TOME PREMIER

PARIS
CHEZ RENÉ PINCEBOURDE
RUE RICHELIEU, 78

Prix : 5 fr. les deux volumes



BÉRANGER

ET SON TEMPS

TIRAGE A PETIT NOMBRE :

2	exemplaires sur peau de vélin.		fr.
20	»	papier de Chine. . . .	10
20	»	» chamois	6

Chacun de ces exemplaires contient trois épreuves différentes de l'*eau-forte*, et est numéroté.





Chatain Imp. *René Pincebourde. Editeur.*

BIBLIOTHÈQUE ORIGINALE

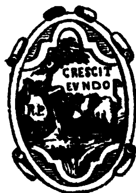
BÉRANGER
ET SON TEMPS

PAR

JULES JANIN

Frontispice avec portrait à l'eau-forte de Staal

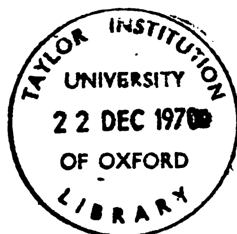
TOME PREMIER



PARIS

CHEZ RENÉ PINCEBOURDE, ÉDITEUR
A LA LIBRAIRIE RICHELIEU
RUE RICHELIEU, 78

MDCCCLXVI



BÉRANGER

ET SON TEMPS

PREMIÈRE PARTIE.

I

Certes, nous pouvions espérer de nos jours, quand Béranger s'est endormi du dernier sommeil, quand sa gloire et sa popularité n'avaient plus à se défendre, et semblaient acceptées pour tout un siècle, que nous n'aurions pas à revenir sur cette mémoire illustre et charmante. Il fut assez longtemps, disions-nous en parlant de ce brave homme, exposé aux injures les plus injustes, pour qu'enfin sa mémoire honorable, honorée, aille en paix dans l'avenir. Hélas! nous avions oublié ce penchant na-

turel qui pousse les meilleurs esprits à remettre en question les gloires les mieux acceptées. C'est la loi de la renommée ; à peine elle échappe à l'envie, elle tombe entre les mains de sceptiques. Pour qu'elle soit vraiment de la gloire, il faut qu'elle subisse à plusieurs reprises le débat public ; le poëte a très-bien dit, en parlant de la fortune : « Elle donne ou retire à volonté les couronnes. » Que de colères sincères sa chanson a soulevées de son vivant ! Que d'injures après sa mort ! Et quoi de plus naturel, lorsqu'on rencontre autour d'une seule mémoire un si terrible acharnement, de venir en aide à ce mort illustre qui ne peut plus se défendre, à ce mort que nous avons entouré, dans sa vie et dans ses œuvres, de nos admirations et de nos louanges ? Si nous n'avons point partagé toutes ses colères, si nous n'avons point accepté toutes ses vengeances, si lui-même il fut injuste et sans respect pour le roi de notre première jeunesse, aussitôt qu'il eut payé sa peine et qu'il fut redevenu le poëte heureux et souriant, le

consolateur du grand exil, le Tyrtée inspiré qui nous consolait des batailles perdues, Dieu sait que nous l'avons suivi volontiers dans les chemins qu'il avait tracés, prêtant une oreille attentive à ses joies, à ses espérances, à ces petits drames qu'il composait avec tant de zèle, avec tant d'amour. Voilà pourquoi, rencontrant sur cette tombe à peine fermée ces nouveaux et très-sérieux obstacles à cette gloire populaire, nous venons, à cette heure où toutes gloires sont pesées, au secours de ce charmant esprit, qui, certes, n'a pas besoin de notre aide et de notre appui.

Tâche heureuse et facile après tout, Béranger le poëte et le sage a pris soin de nous fournir toutes sortes de preuves incontestables de la probité de sa vie et de la sincérité de son œuvre. On eût dit qu'il prévoyait, au plus fort de sa gloire et de sa toute-puissance, une réaction inévitable, et nous l'avons entendu souvent qui disait : « J'ai plus de renommée, à coup sûr, qu'il ne m'en revient; malgré moi j'ai fait trop de bruit dans ma vie; on m'a porté trop

haut, il faudra bien qu'on en revienne. » Il disait cela en parlant de sa gloire, il ne l'eût pas dit en parlânt de sa bonne renommée. Il était, avant tout, un honnête homme, il tenait à son propre honneur; c'était le seul côté qui le trouvât sensible et même irritable. Il ne comprenait pas qu'après avoir donné tant de gages de sa modestie et de sa modération on pût encore les mettre en doute; et comme il était de bonne foi avec tout le monde, il lui semblait, s'il acceptait volontiers contre lui toutes les armes de la colère, qu'il avait bien le droit d'exiger que ces colères se maintinssent dans les bornes strictes de la justice et de la vérité.

Il a donc laissé en quelques pages simples et correctes, comme avaient été ses plus heureuses journées, l'histoire de sa vie; et s'il nous fallait emprunter quelques paroles considérables pour bien expliquer les pages touchantes qu'il a consacrées à ses propres souvenirs, nous n'en saurions trouver de meilleures et de plus convenables que ce passage emprunté au *Traité de*

la Vieillesse : « On n'avait pas à redouter qu'un pareil homme, en parlant de lui-même, dépassât jamais les bornes les plus étroites de la modération (1). »

Rien de plus simple, en effet, que cette auto-biographie ; on y retrouve à chaque instant le mouvement paisible d'un cœur tendre, honnête et dévoué, tout rempli des meilleurs sentiments. « Mes chansons, c'est moi ! » disait ce bel esprit, populaire à tous les titres du talent, de la probité et du bon sens.

Il aurait pu ajouter qu'il était, lui-même, la part la meilleure, la plus calme et la plus aimable de ses chansons. Tout ce qu'elles ont d'honnête et d'amoureux, de libre et de charmant, venait de lui seul ; ce qu'elles contiennent parfois de menaces, d'irritation, de vengeance et de colères inexplicables, venait de l'époque agitée et du milieu agressif dans lequel il a vécu. Il avait, naturellement, l'âme de la probité même, une âme heureuse de cette

(1) *Ne vera de se prædicans, nimis videretur aut indolens, aut loquax.* (Cic.)

sagesse vraie et naturelle qui brille à tout propos et ne se repose jamais, tant qu'elle peut apporter une espérance aux honnêtes gens, une consolation aux affligés, un remords salutaire aux coupables, un châtiment aux réprouvés. Cet homme excellent, modeste et généreux, qui, par don de nature et tout simplement parce qu'il était né poëte, commandait en maître à la rime, au sens poétique, au drame ingénieux de ses couplets, écrivait d'un style aisé, qui nous charme. On dirait de lui bien volontiers ce que M. Thomas disait de Corneille : *qu'il avait la double précision d'une âme droite et d'un esprit juste.* « Qu'est-ce que l'histoire d'un homme qui n'a été rien, dans un siècle où tant de gens ont été ou se sont crus quelque chose ? » disais-je à mes amis lorsqu'ils m'invitaient à parler de moi-même, et mes amis me répondaient : « Votre biographie, écrite par vous, peut devenir le meilleur commentaire de vos chansons. » C'était mieux qu'un bel esprit, c'était un bon esprit, habile à se réduire, et qui ne disait rien de trop. «Rien

de trop est un point ! » disait le fabuliste ; disant cela, il parlait en grand artiste. « Rien de trop est un point ! » disait Béranger. Quand il parle ainsi, il parle en moraliste et dans l'accent même du galant homme. Il était semblable à ce célèbre magistrat du siècle de Louis XIV, qui disait, toutes les fois que le roi l'appelait à Versailles : « A moi, prudence ! » ou, pour mieux dire, il était, naturellement, plein de réserve et de prudence ; il dédaignait le paradoxe à l'égal de l'emphase ; il recherchait, avant tout autre rôle, le rôle de spectateur, *convenable à son caractère ;* il serait mort de honte s'il eût été forcé de se tailler de sa main, sans vergogne, un piédestal à sa propre gloire.

« J'ai vu de près le pouvoir, disait-il, je n'ai fait que le regarder en passant, comme, dans ma jeunesse indigente, devant un tapis vert chargé d'or, je m'amusais à observer les chances du jeu, sans porter envie à ceux qui tenaient les cartes. Il n'y avait, de ma part, ni dédain ni sagesse à cela : j'obéissais à mon humeur. Les réflexions qui viendront se mêler à

mes narrations se sentiront du terre-à-terre de l'existence qui m'a plu. Aux grands hommes les grandes choses et les grands récits! Ceci n'est que l'histoire d'un faiseur de chansons (1)! »

Pourtant, ce *faiseur de chansons*, mêlé à de si grands événements et les racontant à ses amis, ne dit pas une parole offensive. Il va célébrer les honnêtes gens, de toute sa force et de tout son cœur; mais s'il rencontre en son chemin un traître, un lâche, un meurtrier, un menteur, un biographe en carte, il s'en éloigne en silence. Il aurait peur d'être impitoyable! Il aurait honte d'être cruel! On dirait, à l'entendre, qu'il avait toujours présente à l'esprit cette parole ingénieuse et juste d'un esprit de sa famille : « Quand vous entendrez un homme, quel qu'il soit, s'applaudissant et se payant par ses mains, dites hardi-

(1) *A M. Guizot :* « Excusez la liberté que je prends de vous recommander la veuve et les enfants d'Émile Debraux... C'était un chansonnier. Vous êtes trop poli pour me demander à présent ce que c'est qu'un chansonnier, et je n'en suis pas fâché, car je serais embarrassé de vous répondre... »

ment que c'est un sot. » Certes, le ton parfait des *Souvenirs* de Béranger, ce naturel exquis, cette vérité souriante, cette aimable et chère parole qui dit toute chose, et qui dit tant de choses au gré de nos désirs; enfin

. . . . . . Cet heureux art
Qui cache ce qu'il est et ressemble au hasard,

nous ont tout d'abord causé une grande surprise. Ingrats que nous étions! nous avions oublié la touchante préface écrite en 1833, dans laquelle il explique à son *ami* le lecteur comment chacune de ses chansons était un effort pénible (1) de sa pensée. Il est, disait-il dans cette préface, un enfant du peuple, il en a vu de près toutes les misères; il les sait par expérience, et ceux qui l'accuseraient de manquer d'entrain, de gaieté, de bonne humeur, ne savent pas

(1) S'attacher à son œuvre, l'achever, la parfaire, c'est un moyen de s'attacher à la vie. Presque tous les bons ouvriers vivent longtemps, parce qu'ils accomplissent une loi de la Providence. (*Lettres de Béranger*.)

tout ce qu'il a souffert. — Toutefois, il était d'assez bonne race ; il y a même dans sa famille une véritable généalogie historique et héraldique *de la maison* de Béranger. On vous en dit les *armes :* 1° d'azur à la croix d'argent ; 2° de gueules à trois losanges d'or ; 3° d'azur à la croix d'argent, ayant sur le tout un écusson de gueules à trois losanges d'or. » Il y en a comme cela dix grandes pages, ascendants et descendants, agnats et cognats, jusqu'au douzième degré, jusqu'à ce que l'on arrive enfin au contrat de mariage de Jean-François *de* Béranger avec Marie-Jeanne Champy, fille de Pierre Champy, maître tailleur. Là s'arrêtait cette noblesse, ou plutôt là elle commence avec tant d'orgueil, que le dernier descendant de tous ces gentilshommes s'écriait, aux applaudissements de la France entière : « Je suis vilain, vilain, je suis vilain (1) ! »

(1) Un moins grand poëte, mais un plus grand seigneur que Béranger, le grand Frédéric, se fit apporter, quelques jours avant la publication de ses mémoires, la table généalogique de la maison de

Utile et sage leçon que nos malheureux bourgeois anoblis de leur propre main feraient bien de mettre à profit. Noble ou vilain, ce jeune enfant fut le bienvenu de son grand-père le tailleur, qu'il a si bien chanté. Son père absent, sa mère occupée à son petit négoce (elle était marchande de modes), il fut confié à une nourrice de la Bourgogne, qui, faute de lait, le nourrit de soupe au vin. Donc ce n'est pas la faute de la bonne nourrice si le chansonnier n'a pas été grand buveur. — Voyez l'hypocrite, disent les sages et les prudents, il a si bien chanté l'ivresse, et ce n'est qu'un buveur d'eau ! — Voyez le charlatan; disaient les ivrognes, il n'a jamais bu que de la piquette ! — Quel enfant mal élevé, ajoutaient les gens du monde, il apprit à lire dans les romans de l'abbé Prévost et dans les œuvres dépareillées de Voltaire !... Cependant il fut envoyé à l'école, et dans cette humble école, il ren-

Brandebourg-*Hohenzollern*. Le roi prit une plume avec vivacité et effaça les trois quarts des noms dont le généalogiste avait enflé la table.

contre, ô présage! un petit vieillard appelé Favart, Favart le chansonnier, le mari de cette piquante Mme Favart qui jouait si bien la comédie à l'armée de M. le maréchal de Saxe. Un soir, sous la tente, elle avait joué *la Chercheuse d'esprit*. Rappelée à grands cris, elle vint sur le devant du théâtre en faisant trois beaux saluts : « Messieurs, dit-elle à ces brillants capitaines, demain nous ferons relâche à cause de la bataille ; après-demain nous jouerons *le Coq du village* et *la Victoire est à nous!..*» Le lendemain, en effet, le maréchal de Saxe gagnait la bataille de Fontenoy. Voilà comment tout de suite, et sans le savoir, Béranger, par ce vieux petit Favart, touchait à la chanson. Bientôt son *éducation* fut interrompue, et, faute d'argent, M. *de* Béranger, son père, l'envoya en Picardie, à Péronne, à une bonne tante qui tenait la petite auberge de *l'Épée royale*. Il arrive, il voit sa tante et lui remet la lettre de son père. « En ce temps-là, dit-il, j'étais un joli enfant tout bouclé ; j'ai bien changé depuis ! » D'abord, la tante hé-

site, et puis, tout d'un coup, elle ouvre à ce bel enfant ses bras maternels. — « Ah ! pauvre enfant ! pauvre enfant ! » fut tout ce qu'elle put dire. Or cette femme était la femme forte ; elle éleva l'enfant par l'exemple ; elle lui apprit de bonne heure à respecter les malheureux, à honorer les vieillards, à croire en Dieu (1). Si donc, par malheur, des proscrits de 1793 passaient devant la petite auberge, entraînés à l'échafaud : « Mon fils, disait-elle, saluez ces honnêtes gens. » Un peu plus tard, quand les armées coalisées traversèrent Péronne : « Enfant, disait la bonne femme, ayez souvenance de ces hommes qui passent,

(1) *A M. Bernard :*

« 16 février 1839.

« Vous avez raison d'ôter votre bonnet devant Dieu. Il y a longtemps que vous m'avez entendu professer mes croyances ; j'y ai trouvé du repos et des consolations dans ma vie, passablement agitée ; aujourd'hui j'y puise les espérances qui me font prendre la vieillesse en patience. Mais faites comme moi, ne confondez jamais Dieu et les portraits que les fous et les charlatans nous en font ; vous finiriez par en avoir peur. »

pour renverser nos libertés. » Il y avait dans Péronne un vieux prêtre, un proscrit, qui se cachait pour dire sa messe; la bonne dame exigea que l'enfant servît la messe du vieillard. Un autre jour, le tonnerre enveloppa de ses feux cette jeune tête, et sa bonne parente accourut encore à son secours. Que dites-vous de ce tonnerre ? On l'eût tourné dans l'antiquité, en gloire, en présage, en auréole. — *Tête par Dieu touchée!*

Dans l'auberge de sa tante, le petit Béranger aida quelque temps la bonne femme; il allait, il venait çà et là, servant la pratique, honteux, non pas, mais triste. Il ne se plaisait guère à ces bruits, même à ces chansons. S'il a chanté plus tard le cabaret de Mme Grégoire, ce n'est pas, certes, par reconnaissance et par souvenir. Aussitôt qu'il eut l'âge de raison, il voulut apprendre un métier. On le mit chez un orfévre, et l'orfévre lui parla de ses amours. Il fut, plus tard, saute-ruisseau d'un notaire, et le notaire le conduisit au club de Péronne, un club enthousiaste et bon en-

fant, à ce point que tous ces clubistes exécraient la peine de mort. Un peu plus tard, il devint un des apprentis de M. Laisnez, imprimeur-libraire, et le voilà compositeur d'imprimerie. Heureuse et poétique profession, la main travaille et la tête en même temps; l'idée apparaît, peu à peu, sous vos mains diligentes. L'ouvrier imprimeur s'intéresse avant tout le monde au rapide enfantement de ce livre à peine éclos. Il est le premier confident de ces beaux rêves, de ces romans, de ces histoires, de ces amours. Pendant ces deux années bien occupées, le jeune homme apprit l'orthographe; il devina le rhythme sonore des beaux vers. Il aimait vraiment ce métier, disons mieux, cet art de l'imprimerie, et, sans nul doute, il y fût resté fidèle, si M. de Béranger, son père, ne fût pas venu le reprendre à Péronne, et ne l'eût ramené à Paris, où lui-même, le père, était une façon de banquier. C'était l'heure où les assignats tombaient dans le mépris universel, une des grandes heures de l'agiotage, et si le père était content

d'échanger ses mauvais papiers contre un peu d'or, le fils ne se plaisait guère à ces négoces, qui devaient aboutir à une banqueroute universelle.

Il n'aimait pas l'argent, il ne l'a jamais aimé. Ces sauts et ces soubresauts de la fortune publique lui faisaient peur: il pressentait la catastrophe. Elle vint bien vite, et M. de Béranger le père voulut en vain tenir tête à l'orage. Il fut vaincu par une de ces révolutions de vingt-quatre heures qui faisaient et qui défaisaient tant de fortunes. Voilà donc notre banque à vau-l'eau ; voilà donc les créanciers, les recors, la misère, la prison, la nécessité. — « Quel malheur! disait M. de Béranger, ma fortune est perdue! » Et il se lamentait. — « Quel bonheur! disait son fils, me voilà libre et pauvre! » Il se promenait en rêveur dans les prés de Saint-Gervais, dans les bois de Romainville, au bois de Boulogne, au bois de Vincennes. Belles heures! chers moments! Le mois de mai a tant de puissance et d'autorité sur les jeunes âmes! Ces premiers printemps y laissent les plus

doux parfums, les plus innocents souvenirs. Cependant, M. de Béranger, pour vivre, avait établi rue Saint-Nicaise un cabinet de lecture, une de ces odieuses boutiques ouvertes aux oisifs, qui s'y viennent empiffrer de tout ce qu'il y a de plus indigeste et de plus nauséabond dans la littérature de chaque jour. Tout autre jeune homme, en ce mauvais lieu, peu lettré, se fût perdu par la lecture ; eh bien (tel était le bon sens, et telle était l'intelligence du futur chansonnier de la France....), il se sauva des mauvais romans et des mauvais journaux qui se lisaient chez monsieur son père, et de tous ces livres perdus il ne lut que les fables de La Fontaine. Un soir, comme il rentrait dans cette rue Saint-Nicaise, il entendit un coup de tonnerre épouvantable... la terre chancelait sous ses pas, il crut que le monde allait crouler... C'était bien cela, ou peu s'en faut : c'était *la machine infernale* qui venait d'éclater. Un pas de moins, c'en était fait du génie et de la volonté du premier consul ; un pas de plus, c'en était fait de la poésie et des inspira-

2

tions du premier poëte français qui ait chanté dans une langue énergique et touchante l'exil et les malheurs de l'Empereur!

Dans l'intervalle (on vivait si vite en ces jours où le chaos disait son dernier mot!) le jeune homme avait déjà senti fermenter dans son âme à peine ouverte le premier levain poétique. Il commença comme Horace a commencé, par la satire. Il se moquait de Barras, il riait du Directoire; un secret instinct lui disait que ces lâches pouvoirs étaient sans durée; en même temps il célébrait, en prose, il est vrai, le vainqueur d'Arcole et de Lodi; il s'inquiétait de l'Égypte et de l'Orient; il a salué même le 18 brumaire, « et si l'on me demande pourquoi, je répondrai naïvement qu'en moi le patriotisme a toujours dominé les doctrines politiques. » Ceci est écrit mot pour mot dans sa biographie. Il aimait la gloire, en ce temps-là, un peu plus qu'il n'aimait la liberté; il se plaisait au bruit lointain de la bataille; il eût voulu partir pour l'Égypte. Il était presque un soldat, il était déjà un poëte. Il se plaisait,

en vrai poëte, dans la solitude et dans l'isolement ; il habitait une mansarde (1), le *Grenier où l'on est si bien à vingt ans.* Il avait déjà quelques amis qui lui sont restés fidèles jusqu'à leur mort, jusqu'à sa mort : Antier, son cher ami de toute la vie, et grand faiseur de vaudevilles ; Wilhem, la fondateur de l'Orphéon (2). Ils furent deux amis tout de suite, Wilhem et Béranger ; ils se rencontrèrent dans la même ambition, ils accomplirent en même temps le même rêve. Inconnus l'un et l'autre, et pauvres, ils voyaient déjà se lever dans le lointain le jour charmant où la musique et la chanson, abondantes comme

(1) « Je vais me loger au bout de la terre, rue de Bellefond, près de Montmartre, au milieu d'un vaste jardin ; des promenades solitaires, de l'ombrage, une belle vue, on n'est pas malheureux. » (*Lettre à M. Quénescourt*, 16 juin 1809.)

(2) Voici le titre des principales poésies de Béranger adoptées par le chœur universel : *l'Orphéon ; — les Hirondelles ; — Brennus ; — le Commencement du voyage ; — Trinquons ; — la Sainte-Alliance des peuples ; — le Chant du Cosaque ; — les Champs ; — le Vieux drapeau ; — le Roi d'Yvetot.*

l'eau des fontaines, iraient d'un bout de la France à l'autre, attirant à leur mélodie, à leur conseil, les jeunes esprits, les jeunes âmes, les jeunes courages. Du haut de leur mansarde et du sein de leur pauvreté, ce poëte et ce musicien, si bien faits l'un pour l'autre, appelaient à leurs leçons la sympathie et l'amour de la foule. Ils n'auront jamais assez de disciples, assez d'enfants, assez d'échos. — Nous serons, disaient-ils pleins d'un noble orgueil, les amis du peuple, et dans son travail, dans ses jours de loisir, dans ses fêtes, dans ses deuils, dans ses regrets, dans ses douleurs, nous lui apprendrons comment on aime et comme on espère; par quelles vertus la vie est facile, et par quels sentiers il faut marcher pour arriver au calme, à la force, aux convictions généreuses. « La chanson, disait Béranger; la musique et la chanson, disait Wilhem, deux vaillantes sœurs, deux sœurs jumelles, ne les séparons pas (1). »

(1) *Béranger à Chateaubriand :* « J'ai voulu transporter la poésie dans les carrefours; j'ai été conduit à la chercher jusque dans le ruisseau : qui dit chanson-

Quand il parlait ainsi, Béranger en était réduit à mettre au mont-de-piété sa montre d'or, à raccommoder sa redingote râpée, à mettre une pièce au genou de son pantalon, à cirer (1) ses bottes percées, et lorsqu'enfin Lucien Bonaparte vint en aide à cet humble génie, il était temps que la Providence intervînt.

Lucien Bonaparte était un bel esprit très-droit, plein de justice, obéissant à ce

nier dit chiffonnier. Doit-on être étonné que ma pauvre muse n'ait pas toujours une tunique d'une entière blancheur? Le moraliste des rues doit attraper plus d'une éclaboussure. »

(1) « Quant à nous, je vous le répète, nous sommes suffisamment bien dans notre nouveau gîte. Le froid, qui pince assez vivement depuis quelques jours, ne nous y est pas insupportable. Je n'ai jamais été habitué à mieux ni même à aussi bien. Quand on a vécu jusqu'à quarante-deux ans dans une chambre sans feu, n'ayant, l'hiver, que de l'eau glacée pour se débarbouiller, une mauvaise couverture sur son lit, et souvent des bottes percées pour courir la rue, on peut s'arranger de bien des positions. Aujourd'hui je trouve que rien ne manque, et souvent je rougis à part moi en pensant à bien des gens qui valent mieux que moi. » (*Lettres*, Tours, 10 janvier 1840.)

grand conseil du poëte athénien : *O rois, honorez les poëtes !* En sa qualité de lettré, il aimait les lettres et les beaux-arts ; Béranger fut bien inspiré quand il s'adressa à ce galant homme. Au bout de trois jours, il reçut une réponse à sa lettre, à ses vers. Lucien Bonaparte voulait le voir, et voilà le jeune poëte, honorablement vêtu d'un habit d'emprunt, qui obéit au rendez-vous de ce frère (à demi révolté) du premier consul. Il fut reçu très-simplement par cet admirateur de l'abbé Delille. Lucien lui donna quelques éloges et plusieurs conseils ; il fit mieux : comme il venait d'être nommé membre de l'Institut, il abandonnait à ce jeune homme inconnu son traitement de l'Institut. C'était presque une fortune, et cette fortune était une restitution. Quoi de plus injuste, en effet, qu'un grand seigneur, lorsque déjà il tient la place et le rang d'un véritable écrivain, jette au fond de ses coffres cette faible somme qui aiderait à vivre l'historien à sa première histoire, ou le poëte à son dernier poëme ? Il y a dans cette facon d'agir une cruauté

qui ne s'explique guère, et dont les seigneurs de l'Académie ont le grand tort de ne pas s'inquiéter assez. Bien peu ont suivi l'exemple de Lucien Bonaparte, membre de l'Institut, dotant de cette somme assez peu gagnée un de ses frères en Apollon. Seul, à l'exemple de Lucien Bonaparte, M. le duc Matthieu de Montmorency, à peine entré à l'Académie, eut le grand soin de trouver un poëte qui l'affranchît d'une part de son remords.

Grâce à cette fortune inespérée, il advint que le jeune homme eut un peu de loisir. Il cherchait sa voie, il ne l'avait pas trouvée; il rêvait les honneurs du poëme épique; il eût entrepris au besoin... une tragédie! Il hésitait; des fables de La Fontaine il avait passé à l'*Iliade*, à l'*Odyssée*, et même il avait lu, chose étrange en ce temps-là surtout, les comédies d'Aristophane (1). « Il me semble, dit-il, qu'Aris-

(1) Jamais, hélas! d'une noble harmonie
L'antiquité ne m'apprit les secrets.
L'instruction, nourrice du génie,
De son lait pur ne m'abreuva jamais.

tophane est jugé bien légèrement chez nous. » C'est bien dit : Aristophane, le grand prêtre de l'ironie, un Dieu chez les Grecs, insulté chez nous, on reste étonné vraiment de le rencontrer dans cette autobiographie, et l'on se demande si Béranger est resté aussi étranger qu'il le prétend lui-même à l'étude, à l'admiration des anciens! Certes, lorsqu'aux premiers jours de l'Empire il lisait *les Guêpes*, *les Oiseaux*, *les Nuées*, *les Chevaliers*, toutes ces merveilles, ce jeune homme ne se doutait pas qu'il était en ce moment le plus habile et le plus studieux des poëtes de son temps. Lorsqu'il lisait ces miracles de la comédie et du bon sens de la cité de Minerve, on l'eût beaucoup étonné en lui disant qu'il donnait un démenti formel au fameux M. de la Harpe, insulteur d'Aristophane, un démenti formel à toutes les comédies

Que demander à qui n'eut point de maître?
Du malheur seul les leçons m'ont formé,
Et les épis que mon printemps voit naître
Sont ceux d'un champ où rien ne fut semé.

(*Lettres*, t. I, p. 187.)

de l'Empire. En paraissant devant Lucien Bonaparte, Béranger avait honte, nous dit-il, de ne pas savoir le latin; il en savait beaucoup plus que M. de Jouy, que M. Étienne, et tout autant que M. Arnault, les maîtres de cette époque assez peu lettrée. S'il ne savait pas les langues anciennes, il en avait le pressentiment, il en écoutait l'écho lointain, il en devinait le génie, il se tenait à la porte du temple en criant : Ouvrez-moi! Il faisait mieux, il lisait Homère, il lisait Aristophane à l'heure où la France entière, à l'exemple du maître absolu, se passionnait pour *les Vénitiens* de M. Arnault, pour l'*Hector* de Luce de Lancival, pour *les Héritiers* de M. Duval, surtout pour *les Poëmes et les Fascinations d'Ossian, fils de Fingal.* Ce sont là vos miracles, poëtes d'Athènes et de Rome; il n'y a que vous, ô génies, pour opérer ces grandes conversions. Les grands esprits, même incultes, vous devinent et vous comprennent; vous êtes la lumière, il n'y a que les aveugles qui ne voient pas le soleil!

II

Nous voudrions ici expliquer le mérite et le talent de Béranger, pour donner une idée approchante de l'état misérable, honteux et puéril, dans lequel il a trouvé la chanson française; on verrait que cet homme est un inventeur; sa chanson lui appartient; il l'a faite. Avant lui, rien n'existait qui fût semblable à cette intime émotion, à ce profond sentiment des grandes misères de la patrie, à cet instinct presque surnaturel de l'avenir et voisin de la divination. Sans doute on chantait en France, et depuis le commencement des siècles, mais c'était presque toujours la même chanson, sur l'air connu : *Vive le vin, vive l'amour*. C'était toujours le même accouplement de l'amour et de la mort, de l'ivresse et de *la barque à Caron*. Mais les grandes douleurs, les grandes pitiés, nos soldats vaincus, nos villes ravagées, nos libertés envahies, ce peuple éperdu, de-

mandant grâce et merci, ces fanatiques châtiés dans un couplet sans pitié qui va de bouche en bouche, honorant le brave homme et déshonorant le coquin; mais ces passions si vraies, ces petits drames arrangés avec tant d'art et tant de goût, cette façon piquante d'écrire au jour le jour l'histoire contemporaine et de donner à chacun sa place méritée, il n'y a que Béranger qui ait eu ce grand art de tout dire avec justice et de tout oser avec bonheur. Ne craignez pas que je veuille entreprendre ici l'histoire de la chanson, ce serait une trop longue histoire; elle remonte aux temps les plus anciens (1). Je veux seulement rechercher quelle était l'espèce de chanson que Béranger devait faire oublier. Ouvrez, s'il vous plaît, tous les recueils de la fin du XVIII[e] siècle et des premiers jours du siècle de Béranger :

(1) La première chanson fut chantée par les soldats de Charlemagne, et la voici :

Mille, mille, mille, mille, mille, mille decollavimus,
Unus homo, mille, mille, mille, mille decollavimus :
Mille, mille, mille vivat qui mille, mille occidit :
Tantum vini habet nemo quantum fudit sanguinis.

l'Almanach chantant, l'Ami des belles, le Répertoire des amants, le Précepteur d'amour, Les Étrennes de l'amour, les Caprices, les Révolutions amoureuses, les Bouquets de l'amour, le Messager d'amour, l'Almanach du sort, les Amours en pantoufles, la Corbeille galante, les Oracles, Étrennes à ma maîtresse, Étrennes au beau sexe. Quoi encore ? *la Rosée de Cythère, le Plaisir de la toilette, la Galanterie sans apprêt, le Goût de tout le monde.* Vous trouverez, dans ces recueils *chantants* qui représentaient toute la chanson française, des bouts-rimés sans style et sans goût, des fantaisies misérables, dont chacune a son explication en vile prose : *A mon tailleur, à l'occasion des louanges que mon habit m'avait attirées de la part d'une dame de Saint-Pétersbourg. — Couplets chantés par un jeune homme de quatorze ans à sa marraine qui lui avait fait présent d'une montre. — A madame de B..., en lui donnant une tasse sur laquelle est un chien avec cette inscription :* FIDÉLITÉ. — *A la belle Athénaïs, en lui donnant une houlette ornée de rubans par sa mère.*

Il y avait, dans ces tristes recueils dont nos pères faisaient leurs délices, la *chanson bachique*, et la romance anacréontique, et la romance anecdotique ; à chaque instant vous rencontriez *les Délires, les Martyres, les Thémires*, et toute sorte de métaphores semblables à celle-ci : « L'aube aimable du jour... L'âme a senti ses ailes... le couchant de tes beautés, la conquête d'une âme, le sentiment qui renaît aux pleurs de la pitié ; l'âme écartant le terrestre bandeau qui allume le flambeau de Prométhée ; le dieu des sens qui s'unit à l'âme et rend au cœur ce charme qu'il en tire. » O chansons des vieux boudoirs !... C'étaient une averse, un déluge, et chaque année amenait avec elle un millier de chansons : *les Tablettes de Flore ; — l'Amusement de la jeunesse ; — la Rosée de Cythère ; — le Tribut du cœur ; — l'Almanach du cœur ; — Portefeuille des amants ; — les Plaisirs de la toilette ; — l'Ami des belles ; — le Plaisir de la société ; — la Galanterie sans apprêt ; — le Répertoire des amants.*

Il en venait de toutes les rues de Paris,

de ses montagnes, de ses carrefours ; il en venait de toutes les villes de la province, de toutes les académies, de toutes les tabagies, de toutes les écoles, de tous les almanachs. Mais les uns et les autres, ils avaient beau s'égosiller et chanter en chœur :

Réveillez-vous Suzette,
Réveillez-vous, belle Iris,
Aminte, Églé, Rosette,
Flore, Aspasie et Doris ;
Eh ! flon, flon, flon, etc.

Suzette était morte, Rosette ne battait que d'une aile, Églé se faisait vieille, Doris était dévote, Aminte était un bas-bleu. Pas un couplet, dans ce millier de chansons, même le plus graveleux, ne survivait à la circonstance, et si quelque oisif les lisait par hasard, pas un ne prenait la peine de les chanter. Ceux qui chantaient encore s'en tenaient aux couplets d'autrefois :

Il pleut, il pleut, bergère,
Chasse tes blancs moutons...

Quelques-uns avaient conservé dans leur mémoire fidèle la chanson de Duclos à sa maîtresse, laquelle maîtresse était, comme on sait, la première venue :

Hâte-toi, diligente Aurore,
De tirer les rideaux du jour;
Mes vœux à l'objet que j'adore
Veulent aller faire leur cour.

ou la chanson de Malherbe et de Racan à la duchesse de Bellegarde :

Qu'autres que vous soient désirées,
Qu'autres que vous soient adorées,
Cela se peut facilement.
Mais qu'il soit des beautés pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Plus d'un gentilhomme d'autrefois fredonnait la jolie chanson de Lefranc de Pompignan à la jeune Églé :

Ton cœur, outré de mes caprices,
Contre mes folles injustices
A dû cent fois se courroucer :
Mes pleurs, mes soupirs, mes alarmes

Ne valent pas une des larmes
Qu'à tes beaux yeux j'ai fait verser.

D'autres s'en tenaient à la chanson d'Henri IV à la bèlle Gabrielle :

Viens, Aurore,
Je t'implore...

Mais ceux-là étaient les gens de goût. Le vulgaire et la foule, amis des joies faciles et des joies anciennes, chantaient tout simplement les chansons des chansonniers patentés : Dorat, Pezay, Chaulieu, Bernard, Bertin, Parny, Chapelle, Imbert, Florian, Léonard, Quinault, Piron, Collé, Favart.

Sans remonter si haut, et en nous tenant aux fondateurs des *Dîners du Vaudeville* ou du Caveau, « la seule Académie à laquelle j'ai voulu appartenir, disait Béranger, et qui m'accueillit avec tant de bienveillance et de gaieté, » essayez de vous rappeler une seule des chansons que rimaient les chansonniers célèbres de 1806. Nous savons encore leurs noms ; mais un seul couplet sorti de leur veine abondante,

on aurait peine à le retrouver dans la mémoire ingrate du peuple français. Si bien que Béranger pouvait dire à bon droit : « La chanson, c'est moi ! » A peine il eut chanté, soudain il s'empara du domaine entier de la chanson, ces domaines envahis naguère par tous les chansonniers que voici : Barré, Radet, Desfontaines, Piis, Deschamps, Desprez, Bourgueil, Le Prevôt d'Iray, Demontor, Despréaux, Chéron, Léger, Boissière, Mosnier, Chambon, Philipon de la Madeleine, Emmanuel Dupaty, Alissan de Chazet, Goulard, Dieulafoy, Laujon, Armand Gouffé, Maurice Séguier, Capelle, Antignac, Brazier, Laujon, Ducray-Duminil, Cadet-Gassicourt (Charles Sartrouville), Grimod de la Reynière, le docteur Marie de Saint-Ursin (fondateur de l'*Almanach des Gourmands*), Lonchamp, Jarry, Rougemont, Eusèbe Salverte, Genty, Reveillière, Ourry, Tournay, Ceripat, Jacquelot, Théaulon, Frédéric de Courcy, Justin Cabassol, Martainville, Jouslin de la Salle, Armand Dartois, Carmouche, Félix du Saulchoy, Jacinthe Le-

clerc, et tant d'autres de la même et poétique célébrité.

Et non-seulement Béranger, le nouveau venu, s'empara de leurs domaines, mais il leur emprunta, pour ne plus les rendre à personne, les airs favoris de l'ancienne chanson, les vieux *timbres*, sur lesquels tous les poëtes avaient chanté avant lui *le vin, l'amour et les belles.*

Désormais personne après lui n'a su mettre en œuvre ces refrains populaires que l'écho même eût oubliés sans Béranger : *Malbroug; — Mon père était pot; — la Fanfare de Saint-Cloud; — Allez-vous-en, gens de la noce; — Aussitôt que la lumière; — Il est pris; — la Bordelaise; — Eh! gai! gai! gai! — Une fille est un oiseau; — Lon la landerirette; — Guillot trouva Lisette; — J'ons un curé patriote; — les Visitandines; — le Petit mot, mon cousin; — Vive le vin! — Amis de la belle nature; — Il pleut, bergère; — Dans les gardes françaises; — la Bonne aventure; — O ma tendre musette! — Eh! allez donc, gais violons; — le Curé de Pomponne; — Ce mouchoir, belle Raymonde;*

— Vivent les fillettes! — Cahin caha; — Et zon, zon, zon; — Eh! bon, bon; — Ma Fleurette; — Allons aux Prés Saint-Gervais; — Souvenez-vous-en; — Rions, chantons; — Je l'ai planté, je l'ai vu naître; — Quoi! ma voisine est fâchée! — la Bourbonnaise; — C'est ce qui me console; — la Chaumière; — Nous n'avons qu'un temps; — Turlurette; — Ran tanplan tire lire; — Et lire lan la! autant de gais refrains de la gaieté d'autrefois que notre poëte a sauvés!

Pourtant ne soyons pas ingrats envers ces aimables contemporains du poëte : au milieu des plus tristes années de notre histoire, ils n'avaient pas désespéré de la gaieté française; au fond de l'abîme, ils chantaient encore d'amoureuses chansons. A peine apparut, dans le ciel rasséréné, un calme rayon de soleil printanier, soudain la France, étonnée et ravie, entendit le murmure et le refrain de la bonne humeur de nos batailles, de nos amours. Même au pied des échafauds, au milieu des bruits de la guerre, au fracas des villes qui tombent et des empires qui s'écroulent, ces aimables

héritiers de la verve et du bel esprit de nos pères firent entendre des paroles de consolation et d'espérance.

Aux vieillards, ils rappelaient leur jeunesse ; ils suffisaient aux passions du jeune homme ; et, d'ailleurs, les temps étaient sérieux, l'heure était solennelle, l'univers était en feu ; le monde, attentif aux grandes victoires, aux défaites illustres, restait muet et ne chantait plus. Allez donc chanter, à la veille de Marengo, le petit couplet que voici :

On dit que notre premier père
Pour une pomme s'est perdu ;
Mais ton joli corset, ma chère,
Porte encor du fruit défendu.

Vous vous seriez déshonoré. La chanson française, à cette heure de notre histoire, est toute semblable à ce fameux abbé de Lattaignant, qui, lui aussi, fut un chansonnier célèbre, digne émule du chevalier de Cubières et de M. Collé. Un jour que deux voyageurs, deux gentilshommes de Versailles, passaient par Reims, après

avoir visité toutes les curiosités de la ville, ils voulurent voir comment était fait M. l'abbé de Lattaignant, chanoine de la cathédrale. On leur indique, en riant, ce logis d'Anacréon ; ils entrent, et, dans la salle à manger, ils trouvent nombreuse compagnie. On était au dessert, entre la poire et le fromage, un moment dangereux. Justement l'abbé chantait une chanson grivoise, et les convives chantaient en chœur ce refrain spirituel, qui n'avait rien d'édifiant :

Chantons tous l'aimable *Lolotte*,
Qui n'est ni grande ni *ragotte*,
Fille ni vieille ni marmotte,
Mais jouissante de ses droits,
Qui d'epouser n'est pas si sotte,
Crainte de faire un mauvais choix.

Sage sans faire la dévote,
Modeste sans être bigote,
Bien loin qu'elle soit idiote,
Elle a de l'esprit comme trois ;
Son seul regard *vous ravigote*
Plus que la truffe et que l'anchois.

M. l'abbé de Lattaignant tenait égale-

ment la harpe de David et le flageolet de la chanson. Dans ses œuvres, en quatre volumes, ornées de son portrait, on rencontre plusieurs cantiques : *le Mystère de l'Incarnation*, sur l'air : *Les cœurs se donnent troc pour troc ; — la Passion*, sur l'air : *Vous qui du vulgaire stupide ; — une Aspiration à Dieu*, chantée du même ton que *Ne v'là-t-il pas que j'aime !...* On voit que cette alliance du profane et du sacré dans la chanson, qui rend les dévots et les sages si malheureux aujourdhui, ne date pas d'hier, et que Béranger, s'il avait eu besoin d'exemples, n'aurait pas été les chercher bien loin.

Sa chanson achevée, on applaudit à outrance l'heureux chanoine, et Dieu sait s'il y eut de grandes louanges et des admirations au choc des verres pétillants. Une dame alors (c'était la fête de l'abbé) posa sur sa tête grotesque une couronne de roses et lui débita ce joli compliment :

Avec des grâces naturelles,
Peintre des héros et des belles,
Il unit la voix d'*Amphion*
A la lyre d'*Anacréon*.

Seuls, dans le délire universel, nos deux gentilshommes oublièrent d'applaudir. — « Monsieur, dit le plus jeune en montrant l'abbé de Lattaignant, trouvez-vous que M. l'abbé soit aussi gai et aussi curieux qu'on nous l'a fait? — Ma foi non, dit l'autre, et surtout quand il chante; et voilà une curiosité que la ville de Reims fera bien d'effacer de son *Guide du Voyageur.* » A ces mots ils saluent Anacréon et s'en retournent à Paris.

Voilà donc, tout d'abord, qu'il faut tenir compte à Béranger de nous avoir débarrassés de ces vieilleries. Il les a complétement dédaignées et méprisées. Il a trouvé lui seul la forme et l'accent de sa propre chanson. La première qu'il ait faite, il l'écrivit pour ses amis; la seconde appartenait à ses amours (1).

(1) Il avait publié dans *le Caveau : la Gaudriole* (1814), *le Mort-vivant, la Bacchante;* en 1815, *le Pays de Cocagne, Roger Bontemps, les Infidélités de Lisette, le Roi d'Yvetot, Madame Grégoire, Ma grand'-mère, Mon curé, Descente aux enfers;* en 1816, *l'Habit de cour, la Fileuse, Vieux habits, vieux galons! Frétillon, la Grande orgie.*

Il allait souvent à Péronne, où l'appelait sa bonne tante ; il y retrouvait les compagnons de son adolescence, et dans son bonheur de les revoir, il leur faisait des chansons. Il en fit une, à la fête des imprimeurs, pour son ancien patron, le vieux père Laisnez : suivi de tous les ouvriers de l'imprimerie, un bouquet à la main, et sur la tête un bonnet de papier, il chanta au bonhomme ébahi des couplets de fête dont voici le refrain :

> L'amitié m'anime.
> Amis, c'est cela
> Qu'il faut qu'on imprime,
> Qu'on imprime là.

Ainsi Péronne était pleine de ses chansons. Il en fit une, entre autres, contre *les Chevaliers de l'Arquebuse*, et voilà la guerre allumée ! Il apprit ainsi comment la chanson se change en satire, où la gaieté commence, où la gaieté s'arrête. Un secret instinct lui dit bien vite que la chanson s'adresse aux meilleurs sentiments de l'homme, à sa jeunesse, à ses plus nobles passions. Il comprit que l'ironie est une muse à ce

point autorisée qu'elle remplace au besoin toutes les autres. Ses essais, en revenant de Péronne, étaient déjà des chefs-d'œuvre, à savoir : *le Sénateur*, *le Petit homme gris*, la chanson des *Gueux*, écrite, disait-il, par un homme plein de son sujet, et surtout *le Roi d'Yvetot*, cette immortelle gaieté d'un jeune esprit qui en remontre à la toute-puissance ! Que de grâce, en effet, de bonne humeur ! Quelle élégance et quel esprit plus charmant ? Comme il se moquait doucement de la Gloire et de l'autorité sans limites ! Aussi bien, dans cet univers rempli d'un seul homme, ce fut une fête, une joie, un délassement, une révolution de plaisir, ce *roi d'Yvetot*; on la chantait tout bas, et, chantée avec ravissement, elle passait de bouche en bouche. O rire ingénu, malice innocente, sarcasme ingénieux ! La police en eut peur ; l'Empereur se prit à rire. Il dut s'amuser, en effet, de ce joyeux petit roi :

... Couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton.
Quel bon petit roi c'était là !



Tels furent les commencements du poëte naissant : au *Roi d'Yvetot* remonte sa gloire, une gloire ornée de courage ; et Dieu sait si le jeune poëte était heureux ! Déjà même on le recherchait dans les grandes compagnies : il fut invité au *Caveau*, dans cette aimable académie où la gaieté, moins la licence, et l'esprit sans prétention ont posé leurs tabernacles ; modeste et sage réunion d'honnêtes gens, contents de peu, heureux de tout, prenant leur part dans la joie et dans la douleur, dans le triomphe et dans l'abaissement de la chère patrie. Amis des choses bien dites, célébrant les grandes actions, leur Muse, à demi vêtue, répand au loin les fleurs de sa corbeille ; sa couronne se compose à la fois du myrte des amoureux et du cytise des buveurs ; Mécène en a paré le front d'Horace, son poëte ; Phillida en cueillait de toutes semblables dans le jardin de Tibur. Ce Caveau fut illustré par Piron, Panard, Collé, Gallet, le petit Crébillon ; et, qui le croirait ? le père Crébillon, fils d'Eschyle ! le formidable auteur d'*Atrée et Thyeste*, était

membre du Caveau ! Le vieux Laujon en avait été le président. Désaugiers avait remplacé le vieux Laujon. Désaugiers... nous ne voulons pas ici lui faire son procès ; il a laissé des chansons charmantes. Il avait vraiment la verve et l'entrain du franc rire ; il aimait vraiment la fillette et la feuillette ; il était ce qu'on appelle un bon garçon, mais un pauvre homme, et les philosophes auraient grand tort d'offrir Désaugiers comme un modèle aux chansonniers de l'avenir. Tant qu'il chanta le vin, la bombance et les faciles amours, cet innocent Désaugiers put être accepté par les sages, qui veulent que la chanson soit purement et simplement un cri de joie, un appel rimé aux plaisirs, à l'amour. Mais quoi ! pour être un chansonnier, le poëte n'est pas dispensé, Dieu merci, de la fidélité à ses amitiés, de la constance à ses opinions ; surtout il n'est pas dispensé de la pitié pour le malheur et du respect pour les vaincus. Voilà ce que n'a pas compris le chansonnier Désaugiers, modèle inattendu des poëtes chantants. Au con-

traire, il s'est prosterné jusqu'à terre, sous le char du victorieux. Il attaqua dans ses vers, d'un royalisme frénétique, plusieurs vaincus qu'il avait adorés sous l'Empire, et il finit par sa triste chanson intitulée : *le Règne d'un terme, ou le Terme d'un règne.* En revanche, il avait reçu, ce Désaugiers, une soupière d'argent du roi Louis XVIII, et quelqu'un, qui n'était pas Béranger, fit une excellente chanson sur l'air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

D'où te vient cette écuelle d'argent ?
D'où te vient cette écuelle ?
Chez le czar ou chez le régent
As-tu fait le Polichinelle ?
D'où te vient cette écuelle d'argent ?
D'où te vient cette écuelle ?

Bonaparte, esclave indigent,
N'a plus de quoi payer ton zèle.
D'où te vient cette écuelle d'argent ?
D'où te vient cette écuelle ?

Certes, nous laisserions volontiers ce poëte aimable, et bonhomme après tout, dans l'oubli que la grâce, l'esprit, la bonne

humeur, ont acquis à ses variations, et nous effacerions volontiers ces accusations, dont Béranger lui-même est le garant, car il les a consignées dans son livre, si la philosophie et même la religion n'avaient pas fait naguère encore, de la vie et des œuvres de Désaugiers, une satire de la vie et des chansons de Béranger lui-même. Ici surtout, dans le chapitre essentiel, ce chapitre absolu de l'honneur, qui ne permet pas de briser la statue adorée à genoux et de trahir son maître après l'avoir accablé de louanges, Béranger brille et se manifeste en caractères ineffaçables. Plus il avait célébré le roi d'Yvetot à l'heure de la toute-puissance impériale, et plus il eut bonne grâce à chanter la gloire au moment de la défaite, à pleurer l'aigle foudroyé au plus haut des cieux. Plus il était un jeune homme inspiré par mille aspirations confuses d'indépendance, et plus c'était son droit de venir en aide à cette France au désespoir, son droit et son devoir de panser sa plaie et de la consoler de sa défaite. Écoutez-le, il vous dira *que l'invasion* fut le plus grand

malheur de sa vie. Hélas! il avait assisté, de sa mansarde et des hauteurs de la rue Rochechouart, aux misères du 30 mars 1814, le jour même de *la prise de Paris*, la reine des villes ; et son récit, plein d'épouvante et de douleur, est vraiment le récit d'un poëte qui vient de comprendre enfin sa vocation véritable. A peine il a vu la patrie écrasée et foulée aux pieds des chevaux du Cosaque, il se sent remué jusqu'aux moelles, et se dit à lui-même en pleurant: « O France! ô chère et grande patrie, et si malheureuse! ô mon cher Paris, envahi par les barbares! ô malheureux empereur, écrasé sous ta gloire! il y a quelqu'un dans ce monde oublieux de ton génie, un pauvre homme, un petit-fils d'artisan, élevé par la charité d'une aubergiste, un esprit illettré, un chansonnier sans nom, moins querien.... Consolez-vous, courage, espérez, laissez-moi faire et laissez-moi chanter. O France! ô Paris! ô grand exilé! mieux que tous vos capitaines et tous vos hommes d'Etat je serai votre consolation, je serai votre vengeance et votre espoir! »

Ecoutez-le cependant nous raconter en bonne prose ce misérable jour du 30 mars, qui fut l'obsession de toute sa vie :

« Après une canonnade qui ne trouva d'opposition sérieuse que du côté de Ménilmontant, où le combat fut long et acharné, et où se conduisirent en héros les élèves de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole de Saint-Cyr, vers cinq heures, je vois une colonne de cavalerie arriver sur la butte Montmartre, du côté et par la pente de Clichy. Ce sont des hussards; ils montent lentement : sont-ils des nôtres ? Arrivés auprès des moulins, où, à l'aide d'une lunette, je les suis pas à pas, plein d'une douloureuse anxiété, la tête de leurs chevaux se tourne vers Paris. Grand Dieu ! c'est l'ennemi ! Le voilà maître des hauteurs, si mal défendues. Bientôt cesse le bruit de la fusillade et de l'artillerie; mon effroi augmente, et je descends vite dans la rue pour savoir des nouvelles. A travers les blessés qu'on rapporte, les fourgons qui rentrent pêle-mêle, je cours jusqu'aux boulevards, et là, comme j'en avais le triste pressentiment, j'apprends qu'une capitulation vient d'être signée par les seuls aides de camp du duc de Raguse. Ce maréchal, travaillé depuis longtemps par les conspirateurs bourbonniens (fait

dont je suis sûr), après s'être très-bien conduit pendant la durée du combat, osa donner plus tard le signal de la défection.

« Le peuple des ouvriers, entassé derrière la ligne de défense que j'avais voulu voir le matin, compta toute la journée sur l'arrivée de l'Empereur, qui n'était qu'à quelques lieues ; il s'apprêtait au spectacle d'une victoire. Apercevait-on au loin dans la plaine un général sur un cheval blanc, suivi de quelques officiers : « Le voilà ! le voilà ! » s'écriait cette foule, qui ne supposait même pas que Paris pût courir un danger sérieux. A la nouvelle de la capitulation, il fallait voir la stupeur et la rage de cette multitude courageuse qui a le goût et l'instinct des combats, et qui, tout le jour, n'avait cessé de solliciter des armes, qu'on s'était bien gardé de lui accorder. Moi aussi, j'avais été demander un fusil à ceux qu'on disait chargés d'en faire la distribution.

« Il m'a toujours semblé que j'aurais été brave ce jour-là. »

Et quand Béranger vous disait qu'il eût été brave, il ne croyait pas si bien dire. Il avait, sans le savoir, tous les genres de courage, et surtout le plus rare et le plus

difficile de tous, celui qui fait le moins de bruit, et dont les hommes vous savent le moins de gré, le courage civil. Mais quel homme, en ces temps misérables, fût resté impassible à l'aspect de l'invasion ?

« Et pourtant (c'est toujours Béranger qui parle) l'entrée des Russes et des Allemands se fit avec plus de courtoisie que les vainqueurs n'en mettent d'ordinaire. Nos ennemis semblaient se présenter chapeau bas dans la ville de Clovis, de saint Louis, d'Henri IV, de Louis XIV et de Napoléon, dans cette ville de la Constituante et de la Convention, où depuis des siècles s'élabore avec une activité incessante l'œuvre grande et sainte de la démocratie européenne. Les princes se rappelaient sans doute tout ce que la civilisation de leurs peuples et l'esprit de leurs cours nous avaient d'obligations. Presque tous les officiers de cette nombreuse armée parlaient la langue des vaincus, semblaient même n'en savoir point d'autre, si ce n'est quand il leur fallait réprimer les rares brutalités de quelques-uns de leurs soldats. Du haut de leurs balcons, mille ou douze cents bourbonniens (on m'assure que j'exagère le nombre de moitié), hommes ou femmes, gens nobles

ou qui travaillent à se faire anoblir, rendaient politesse pour politesse aux vainqueurs; plusieurs même venaient se jeter aux genoux des chefs, dont ils baisaient lès bottes poudreuses, tandis qu'aux fenêtres, des mouchoirs blancs agités, des cris d'enthousiasme, de bruyantes bénédictions, saluaient cette armée qui défilait tout étonnée d'un pareil triomphe. Ainsi un lâche troupeau de Français foulait aux pieds les trophées de nos vingt-cinq dernières années de gloire, devant des étrangers qui par leur tenue prouvaient si bien qu'ils en gardaient un profond souvenir. »

Un jour d'émeute et de guerre civile, M. Thiers, étant ministre de l'intérieur, vit passer sur les boulevards la foule ameutée et se poussant aux barricades : « Voilà pourtant, disait le ministre à un sien ami qui l'accompagnait, voilà mon Histoire de la Révolution qui passe ! » En même temps, il montait courageusement à cheval et s'en allait au plus fort de l'émeute, à la rue Saint-Merri. Ainsi Béranger, lorsqu'il voit passer sous ses yeux indignés ces Russes, ces Prussiens et ces Anglais accourus de

tous les coins de l'Europe; lorsqu'il assiste à ces transactions honteuses des généraux de l'Empereur qui livrent leur maître abandonné de la fortune; à l'aspect de ces vils sénateurs proclamant la déchéance, *et brisant avec rage ce qu'ils ont adoré avec crainte* (1); à l'aspect de ces vieillards apportant de l'émigration toutes les haines et toutes les rancunes d'un siècle évanoui; au bruit de ces *Te Deum* chantés dans ces mêmes églises où retentissent encore les *Te Deum* d'Austerlitz et de Wagram, Béranger, quand il assiste aux prosternations des sénateurs, aux murmures indignés du peuple, aux vivat des prostituées saluant le passage de ces rois inconnus et de ces victorieux sans nom; et lorsqu'en même temps le poëte prête une oreille attentive, attristée, aux plaintes de nos vieux soldats qui redemandent leur capitaine, aux larmes de ces mères qui pleurent leurs enfants perdus dans la mêlée, à cet immense abattement de la France au milieu de l'allégresse

(1) *Nam cupide conculcatur nimis ante metutum.*
(LUCRÈCE.)

universelle ; et quand il sait que les Tuileries sont au pillage, et que notre musée, envahi comme tout le reste, sera dépouillé des chefs-d'œuvre que lui avait donnés la conquête, et, pour tout dire, en un mot, dans la pénible agitation de cette fin du monde français : O dieux vengeurs ! s'est écrié Béranger, ô dieux des peuples insultés et des nations malheureuses, je vous atteste ici, par mes pleurs, par mes regrets, par mes pitiés, par mes respects, par mes vengeances, je viens de voir passer mes chansons à venir.

Voilà quelle fut sa muse. Et lui aussi, ce témoin sympathique et sérieux de tant de misères, il pourrait s'écrier que l'indignation lui avait dicté ses premiers vers. — « Non, disait Béranger en 1833, je n'ai pas célébré le despote et le conquérant, si j'ai chanté le grand capitaine ! » Et comme on lui reprochait en même temps *d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons*, il répondait loyalement qu'il n'était pas l'ennemi-né des princes de la maison de Bourbon, qu'il ne les haïssait pas de ces haines

inexplicables sous lesquelles ils ont succombé ; au contraire, il les savait destinés, « par leur faiblesse même, » *à rendre facile la renaissance des libertés nationales !* Si donc il a chanté l'Empereur exilé, ce n'est pas par haine pour la Restauration, ou par admiration pour l'Empire : c'est uniquement par pitié pour les malheurs d'une patrie que la République lui avait appris à adorer.

Mais s'il ne haïssait que l'invasion ou la guerre civile, il les haïssait de toutes les forces de son âme. Il disait avec Tacite, et sans jamais l'avoir lu, que la guerre civile a cela surtout de misérable et de honteux, *qu'elle fait oublier même la guerre avec les nations ennemies !* Puis il ajoute, avec ce bon sens qui est le commencement de la justice : « Que l'amour du pays soit toujours notre première vertu, et je le recommande surtout à nos littérateurs, qui, mieux que d'autres, peuvent prêcher cette vertu-là. Ai-je besoin de rappeler que mon vieux patriotisme ne m'a jamais empêché de faire des vœux pour le respect des droits de

l'humanité et pour le maintien honorable de la paix? La paix, bien mieux que la conquête, assure les progrès du principe de notre Révolution. On m'a souvent entendu répéter depuis 1830 : « Quand on croise les « baïonnettes, les idées ne passent plus. »

Vous l'entendez, *l'idée*... à jamais, il faut que ça passe, et quand l'idée est en marche, il faut absolument qu'on la suive. A l'idée appartient la justice, et par la justice on arrive à récompenser tout ce qui est honnête, à châtier toutes les lâchetés et tous les crimes. Béranger, quand il obéit aux souvenirs de l'invasion, reste à peine un homme de sang-froid. Toutes ces hontes l'obsèdent, comme autrefois le dieu des autels d'Apollon. « Le dieu ! voici le dieu ! » Pour ces flatteurs de la force, et pour ces lâches incessamment prosternés aux pieds du vainqueur, le poëte est sans pitié ! Son indignation va si loin, qu'elle s'attaque à *ces demoiselles* du Palais-Royal qui ont si bien accueilli « nos amis les ennemis ! » Son doigt vengeur les désigne au mépris de l'avenir. « Vois-tu celui-là ? il a vendu

à prix d'or, à ce tyran, la patrie et ses libertés (1). »

C'est mieux que du Béranger, c'est du Virgile, au milieu de son enfer.

Voilà pourtant ce que murmurait le jeune poëte à Lisette, au mois de mai 1815, deux ans après *le Roi d'Yvetot*, rien que deux ans !

Combien les belles et les princes
Aiment l'abus d'un grand pouvoir...

Et, de même que Béranger disait si bien : « Mes chansons, c'est moi ! » c'était son droit de dire aussi : « Le peuple est ma muse ! » Il était un enfant du peuple, à la façon de cet aimable Athénien, Tyrtée. Il était né, ce Tyrtée, au fond du faubourg, d'un père artisan ; il était borgne et boiteux, et, qui pis est, maître d'école. A ce point ce méconnu était méprisé des Athéniens, qu'ils l'envoyèrent, par risée, aux Lacédémoniens, lorsque Sparte leur demandait un général qui conduisît ses trou-

(1) *Vendidit hic auro patriam dominiumque potentem*
Imposuit...

pes à l'ennemi. Eh bien, ce dédaigné, parce qu'il était un grand poëte, à lui seul il valait tous les généraux de l'Attique! A lui seul il gagna plus de batailles que Miltiade! Ses cantiques étaient ses soldats, ses satires étaient ses victoires! En son *Art poétique*, Horace a montré le Tyrtée des batailles, l'espoir des Athéniens, la terreur des barbares, et de sa voix souveraine enflammant l'ardeur des plus vaillants courages! Tel était, chez nous, ce garçon d'auberge et cet expéditionnaire appelé Béranger! « Mon bonheur, disait-il, c'est de consoler ce peuple des rues que nos poëtes ont trop négligé! » Vraiment, il n'y a pas, Dieu en soit loué, chez aucun peuple de ce monde, un seul poëte, à bon droit populaire, qui se puisse vanter d'une inspiration plus heureuse et d'une origine meilleure. Homère et Dante, Virgile et Voltaire : ils n'ont pas d'autre muse! « O dieux puissants! *Dieu du peuple!* » s'écriait Jean-Jacques Rousseau. Ils sont tous les mêmes, ils ont tous les mêmes refrains, ces écrivains de la foule, amoureux de renommée! A nous

la foule! à nous le peuple! à nous les dieux du peuple! Ils n'en connaissent pas d'autres, ils n'en savent pas d'autres :

Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Si le héros des chansons de Béranger, le fantôme inévitable, nous apparaît triste et superbe entre Lisette et Mme Grégoire, c'est qu'il était, lui aussi, le Dieu du peuple, et que le peuple de Béranger s'inclinait à ses autels. Béranger eut donc chez nous, et dans l'univers entier, l'honneur d'être le premier à comprendre, à deviner, le jour même de la chute de l'Empereur, que ce grand homme appartenait désormais à la poésie, à côté d'Alexandre et de Charlemagne. Il comprit, plus encore par son cœur que par son génie, à quel point le vaincu de Waterloo devenait un héros légendaire, et quel parti, désormais, pouvait tirer le poëme de ce demi-dieu voisin des fables. Cependant, soyons justes, et rendons à chaque poëte la part qui lui revient dans ces cantiques : si Béranger fut le premier

et le seul parmi nous qui devina si vite et si bien la toute-puissance poétique du Titan foudroyé, il y eut en Angleterre, à la même heure, au même instant, un autre esprit, lord Byron, poëte et grand seigneur, aussi fier de sa naissance que de son génie, qui pressentait le grand parti que la muse saurait tirer du grand homme écrasé (on le disait du moins) par lord Wellington. Ce jour-là, *qui que tu sois, Byron*, tu as fait une illustre découverte; tu peux te vanter d'avoir été un instant le camarade et le complice du poëte le plus populaire et le plus aimé de cette France en deuil.

« Etoile des braves, qui as répandu tant de gloire sur les vivants et sur les morts, prestige brillant et adoré qui faisais courir aux armes des millions d'hommes empressés de te rendre hommage, météore d'origine immortelle, pourquoi es-tu retombé sur la terre après t'être élevé jusqu'au ciel ? »

La strophe est de Lord Byron.

Bientôt l'exemple donné, en Angleterre,

par ce lord, chez nous, par ce garçon d'auberge, et les peuples étant touchés jusqu'au fond de l'âme de cette misère incomparable, il arriva que pas un poëte ouvrant ses ailes au premier rayon qui l'emporte n'oublia de payer le tribut naissant de son génie à l'Empereur. Casimir Delavigne, enivré de toutes les grâces de la jeunesse et de la poésie, eut l'insigne honneur de mêler le souvenir de nos gloires passées à la contemplation de nos misères présentes. On s'en souvient encore aujourd'hui, dans ce monde oublieux des poëtes, la première *Messénienne* était consacrée à la bataille de Waterloo :

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre :
. . . .
Mais un seul jour les a vengés :
Ils sont tous morts pour vous défendre.

Il disait aussi la dévastation du *Musée;* il célébrait le départ des étrangers. En même temps il s'adresse à l'Empereur, au dieu tombé :

De lumière et d'obscurité,
De néant et de gloire étonnant assemblage,

Astre fatal aux rois comme à la liberté,
Au plus haut de ton cours porté par un orage,
Et par un orage emporté.

Cette fois, le poëte des *Messéniennes* s'élevait jusqu'à l'ode éclatante, et l'Europe entière répétait dans un sentiment unanime d'admiration, de pitié et de respect, ces beaux vers que le plus grand poëte de notre âge ne désavouerait pas :

Seul et sur un rocher, d'où sa vie importune
Troublait encor les rois d'une terreur commune,
Du fond de son exil encor présent partout,
Grand comme son malheur, détrôné, mais debout
Sur les débris de sa fortune.

Cependant, du sein des *Méditations poétiques*, semblables à quelque poëme révélé, une voix s'élevait toute-puissante et charmante, qui célébrait à la fois, dans une langue inconnue et trouvée, l'Elvire idéale et *Bonaparte :*

Il est là !... sous trois pas un enfant le mesure !
Son ombre ne rend pas même un léger murmure,
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.

Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

De son côté, dans son ombre et dans sa lumière naissantes, Victor Hugo, *l'enfant sublime*, un nom que lui donna M. de Chateaubriand, chantait, dans le même livre, *l'Arc de triomphe de l'Etoile* et *la Colonne de la place Vendôme* :

Arc triomphal ! la foudre, en terrassant ton maître,
Semblait avoir frappé ton front encore à naître.
Par nos exploits nouveaux te voilà relevé !
Car on n'a pas voulu, dans notre illustre armée,
Qu'il fût de notre renommée
Un monument inachevé.

. . . .

Débris du grand empire et de la grande armée,
Colonne d'où si haut parle la Renommée,
Je t'aime : l'étranger t'admire avec effroi.
J'admire tes héros sculptés par la Victoire,
Et tous ces fantômes de gloire
Qui se pressent autour de toi.

A son tour une voix éloquente, une voix écoutée, un orateur, un rêveur, presque un poëte, Edgar Quinet, s'inquiétant à l'a-

vance des complaintes de l'avenir, et faisant de Bonaparte un homme légendaire, écrivait cette grande histoire, à la façon des complaintes que le peuple aime à chanter, et qu'il porte avec soi dans le champ qu'il laboure, à sa forge, à son foyer. Car, n'en déplaise à la philosophie, il faut bien reconnaître, en vérité, que le vrai poëme est d'humble origine : il va terre à terre à la suite de l'indigent, de l'enfant, du vieillard ! Il s'adresse avant tout aux passions de la foule, à ses amours, à ses croyances, à ses douleurs. Homère est un poëte errant sur les rivages de la Grèce ; on l'entoure, il chante au peuple assemblé les batailles de ses héros, il leur raconte ce qui se passe dans le conseil de ses dieux. C'est parce que l'*Iliade* est le poëme adopté du peuple grec, que l'*Iliade* a fini par être la grâce et l'enchantement des plus grandes nations de ce bas monde, et le poëte français a très-bien dit, en parlant d'Homère :

Il est, comme tous ses héros,
Babillard outré, mais sublime.

Voilà sur quelles données et dans quelle ambition M. Edgar Quinet écrivit son poëme légendaire, oubliant que la légende a l'haleine courte, que le peuple a peine à retenir les compositions trop compliquées, et que la complainte abrupte du *Juif errant* est encore aujourd'hui l'ornement de toutes les cabanes et de toutes les maisons rustiques. Bien plus, il arriva, dans cette entreprise étrange, que le poëte eut beau se faire humble et petit, rêver l'honneur de la complainte et ne songer qu'à la chaumière, il fut emporté malgré lui par la toute-puissance et par la grandeur de son sujet. Si bien que son verre à boire devint une coupe large et profonde, et que sa chanson, en marchant toujours (*musa pedestris*), finit par prendre héroïquement l'allure et l'ampleur du poëme épique.., en un mot, tout ce que le poëte voulait et devait éviter.

—Quel nom faut-il graver sur l'airain? – Point de nom.
La mort connaît la mort, la tombe son limon.
— Quel écusson faut-il ciseler sur la pierre?
Combien de pleurs, de marbre, et quelle humble prière?
Ni larmes ni prière.. Au lieu de ton ciseau,
La foudre gravera l'écusson du tombeau.

O gloire éclatante et féconde entre toutes ! Elle s'était abritée uniquement sous l'épée, et, l'épée étant brisée, elle montait dans le ciel d'Homère au bruit de toutes les lyres naissantes. En même temps que nous admirons tous le bonheur du conquérant, admirons aussi l'intelligence et le désintéressement de la poésie ; elle oublia soudain, le voyant si triste et si malheureux, toutes les rigueurs du maître ; elle oublia qu'il avait négligé de la connaître et de l'aimer, et d'une main pieuse elle l'arracha, vivant encore, à la nuit du tombeau.

Ainsi fut vaincu l'exil, ainsi fut supprimée, au bout de l'Océan, la roche implacable où Prométhée, attaché par des liens de fer, livrait son foie immortel au vautour ; ainsi fut démentie, en vingt-quatre heures, notre défaite à Waterloo ; ainsi, grâce à la poésie, et surtout grâce à ces chansons dont l'écho était partout, dans toutes les âmes généreuses, la défaite se change en victoire, l'exil en triomphe, et l'écueil en autel.

III

Tel fut le vrai commencement de la gloire et de la popularité de Béranger. Certes, voilà une origine facile à comprendre, et ceux-là d'autant mieux le comprendront, qui voudront lire, avec les respects mérités, les quatre tomes de lettres autographes que le persévérant et courageux éditeur de Béranger a recueillis avec un zèle tout filial.

Ma Biographie est un livre empreint d'une grâce exquise, d'une vérité suprême. On y retrouve, de la première page à la dernière, un sage esprit, une âme ingénieuse, un observateur plein de réserve et de modestie. Il assiste, au milieu de ses amis les gens du peuple, au spectacle incroyable de cette Restauration qui passe en criant : *Vive le roi!* Bientôt, ce roi, venu si tard, fait place à l'Empereur, qui revient à son tour. C'est un va-et-vient de passions, d'ambitions, de tumultes. Il y avait de quoi éblouir une

pensée moins nette, et troubler une tête moins forte... il reste calme et laborieux. Il fallait vivre... il vécut de très-peu. A la fin de 1815, il publia son premier tome, et le roi Louis XVIII, un bel esprit, l'ami d'Horace, qu'il savait par cœur, fut un des premiers à lire les chansons nouvelles. Plus d'une était assaisonnée au gros sel, on y sentait la pointe de la raillerie et le trait qui pique ; il y avait surtout cette immense admiration de l'Empereur tombé qui devait gêner le vieux roi. « Mais il faut pardonner beaucoup à l'auteur du *Roi d'Yvetot*, » disait Louis XVIII. Même il poussa si loin la bonhomie et le pardon, que l'on trouva sur sa table, après sa mort, entre *Horace* et le *Voyage d'Anténor en Grèce*, un exemplaire des premières chansons de Béranger.

Béranger a laissé sa véritable biographie au milieu de ces aimables lettres et de ces tendres épanchements. Il est là tout entier, sans nulle gêne, et surtout sans cette horrible peur, qu'il eut toute sa vie, de parler de lui-même en termes trop magnifiques.

Sa première lettre est écrite à son père; l'enfant avait alors treize ans et demi. Le père était détenu à la Conciergerie en sa qualité de conspirateur royaliste, et son enfant le consolait de son mieux. On trouve ensuite une lettre adressée à son bienfaiteur, Lucien Bonaparte, membre de l'Institut, puis une lettre à son second père, M. Quénescourt, dont il a parlé toute sa vie. En ce moment, à l'heure des premières poésies et du renouveau, vous cherchez Lisette, elle est absente. A peine on l'entrevoit dans une ombre réservée; il était modeste en toutes choses, et même en ses amours. Il les chante, à la bonne heure; il ne veut pas qu'on les voie, il ne veut pas qu'on les sache. « Ami, cache ta vie! » est un bon précepte à l'usage même des chansonniers; d'ailleurs, que nous importe que Lisette ait vécu pour le poëte?... Elle a vécu pour nous, qui célébrons ses grâces et sa jeunesse, et qui buvons encore à sa beauté.

C'est le privilége de la poésie, elle embellit même les plus belles personnes. Elle

donne un nom, une forme, un visage, aux chères passions de la vie. Elle a si bien fait, que nous avons, les uns et les autres, rencontré sous les grands portiques, sous les ombrages frais, Néère et Chloé, Tyndaride et Glycère. Elles sont nôtres ; nous dirions volontiers quel était leur sourire, et quels beaux plis faisait, au champ de Mars, leur robe empourprée. Ainsi nous croyons à toutes les beautés que notre poëte a chantées ; nous croyons aux gaietés de la *bonne fille*, aux chansons de Mme Grégoire, à la Babet du vieux célibataire :

Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.
. . . .

Nous croyons à ces fêtes, à ces rencontres, à ces refrains de l'amour :

Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

C'est une des chansons que Béranger chan-

tait le mieux, quand il était jeune. Il y en avait une autre qu'il disait à merveille :

L'Amour nous fait la leçon;
Partout ce dieu sans façon
Prend la nappe pour serviette.
Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette!

Et nous aussi, quand nous étions jeune (il y a si longtemps !), nous avons beaucoup aimé la Jeanneton de Béranger, et nous l'avons beaucoup chantée, sur un air fait tout exprès par M. Karr le musicien, le digne père d'Alphonse Karr :

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Nous avons vu aussi, dans ces temps heureux, sous la treille abondante, à vingt ans, à l'heure où Charlet peignait des enseignes :

Margot, leste et bien tournée...
Le verre en main voyez-la;
Comme à table elle babille!
Quel air et quels yeux elle a

Quand le champagne petille !
Quoi ! l'air décent ? dit un sot.
— Oui, c'est l'humeur de Margot.

L'aimable et poétique chanson ! Vous savez par cœur *les Deux Sœurs de charité* :

Vierge défunte, une sœur grise
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra.

. . . .

Nous parlions tantôt de légende, en voilà une, et c'est Béranger qui l'a faite : la légende de Lisette !

Vous avec des bijoux,
Vous avec une aigrette !...
Vos pieds dans le satin
N'osent fouler l'herbette ;
Des fleurs de votre teint
Où faites-vous emplette ?

Et quand les savants disaient à Béranger : Mais nous connaissons cette Lisette, elle nous vient en droite ligne des amours de Voltaire ; elle s'appelait Lise en ce temps-là :

Lise, qu'est devenu le temps
Où, dans un fiacre promenée...

Eh bien, disait Béranger, où donc est le mal? Voltaire et moi, nous avons eu la même maîtresse et les mêmes amours.

En général, l'un et l'autre, ils ne redoutaient pas les coquettes. Ils trouvaient que l'envie et l'art de plaire ont bonne grâce à la jeunesse, à la beauté. La coquette est l'héroïne de l'ode amoureuse, elle la fait vivre, elle la réveille :

Ah! cachons bien que mon cœur est sensible,
La coquette en abuserait.

Dans ces doux poëmes de Béranger, il en est deux, qui sont dans toutes les mémoires, j'ai presque dit dans tous les cœurs ; deux chansons immortelles, impérissables, unies l'une à l'autre comme les trois Grâces dans l'ode au printemps. *Le Grenier*, voilà la première chanson. Dans ce grenier plein de fête apparaît la première maîtresse :

Vive, jolie, avec un frais chapeau...
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son châle en guise de rideau ;
Sa robe aussi va parer ma couchette.

Respecte, Amour, ses plis longs et flottants...
J'ai su depuis qui payait sa toilette;
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Pourtant Lisette, elle aussi, a rencontré d'honnêtes gens qui la renient! On la maltraite! on la méprise! on lui dirait volontiers : Va-t'en, malheureuse! Béranger lui-même, il s'est vu forcé de la défendre, et voici, comme à cinquante ans qu'il avait déjà, il prit la défense de ses amours :

Ah! ma pauvre amie, que nous entendons l'amour différemment! Vous avez donc une bien mauvaise opinion de cette pauvre Lisette? Elle était cependant si bonne fille, si folle et si jolie, et si tendre! Quoi donc! vous vous fâchez contre elle parce qu'elle avait une espèce de mari qui prenait soin de sa garde-robe! Ah! si vous l'aviez vue, à coup sûr vous n'auriez pas le courage de la gronder. Elle se mettait avec tant de goût! Tout lui allait si bien! D'ailleurs elle n'eût pas mieux demandé que de tenir de moi ce qu'elle était obligée d'acheter d'un autre. Dites! Comment faire? Elle et moi nous étions si pauvres! La plus petite partie de plaisir me forçait à vivre de panade que je faisais moi-même, entassant rime sur rime et tout gonflé de

l'espoir de ma gloire à venir. Rien qu'à parler de cette riante époque de ma vie, où, sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je bâtissais mille châteaux, sans oublier les plaisirs et l'heure présente, mes yeux se mouillent de larmes involontaires. La jeunesse est une si belle chose qu'elle répand son charme et son enchantement sur les années déshéritées. Croyez-moi, ma chère amie, employez bien le temps qui vous reste; aimez et laissez-vous aimer; j'ai bien connu ce bonheur: c'est le plus grand bonheur de la vie!

«O ma bonne Cinnare, ai-je assez aimé ton règne heureux ! » disait Horace avec la reconnaissance et dans l'accent même de Béranger.

La reconnaissance et le sentiment sont les mêmes. Avouons aussi que la forme est exquise, et que le sourire est charmant. Où trouver plus de grâce et plus de jeunesse ? Au contraire, dans la suprême chanson : *la Bonne Vieille*, on éprouve un véritable attendrissement, mêlé d'une sympathie ineffable :

On vous dira : Savait-il être aimable ?
Et, sans rougir, vous direz : Je l'aimais.

— D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais!,
Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

C'est tout un drame, une véritable élégie; élégie et drame, ils sont dans toutes les mémoires. On les sait sans les avoir appris; on les répète dans ses jours de tristesse; on les chante à ses joies les plus intimes. Ils vous accompagnent, ils vous suivent, et voilà pourquoi nous vous aimons, chères beautés qu'il a tant aimées! Nous dirions, au besoin, la couleur de ses cheveux, la suave odeur de leurs parfums. Elles nous tiennent par toute la grâce des souvenirs, et surtout par notre amitié pour le poëte qui les a chantées C'était là sa jeunesse, et c'étaient là ses fêtes les plus vives; et puis, quand il n'a plus aimé : « Adieu, disait-il, à mes chansons! »

Adieu, chansons, mon front chauve est ridé;
L'oiseau se tait, l'aquilon a grondé.

Or, maintenant que tout s'est enfui de

ces fêtes charmantes, vous voulez, vous autres sages, qui n'avez jamais été jeunes, mettre à l'index la plus belle part de notre vie, effacer nos plus chers souvenirs, mutiler nos plus doux poëmes; vous voulez, tout d'un coup, effacer les plus beaux rêves, et nous ramener aux lamentations, aux plaintes funèbres. De quel droit, je vous prie? et pour quoi faire? à quoi bon?

— Mais, disent ces esprits austères, le poëte nous déplaît. — Ne le lisez pas, et laissez-nous notre poëte. — Mais ses gaîtés déplaisent à notre sagesse!... O sages, gardez votre philosophie, et laissez-nous ses chansons. D'ailleurs, qui vous dit que vous les ayez jamais comprises? Quand donc les avez-vous lues? à quel moment de votre vie? Étiez-vous amoureux en ce temps-là? Disons mieux, avez-vous jamais été jeunes? Despréaux lui-même, il disait des poésies de l'amour: « Il faut être amoureux. » O sages infortunés, qu'ils sont à plaindre! Ils se figurent qu'ils savent Béranger, parce qu'ils auront ouvert son livre, par hasard.

Ces vives chansons dont l'empreinte est partout, sur la terre et dans l'écho, sur tous les champs de bataille, à tous les bouchons, dans tous les exils, à peine ils les ont lues, ils ne les ont jamais chantées. Ils n'ont jamais assisté de près et de loin à cette joie, à ce bonheur de la joyeuse ivresse à la libre allure, au sein nu, qui va d'âme en âme et de verre en verre, amenant avec soi l'oubli des chagrins de l'heure présente avec l'espoir de l'heure à venir. Les voyez-vous d'ici, lisant solennellement du haut d'une chaire philosophique, épelant la leste et rapide chanson? Ah! que je la plains, la pauvrette, embourbée en ces dissertations philosophiques! C'est ainsi que de l'herbe et de la fleur des champs le savant va faire un herbier. Restez là, fleur desséchée, à côté des papillons piqués sur une épingle, et non loin du rossignol empaillé!

Un poëte l'a très-bien dit, un vrai poëte qui n'était pas un sage :

Les vers sont enfants de la lyre,
Il faut les chanter, non les lire.

Ajoutons qu'il faut les comprendre et les aimer, et s'y connaître.

Eh bien, laissons Béranger répondre à son tour.

« Monseigneur, écrivait-il à l'abbé de Pradt, l'ancien archevêque de Malines, je sais parfaitement toutes les convenances, mais j'ai une mission à remplir toute différente de la vôtre : un chansonnier doit aller de l'avant ; il a beau connaître toutes les convenances, il en est une foule au-dessus desquelles il doit se mettre pour servir la cause qu'il a embrassée. Enfant perdu, il faut qu'il se résigne quelquefois à être abandonné. Aussi, doit-il voir sans sourciller ceux qui le connaissent le mieux ne pas lui rendre toujours ses coups de chapeau ; s'il tombe, il doit s'attendre même que plus d'un ami lui jettera la pierre. »

Ainsi parlait Béranger *pour sa maison.* Il comprenait très-bien que nul ne le pouvait défendre et protéger mieux que lui-même. Et de fait, un simple berger des *Eglogues* de Virgile en sait plus long, en fait de vers, que l'Académie entière des

sciences morales et politiques. Un de ces bergers, prié de chanter une chanson : « Je le voudrais bien, dit-il, mais l'air seul m'est resté. »

Numeros memini... si verba tenerem.

Et Daphnis s'abstient de chanter. Doux berger ! Mais son exemple n'a pas été suivi par les *sages*. Ils veulent se connaître, ces enfants de Platon, en toutes sortes de misérables petites choses qui nous charment, nous autres, les infiniment petits de l'intelligence ; esprits, si l'on veut, au moins savons-nous distinguer l'épître du madrigal, l'épitaphe de l'épithalame, le rondeau du sonnet, le *bouquet* du compliment. Fi ! vous dis-je, ô philosophes ! qui mieux que nous croyez vous connaître en inscriptions, stances, portraits, caprices, saillies, impromptus et bouts-rimés. Ce n'est pas votre affaire, et votre gloire n'est pas là. S'il vous plaît, laissez-nous nos poëtes. Ce n'est pas nous qui voudrions troubler vos contemplations sublimes ; laissez-nous sous le hêtre, et gardez vos étoiles. Philippe

de Macédoine, un jour, comme il était à rêver au moyen d'écraser Démosthène, le dernier rempart des libertés athéniennes, entendit un musicien, caché sous les arbres, qui jouait de la flûte. Il en jouait à merveille, et si bien que le roi en fut tout distrait de son travail. Mais jugez de son étonnement lorsqu'il vit que ce joueur de flûte était son propre fils Alexandre. « Eh quoi! s'écria le roi de Macédoine, n'avez-vous pas honte, ô mon fils, de tant exceller dans un si petit art ? »

Ce que disait Philippe à son fils Alexandre, nous le dirions volontiers à ces grands philosophes qui ne veulent pas que l'on chante. Ils auraient grand tort de se connaître en chansons, en parfums, en belles grâces, en beaux-arts, en bon vin, en plaisirs, en élégances de toute espèce, en toutes les choses défendues. Ces choses-là ne sont pas faites pour eux, ils ne sont pas faits pour elles, et, tant que j'aurai mon bon sens, je me garderai bien de présenter *les Feuilles d'automne* aux mathématiciens, qui me diraient : Qu'est-ce que cela prouve ?

et les *Contemplations* au père Malebranche, qui n'a fait que deux vers dans toute sa vie. Non, non, les poëtes qui tiennent à leur gloire, à leur renommée, et qui sont populaires, ne rêvent pas des prosélytes impossibles; ils respectent l'algèbre au front ridé, et ne songent pas à lui plaire. Même les poëtes lyriques ont leur nuage à part, dans les nuages supérieurs, où se complaisent les philosophes; ils habitent un nuage éclatant d'une splendeur ineffable. Au reste, il y a bien longtemps qu'elle existe, cette séparation, mêlée de méfiance et de mauvaise humeur, entre le poëte et le philosophe; ainsi, par respect pour la philosophie, autant que par notre admiration pour la poésie, il nous semble que l'heure serait venue enfin d'expliquer ces droits et ces devoirs, si différents l'un de l'autre.

En effet, le poëte apporte avec soi la grâce et l'ornement du monde; il est la parole et l'accent, il est la vie; il polit le langage, il l'adoucit, il le remplit des meilleures et des plus ingénieuses passions. Dites-moi, nations, la gloire et le nom de vos

poëtes, et je vous dirai qui vous êtes. Au contraire, ôtez de la vie d'un peuple le poëte qui le réjouit et le conseille, aussitôt vous ôtez à ce peuple déshérité les fêtes de son printemps, le charme ingénieux de ses hivers ; il perd à la fois son repos dans l'heure présente et l'ornement de sa gloire dans l'avenir.

Or, plus le poëte appartient à son peuple, au sol même, à ses croyances, à ses grandeurs, plus la perte serait irréparable. Avant tout, philosophie à part, il faut qu'un poëte appartienne à sa nation, à son époque, à l'heure présente, aux joies de ce matin, aux douleurs de ce soir ! C'est beau, rare, et c'est charmant, la poésie ancienne ; Athènes et Rome, à la bonne heure ! Oui, mais le poëte, mon voisin, mon frère, mon ami, mon compatriote et mon contemporain, celui qui vit de mon souffle et qui se chauffe à mon soleil, celui dont la rue et les carrefours savent le nom populaire, ami de mes amours, favorable à mes colères, docile à mes plaintes, compagnon de mes batailles, voilà vraiment mon poëte et

vraiment mon héros ; c'est le mien, c'est le nôtre ; il parle, et je l'écoute ; il marche, et je le suis avec autant de confiance que si je suivais mon père ou mon aïeul.

Mais, dites-vous, si les poëtes ont tant de crédit sur les âmes d'alentour, quel sera le crédit des philosophes ? J'en suis fâché pour la philosophie ; il faudra bien qu'en toute occasion elle cède le pas à la poésie, et, que dis-je ? à la chanson. Le philosophe est un soldat armé de toutes pièces ; il va d'un pas lourd et pesant à un but lointain qu'il a rêvé et qu'il ne saurait voir. Il attache avec soin toutes sortes de syllogismes à toutes sortes de fils conducteurs dont il ne saurait se passer ; qu'un fil se brise, il s'étonne, il s'inquiète, il ne retrouve plus sa route, il est perdu dans ses propres sentiers... Le poëte est un soldat armé à la légère ! il marche au hasard de ses passions, de ses amours, par les plus beaux sentiers. Il va, il s'arrête, il arrive, il part ! Rien ne le gêne, et rien ne l'arrête. Il obéit à l'inspiration prime-sautière, et rien ne l'amuse autant que de voir, tout

là-bas, s'avancer d'un pas lourd et pesant la philosophie haletante après toutes sortes de vieilles vérités qui lui échappent pour courir au poëte en leur habit de fête. Ainsi, pendant que le philosophe arrange avec la plus grande habileté ses syllogismes et ses raisonnements, le poëte, inspiré de toutes les croyances généreuses, chante au ciel, à la terre, au nuage, un cantique victorieux : il est la lumière, il est l'espérance, il est la constance, il est l'amour.

M. Lefranc de Pompignan, voulant conclure à la louange de la poésie, cite un vers d'Horace, parlant de la vertu : « Du fond de l'abîme elle sort plus belle et plus brillante que jamais (1). »

« Heureux les arts et les artistes, disait Pline le jeune, s'ils rencontraient toujours de véritables connaisseurs ! » Quant à nous, si, par hasard, nous entendons nier par les philosophes les passions sincères, les sentiments naturels, toutes les grâces

(1) *Merses profundo, pulchrior evenit.*

de la vie et toutes ses gaîtés, nous nous rappelons involontairement cette scène charmante des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau : — « Elle prit d'abord la chose en plaisantant, et, dans son humeur folâtre, dit et fit des choses à me faire mourir d'amour. Mais gardant un fond d'inquiétude tel que je ne pus le lui cacher, je la vis enfin rougir, se rajuster, se redresser et, sans dire un seul mot, s'aller mettre à la fenêtre. Je voulus m'y mettre à côté d'elle ; elle s'en ôta, fut s'asseoir sur un lit de repos, se leva le moment d'après, et, se promenant par la chambre en s'éventant, me dit, d'un ton froid et dédaigneux : *Zanetto, lascia le donne, e studia la matematica.* »

Et voilà précisément l'exemple que je cherchais depuis longtemps : Jean-Jacques Rousseau, c'est la philosophie ; Julietta, c'est la chanson.

DEUXIÈME PARTIE.

IV

La critique a beau faire et prendre un long détour à travers les jeunes années de son poëte, il faut bien qu'elle arrive, enfin, au chapitre difficile de cette biographie, au délit de Béranger, à son châtiment, à ces longues heures d'une prison méritée. Il y avait dans cette âme ingénue un grand fonds de colère ; ce cœur paisible contenait de terribles rancunes. — Poëte adopté par les hommes de l'opposition la plus violente, ami des rhéteurs les plus dangereux, passionné pour l'éloquence et grand admirateur de Manuel, son meilleur ami, le chansonnier avait peu à peu compris toute sa force, et (c'était l'usage) il l'essayait sur

cette royauté, bien attaquée, mal défendue. Ajoutez qu'il la croyait toute-puissante, et qu'il n'eût pas imaginé qu'elle tenait chez nous à des liens si fragiles. Enfin, tout le poussait dans cette mêlée ardente : ses amitiés, ses passions, ses amours plébéiennes, ce besoin irrésistible d'être applaudi de la foule, et le succès presque assuré de ces attaques si cruellement combinées. Pensez donc à ces tonnerres qui grondaient dans un ciel sans nuage : les pamphlets de Courier, les discours du général Foy, la mauvaise humeur de Royer-Collard, les coups de boutoir de M. Dupin, les bons mots de M. le premier président Séguier, les ennuis de M. de Chateaubriand, les vulgarités de M. de Villèle, l'autorité de M. Laffitte, et, plus cruellement que tout le reste, l'esprit, la verve et l'ironie intarissable de toutes les haines qui divisaient le double peuple de la Restauration. Elles étaient également violentes du côté des royalistes et du côté des libéraux. Un des plus fiers esprits de ce temps-ci, M. Guizot, a raconté dans ses *Mémoires* un incroyable effet

de la haine politique : — « J'ai entendu, à cette époque, une femme du monde, ordinairement sensée et bonne, s'écrier à propos de Mlle de Lavalette, aidant sa mère à sauver son père : « *Petite scélérate!* » — La haine était un des éléments des premiers jours et des derniers instants de la Restauration, et certes il eût fallu plus de courage (et de justice aussi) que n'en pouvait avoir ce jeune homme, pour résister à l'entraînement universel.

Le chansonnier suivit donc les sentiers que lui enseignait plus d'un grand philosophe ; il marcha dans l'opposition, et, pour son premier manifeste, il publia son deuxième recueil. Dans ce recueil nous ne comptons pas *la Bacchante* et *Margot*, non plus que *la Descente aux enfers*; mais il y avait *Mon Curé* :

> Le curé de notre hameau
> S'empresse à vider son tonneau...

et le reste. Il y avait *les Capucins* ; il y avait la fameuse chanson *les Missionnaires* :

> Satan dit un jour à ses pairs...

et le refrain universel :

Vite, soufflons, soufflons, morbleu !
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Il y avait *le Vieux Drapeau*, bref, toutes sortes de dangers politiques, sans compter l'outrage aux bonnes mœurs. Voilà pour le premier procès, celui de 1821. Le second procès est de 1828. Dans ces sept années, la renommée du poëte avait grandi avec sa chanson ; la royauté avait subi de rudes atteintes ; les royalistes eux-mêmes ne s'entendaient plus. Il était donc nécessaire, absolument, que l'autorité s'inquiétât de cette nouvelle et violente attaque au roi de France, à la religion de l'État. *L'Ange gardien* contenait deux couplets que la loi devait frapper :

De l'enfer serai-je habitant,
Ou droit au ciel veut-on que j'aille ?
Oui, dit l'ange, ou bien non, pourtant,
Crois-moi, tire à la courte paille.

. . . .

Les infiniment petits ne valaient pas tant de colère ; il y avait cependant le refrain, qui n'était guère tolérable :

> Et les barbons règnent toujours.

C'était bien le cas de dire : « Écrivez barbons, prononcez Bourbons, » et les censeurs de la chanson n'y manquaient pas :

> Combien d'imperceptibles êtres !
> De petits jésuites bilieux !
> Des milliers d'autres petits prêtres
> Qui portent de petits bons dieux !
> . . . .

Il y avait enfin, dans ce même recueil, *le Sacre de Charles le Simple*, et ceci était tout simplement un crime.

> On a refait la sainte ampoule...

Et ce couplet terrible, injuste, contre un roi qui n'a jamais fait sciemment une injustice ; un prince excellent, charitable, un exemple ! A peine il revenait de Reims, tout couvert de la bénédiction de ses peu-

ples, voici, parmi tant de cantiques, par quel couplet il fut reçu :

Chamarré de vieux oripeaux,
Ce roi, grand avaleur d'impôts,
Marche entouré de ses fidèles,
Qui tous, en des temps moins heureux,
Ont suivi les drapeaux rebelles
D'un usurpateur généreux...
Un milliard les met en haleine :
C'est peu pour la fidélité.

Le peuple en même temps s'écriait :

Oiseaux, nous payons notre chaîne;
Gardez bien votre liberté.

N'allons pas plus loin; ceci était vraiment de l'injustice (1) et vraiment de la haine, et bien des jeunes gens de cette époque, en dépit de cette rage d'opposition qui était universelle, eurent l'honneur de réclamer contre ces violences coupables. L'homme qui vous parle en ce moment fut au nombre

(1) Au reste, Béranger l'a dit lui-même : « Je n'eus jamais la prétention d'être innocent aux yeux de la loi. » (3 novembre 1832.)

des écrivains qui prirent parti pour le roi contre le poëte, et, ce qu'il écrivait en ce temps-là, il l'écrit encore aujourd'hui. Moi jeune aussi, j'aurais dit avec les jurés : « Oui, l'accusé est coupable. » Il est vrai que je serais rentré dans mon logis tout rempli d'une tristesse mortelle. Hélas ! dans ces condamnations des poëtes et des grands écrivains, s'il faut plaindre le poëte condamné, il faut plaindre aussi le roi malheureux au nom duquel on le condamne. Ils sont frappés l'un et l'autre, et, plus d'une fois, c'est le vaincu, c'est l'homme écrasé qui triomphe. Admirez dans les prisons du Spielberg ce jeune homme qui a descendu naguères l'escalier de l'échafaud, entouré de l'auréole des martyrs, pour s'enfoncer dans les ténèbres, dans la solitude et le silence éternels. Il n'est plus un homme, il est un mort ; ce n'est pas un caveau qu'il habite, c'est une tombe. Tout son corps est entouré de chaînes pesantes en guise de linceul ; cependant, lorsqu'au bout d'un siècle de ce supplice horrible, l'ordre du maître absolu rend ce fantôme à la douce

lumière du jour, ce fantôme... un souffle à peine, murmurait une prière inarticulée, un pardon sans forme, un remords sans nom. Eh bien, de ce remords, de cette prière et de ce pardon, de ce cri étouffé dans les prisons de cet empire implacable, un livre est résulté, plein de clémence, et terrible à ce point qu'il a renversé tous les remparts de l'Autriche et balayé les Autrichiens de l'Italie.

Il existe en notre prison de Sainte-Pélagie un escalier par lequel ont monté Béranger, Lamennais, Armand Carrel... Pensez donc si l'escalier tremblait sous le poids de ces hommes : armés, celui-ci de l'ironie et des mépris de la chanson, celui-là des colères mêmes d'Isaï, cet autre, enfin, de toutes les ardeurs d'une polémique et d'une logique irrésistibles (1).

. . . Scandit fatalis machina muros
Fœta armis. . .

Ces deux procès politiques dont il parle

(1) « Je n'ai plus pour moi que le grand flatteur

avec tant de bonhomie et si peu de ressentiment ; ces luttes pour ou contre la liberté, soutenues de ce côté-ci et de ce côté-là par des orateurs véhéments, ici M. le procureur général de Marchangy, qui mourut à cette peine, et, sur le banc de cette défense éloquente, le plus ferme et le plus intrépide avocat du barreau de Paris, M. Dupin ; si nous étudions ces deux grands procès, non pas dans les couplets de Béranger, mais dans ses lettres intimes, aus-

de l'infortune, Béranger. Il a le culte de l'art, de l'humanité, de la patrie. Il n'est pas descendu dans l'abîme ; aussi est-il naïf, populaire et bon ! » (M. de Lamennais.)

Lamennais à Béranger : « Je bénis Dieu, qui m'a réservé cette consolation dans ma tristesse ; car j'ai eu, comme vous le dites, beaucoup à souffrir. Bien des gens qui m'avaient jadis serré la main, qui s'étaient longtemps assis près de moi, à la même table, ont passé en disant : *Je ne le connais point !* Quelques-uns même ont cru me devoir des outrages ; mais comment expliquer ces choses au public ?.. C'est ce que voulaient les méchants. Après tout, on ne peut espérer de servir les hommes sans beaucoup de travail et beaucoup de souffrances. Qui le sait mieux que vous, mon ami ? »

sitôt nous rencontrons (cela nous plaît et nous contente), non pas une victime expiatoire et qui se livre au sacrificateur, mais bien un homme énergique, un esprit convaincu, un véritable accusé, qui sait se défendre, et qui se montre à nous parfaitement intelligent du coup qui le menace et de la peine qui le frappe. Il a voulu la lutte, il l'a cherchée, et maintenant que l'heure est venue où il faut payer d'un fragment de sa *fortune* et de sa liberté peut-être... une chanson, le poëte va s'entourer de toutes les garanties. « Ma vie est un combat ! » disait Beaumarchais avec un certain orgueil mêlé de tristesse. Béranger n'eut que deux batailles à livrer dans toute sa vie, il les perdit; mais, telle est la toute-puissance de l'opinion publique; il se trouva qu'en les perdant, il les avait gagnées.

La première fois qu'il parut devant la Cour d'assises, on vit accourir au Palais de Justice une foule énorme. Il en venait de tous les côtés de la ville, et du milieu de tous les partis. Béranger n'était pas encore

un martyr, mais il touchait au martyre. — On voulait le voir, on espérait l'entendre; on ne savait pas à quel point il haïssait sa personne donnée en spectacle, et comme il savait se faire humble et petit dans une foule où le cherchaient tous les regards.

Cependant la foule s'étant calmée, et tout le monde à son poste, on comprit tout de suite qu'il s'agissait réellement d'un grand procès. M. l'avocat général de Marchangy, célèbre à la fois par le talent de sa parole et par l'énergie irritante de ses colères, avait revendiqué les honneurs et l'impopularité de cette première accusation. Il commença par reconnaître, avec une loyauté généreuse, que la chanson française avait conquis des libertés, chez nous, qu'il serait malséant de lui disputer; qu'elle avait, sinon le droit de tout dire, au moins de dire en ses refrains, depu s déjà bien des siècles, beaucoup de choses; et qu'enfin la France était habituée à cette ironie, à cette malice, à ces piqûres innocentes dont s'était accommodé plus d'un grand ministre, à commencer par le cardinal Mazarin : « Ils

chantent, ils payeront ! » Bientôt cependant en présence de tant de hardiesses dangereuses, M. l'avocat général en venait à proclamer la nécessité de réprimer les témérités et les licences de ce poëme sans liens et sans frein. Il n'ignore pas que les poëtes romains poursuivaient de leurs quolibets le triomphe éclatant de Jules César, mais il veut que la chanson même rende au César ce qui est au César, et il croirait manquer au devoir du magistrat défenseur des lois attaquées, s'il ne signalait pas dans le recueil du chansonnier des couplets outrageants à la personne du roi, à la morale publique, à la religion de l'État.

Alors voilà M. de Marchangy qui dénonce à MM. les jurés plusieurs chansons dangereuses : *les Deux Sœurs de charité, les Missionnaires, les Capucins, le Vieux Drapeau*... surtout il demande une répression immédiate pour la fameuse et poétique chanson : *le Bon Dieu !* — Notez bien que toutes ces chansons qu'il attaquait, M. de Marchangy les lisait d'une voix claire et vibrante ; il savait leur donner un accent in-

connu qui en faisait des œuvres toutes nouvelles et d'une incontestable cruauté, maintenant qu'elles étaient dégagées de la musique, aux notes complaisantes. — Il épelait, il expliquait la chanson à ces jurés attentifs ; il en montrait le danger, il racontait les excitations du vin, de la joie et des plaisirs, amoncelés autour d'une table où soudain des voix amies, à l'unisson de la bonne chère et des libertés de ces heures plaisantes, vont pleurer sur les malheurs de l'empire et livrer le roi nouveau aux mépris de sa nation.

Il parlait très-bien, M. de Marchangy; il accabla l'homme accusé des plus vives louanges. Il reconnut que cette apparente simplicité cachait un grand poëte, et que ces violences populaires, écrites avec tant d'art et de goût, d'un ton si vif et si vrai, cachaient un grand poëte... un grand danger.

Bientôt cependant, quand l'émotion produite par M. l'avocat général était toute vive encore, M. Dupin, le défenseur naturel de tous les grands accusés de la Res-

tauration, répondit à M. l'avocat général avec le zèle et l'ardeur que soulevaient en cette âme éloquente, indignée, toutes les causes généreuses. Il parla de ce ton net, vigoureux, précis, qui lui a fait remporter tant de victoires. Vains efforts! éloquence inutile!... Pour cette première fois, *le chansonnier* fut condamné à l'amende, à la *prison*. Cinq cents francs d'amende et *trois mois de prison!* C'était en 1822, nous devons nous en souvenir; nous entrions dans notre jeunesse, et les jeunes gens qui se pressaient autour du poëte en ce temps là étaient réservés aux destinées les plus diverses. Celui-ci sera plus tard le premier ministre et celui-là le premier prisonnier de la révolution de juillet. Voici le jeune Armand Carrel, qui mourra dans un duel. Voici le fameux Paul-Louis Courier, qui mourra assassiné dans ses bois. Nous saluons le meilleur ami de Béranger, Manuel, qui sera *empoigné* au milieu de la chambre introuvable; Fontan, enchaîné comme un malfaiteur à la chaîne même d'un galérien galeux. Voici Guinard, un condamné à

mort, et pardonné! Godefroy Cavaignac, le républicain, mort au plus beau moment de son rêve; Armand Marrast, le bel esprit enseveli dans sa défaite et glorifié par sa pauvreté; Trélat, un héros (1)! Soudain, ô vanité des peines qui ne sont pas déshonorantes, car le déshonneur seul est la peine irrémissible et dont on ne revient pas, pour tous ces opposants le poëte accusé et condamné devient un centre, un drapeau, un mot d'ordre et de ralliement! Son premier procès en avait fait une puissance; attendez encore cinq ou six ans, laissez venir le procès de 1828, et pas un, parmi ces jeunes gens, ces orateurs, ces ministres en germe et ces conspirateurs de vingt ans, ne songera désormais à prendre le pas sur le *chansonnier* Béranger.

(1) « Mon ami Trélat, apprenez que saint Jules était un digne vétéran qui refusa de sacrifier aux faux dieux. — Qu'en dites-vous, monsieur le martyr? Vous ne vous attendiez pas à me trouver si fort sur la *Vie des saints?* Je la lisais, enfant, à ma pauvre grand'mère, et j'ai précieusement gardé ce beau livre, qui cachait beaucoup de vérités. »

V

Ce procès de 1828 était, beaucoup plus que celui de 1822, un procès considérable, et Béranger le savait bien. Il avait grandi (1), et beaucoup, dans l'espace éclatant et viril de ces six années qui nous menaient tout droit à la révolution de juillet. Son talent s'était mûri, son art s'était élevé. Il était devenu, sans le savoir peut-être, un homme politique; et maintenant son rude avocat M. Dupin lui-même est de cet avis, que trois des chansons nouvellement incriminées violaient le pacte fondamental. Cette fois le poëte est sûr d'être condamné; sans nul doute il a dépassé les libertés légales, il sera justement condamné.

(1) « Savez-vous que dans les cafés, dans les marchés, partout, on s'occupe de mon procès plus que de la Prusse, des Russes et des Turcs ? »

Mais quoi ! Il est décidé à ne pas reculer devant la peine ; à l'avance, il accepte le châtiment ; seulement, comme il est habile, il veut le réduire autant que possible à des proportions supportables. C'est même un spectacle intéressant et qui mérite que l'on s'y arrête un instant, ce poëte, intrépide au delà de la loi même, débattant à l'avance chaque mois, ou, pour mieux dire, chaque jour de sa future et très-inévitable prison (1).

Lui-même, Béranger, il explique avec sa bonne foi accoutumée qu'il avait calculé toutes les chances avant de se précipiter dans cette mêlée. Il avait obtenu de M. Arnauld un humble emploi d'expéditionnaire dans les bureaux de l'instruction publique, et il tenait naturellement à cet

(1) *A M. Laffitte :* « Je sais qu'en prison tout est cher; mais enfin, si ma bourse est vide, je saurai comment la remplir : vous êtes là. Je ferai alors ce que vos offres cent fois réitérées ne m'ont point fait faire encore : je vous demanderai votre argent quand le mien sera écoulé, et ce ne sera pas même sous forme d'emprunt, si votre amitié l'exige. Vous voyez que je pense à tout. »

emploi qui l'aidait à vivre... Il y renonça avant d'avoir publié ces chansons condamnées par M. Dupin lui-même :

« Il me convenait mieux, nous dit-il, de sacrifier ainsi ma place, que de publier mes volumes séditieux après qu'on me l'aurait ôtée, ce qui pourrait arriver un jour ou l'autre. Leur publication eût eu, dans ce cas, un air de vengeance qui n'allait pas à mon caractère. D'ailleurs, le parti libéral était dans le plus grand désarroi : de folles espérances venaient de s'évanouir, et les meneurs de l'opposition semblaient saisis d'une sorte de panique. Le moment était donc bien choisi, puisque l'apparition de mes volumes, longtemps attendus, et le procès que tout faisait pressentir qui devait les *dorer sur tranche*, comme je disais alors, pouvaient être un moyen de réchauffer un peu l'opinion, qu'un rien abat, qu'un rien peut relever. »

Vous voyez par ces exemples que ce deuxième et dernier procès de Béranger n'était pas fait à la légère ; au contraire, il était conduit avec un zèle, une activité, une intelligence infatigables. Ce procès at-

tristait les amis du chansonnier; il les inquiétait à juste titre; ils redoutaient une énorme condamnation, et, pour tout au monde, ils auraient voulu la réduire à ses plus simples proportions. De son côté, le gouvernement du roi Charles X, qui comptait avec l'opinion publique, l'avait interrogée avec un certain zèle, et la réponse avait été décourageante. En si peu de temps, l'accusé de M. Marchangy, le client de M. Dupin, avait conquis une popularité victorieuse. En ce moment, partout sa chanson était chantée, son nom était célébré, ses passions étaient partagées. Plus cette muse en jupon court était violente, et plus elle convenait à ce peuple enivré des pures doctrines libérales. *Le Marquis de Carabas*, *Trestaillon*, *la Marquise de Pretintaille*, *les Anglais*, *les Prussiens*, *les Missionnaires*, *le Chant du Cosaque*, *les Révérends Pères*, étaient désormais dans toutes les mémoires. Ce poëte, hier encore à peine introduit au *Caveau* des chansonniers, il est partout aujourd'hui. On retrouvait sa chanson infatigable dans les écoles, où

il flagellait *Saint-Acheul;* dans les casernes, où il célébrait *le Vieux Sergent*, *le Soldat de la Loire* et *le Soldat laboureur;* au seuil des séminaires, qui le regardaient comme l'Antechrist. Surtout il présidait par l'ironie et par la gaieté, par l'esprit, par la bonne humeur, par les faciles amours, par Lisette et Madame Grégoire, la Faridondaine et la Fortune, par Babet et Jeanneton, à toutes les fêtes du peuple de France. Désormais la chanson passait, ô miracle! à l'état de légende, et *le Dieu des bonnes gens* se plaçait dans la mémoire universelle de cette Nation, à côté même de la complainte du *Juif-Errant* et de *Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué*. A ces causes, le gouvernement du roi Charles X, pour peu que le poëte y mît de la complaisance, eût accepté avec empressement une ouverture à se délivrer de ce procès dangereux.

De son côté, le fidèle et constant ami de Béranger, M. Jacques Laffitte, quand il vit que le procès de 1828 s'engageait assez mal pour le poëte, alla, sans consulter Béranger, proposer à M. de Portalis, le garde

des sceaux, une espèce de transaction par laquelle l'accusé renoncerait à se défendre, le gouvernement renonçant à la poursuite. On eût fait, comme on dit, une *cote mal taillée*, et le malheureux procès eût été étouffé par le silence! A cette ouverture, M. Le comte de Portalis, qui était un magistrat bienveillant, une intelligence attentive à ne pas froisser les supériorités de l'esprit, et qui, d'ailleurs, ne tenait guère qu'à se maintenir à son poste, n'eût pas demandé mieux que de trouver une conciliation à ce procès, ce malheureux procès qui devait donner tant de renommée au poëte, et rejaillir en même temps d'une implacable façon sur la monarchie et sur le roi, qu'il attaquait; mais il fallait, au préalable, que l'accusé consentît à ne pas se défendre; il fallait qu'il acceptât une transaction dont le premier résultat eût été de reconnaître qu'il avait tort, et de déserter, contrit et repentant, la lutte qu'il avait provoquée. Alors, le voilà qui discute, à la façon d'un avocat très-habile et très-retors, les difficultés qui se présentent de



toutes part à l'annulation de la procédure commencée. — Est-ce un pardon (1)?... — Il ne veut pas qu'on lui pardonne! A-t-on pitié de lui?... Il ne veut de la pitié de personne! Est-ce donc enfin qu'on le croirait si peu dangereux qu'à tout prendre, on le laissât aller sans s'inquiéter de ses chansons? Franchement, *ces messieurs du ministère* auraient tort de ne pas compter avec un poëte aimé, fêté, chanté dans la France entière! Enfin, puisqu'il est commencé, ce procès vaut bien la peine qu'on l'achève... En ce moment, Béranger sait très-bien qu'il est un poëte adopté du peuple, et que désormais, quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, il faudra bien compter avec lui. C'est pourquoi il ne compromettra

(1) *A M. l'abbé de Pradt* : « Je vous assure que j'aurais été un fort bon prêtre. Je suis beaucoup plus croyant qu'on ne le suppose, et l'on ne me traiterait pas d'antichrétien si l'on ne faisait pas du christianisme un moyen politique; et peut-être aussi ne serais-je pas antibourbonnien si au droit divin, qui peut au moins faire des héros, on ne substituait, chez nous, le prestige royal, qui n'est propre qu'à faire une nation de courtisans. »

pas une position si belle et si grande par une quasi-lâcheté; qu'on l'attaque, il se défendra; et comme il sait qu'au bout de sa peine il y a... la popularité, tout au moins, il exige absolument, à ses plus grands risques et périls, l'entière manifestation de son procès.

Oui, dit-il avec un juste orgueil, je suis maintenant *quelqu'un;* maintenant je suis populaire, et je n'irai pas trahir mes haines, mes amitiés et mes amours! Voilà pourtant comme il parle. Et ne trouvez-vous pas un grand charme à cet aveu que Béranger se fait à lui-même? en dépit de sa vraie et sincère modestie, il est le maître absolu de la multitude! Ainsi le voilà qui comprend enfin toute son importance, et, depuis les jours heureux de sa persécution jusqu'au deuil de ses derniers jours, du général Foy à M. Jacques Laffitte, ses gardes du corps, à M. Thiers et à M. Mignet, ses gardes-malades (« il a été un père pour nous, » disaient M. Thiers et M. Mignet), toute sa vie il a compris qu'il était un homme considérable. A ce compte, il pre-

nait volontiers, partout où il se trouvait, la première place et le premier pas ; c'était même une des fêtes de sa présence : il entrait dans une maison, et, sans fausse modestie, il se mettait naturellement à sa place, et vous n'étiez pas gêné par cette feinte humilité de plusieurs de nos glorieux contemporains qui semblent, à chaque instant, nous rappeler leur gloire, à force d'en faire un bon marché. La simplicité même de Béranger lui commandait cette bonne et loyale façon de dire aux gens : « Me voilà ! » Il écoutait bien, il parlait mieux ; sa voix était douce et sa parole était lente ; mais son regard était vif, son sourire ingénieux ; c'était un vrai bonheur de comprendre, à je ne sais quoi de charmant qu'il avait dans le regard, qu'il se trouvait bien en votre compagnie. Il attirait naturellement à son âme, à son esprit, toutes les âmes et tous les esprits d'alentour. Sa bienveillance était active, ingénieuse, irrésistible ; on le saluait sans le connaître. « Oh ! moi, disait-il, je ne suis jamais seul ; dans la rue ou dans les bois, c'est à qui me

demandera son chemin. Il faut aussi que j'aie une mine de cadran, car on ne manque jamais de me dire : « Quelle heure « est-il ? » Le premier chien perdu s'attache à mes pas, et les petits enfants me donnent la main ! »

Cette popularité, qui lui plaît et qui l'enchante comme serait charmé un jeune homme qui voit flotter, dans le char qui l'emporte, le voile de sa maîtresse. Béranger s'en vantait à M. Laffitte. Hier encore, en passant dans la rue, il a entendu une harengère et un fort de la halle qui causaient de son procès. « Ce pauvre b... de Béranger, disait le monsieur, voilà qu'ils vont le remettre en prison. — Bah ! disait la dame, c'est peut-être parce qu'il n'y a plus que Laffitte et ce pauvre b.... de Béranger qui aiment le peuple ! » Il y avait véritablement de quoi se glorifier de cette active sympathie, et nous comprenons que le bon poëte en fût tout encouragé. « Ainsi, ne craignez rien, disait-il encore à M. Jacques Laffitte, et ne me traitez pas comme un enfant malade ; au contraire,

ayez bon espoir; rappelez-vous que la prison ne me fait pas peur. Je l'accepte, et si, par bonheur, je mourais en prison, voyez, mon ami, pour moi quelle gloire et pour la royauté que de repentir! » Tant il savait que S. M. le roi Charles X ne voulait pas et n'a jamais voulu, comme on dit, la mort du pécheur.

Et puis, autre objection : il est pauvre; il n'est guère en argent comptant(1); il faut beaucoup d'argent pour l'amende et pour

(1) *Dupont de l'Eure à Béranger :* « Pour moi, mon cher Béranger, je suis prêt à me montrer à vos côtés lorsque vous paraîtrez à l'audience. Disposez, non pas de mon cœur, qui est à vous depuis longtemps, mais de ma personne et de ma bourse... Voulez-vous accepter quelques mille francs? je vous les porterai. Vous pouvez les prendre, ils vous sont offerts par ma femme autant que par moi. »

Mlle Delphine Gay, brillante de tout le vif éclat de sa poétique jeunesse, envoyait une élégie au poëte prisonnier : « La poésie est généreuse, disait-elle; faites qu'on pardonne à vos ennemis, en composant dans votre exil ces chants à la fois si joyeux et si noblement tristes dont l'homme heureux répète les refrains, que le vieux soldat écoute en pleurant, que le poëte admire avec envie... »

la prison... Comment faire? A cette objection il répond par un sourire et par un mot qui nous ferait aimer éternellement M. Jacques Laffitte, quand bien même, chaque jour, à la surface de la politique ancienne et des belles-lettres d'hier, les documents les plus certains ne nous rendraient pas les preuves authentiques de cette inépuisable et courageuse bonté. Ce mot tendre et touchant, le voici : « Je n'ai pas peur de manquer d'aide et d'appui, monsieur Laffitte... vous êtes là! »

Vous êtes là! adressé par l'homme le plus libre et le plus désintéressé (1) de ce siècle au plus généreux de tous les hommes est une parole exquise et qui se grave au fond de l'âme. En même temps on se demande : Où donc ai-je entendu ce mot si touchant? — Vous l'avez entendu dans la bouche même du bonhomme La Fontaine : « Ah! monsieur de La Fontaine, vous avez perdu votre amie, et je venais

(1) L'autre jour encore, ces trois lettres de Charles Nodier à M. Laffitte, qui lui avait prêté cinquante mille francs (vente Laverdet, août 1857).

vous chercher pour vous mener dans ma maison. — J'y allais, » dit l'autre à Mme de la Sablière; et, du même pas, il alla chez Mme de la Sablière. Il y vécut, il y mourut, doucement abrité par cette amitié bienfaisante. Sa garde-malade, au lit de mort, disait au curé : « Monsieur le curé, pardonnez-lui, il est plus bête que méchant; Dieu n'aura pas le courage de le damner. » Eh! la bonne femme! elle invoquait, sans le savoir, *le Dieu des bonnes gens* (1)... le Dieu de ces poëtes jumeaux : La Fontaine et Béranger.

Et Paris tout entier doit soutenir leur gloire
Pour défendre son jugement.

Ainsi le procès suivit son cours, parce que l'accusé le voulut absolument.

Mais aussitôt qu'il fut sérieusement entamé, ce grave et solennel procès de 1828

(1) « La Fontaine était un bonhomme, et moi je suis un homme bon, mais point du tout un bonhomme, malheureusement. » Dans son admirable lettre à M. Lebrun, un de ses meilleurs et plus fidèles amis (21 janvier 1835).

prit un aspect non moins animé, mais beaucoup plus sérieux que le procès de 1822. Les temps étaient devenus pleins de périls et de menaces, les cœurs s'étaient ulcérés, les espérances s'étaient agrandies; l'horizon s'était ouvert; la chambre introuvable était retournée au pays des songes; la presse opposante avait rencontré dans le choc de tant de passions si diverses des accents tout nouveaux. Au premier procès du poëte on accourait comme à quelque drame intéressant; au deuxième et dernier procès, on marchait comme à l'assaut et comme à la bataille! En ce moment, les royalistes et les hommes de l'opposition comprenaient confusément qu'une révolution était prochaine. Il est vrai que, les uns et les autres, ils ne savaient de quel côté la révolution allait venir. Mais ceux-ci et ceux-là étaient inquiets, pleins d'angoisses et dans la pénible anxiété d'un moment décisif. Tel était le présage, et tel était le caractère de ce procès politique. Au banc de la défense, il y avait le nouveau défenseur de Béranger, M. Barthe,

et puis M. Laffitte, M. le général Sébastiani, plusieurs députés de la gauche... M. l'avocat général Champanhet soutenait l'accusation.

Il était habile; il était honnête homme, avec les passions généreuses d'un magistrat que sa conscience a poussé dans la bataille ardente des partis. Quoi encore? Il ne courait ni à la satisfaction d'une autorité viagère, ni aux passagères approbations de la faveur publique...; il obéissait au devoir. Il commença par rappeler le procès de 1822, la peine légère et l'avertissement quasi-paternels infligés au poëte incorrigible, et tout de suite il demanda, cette fois, une répression sévère pour les chansons nouvelles : *l'Ange gardien* attentait à la religion de l'État; *le Sacre de Charles le Simple* était une injure à la majesté royale; *les Infiniment petits* s'attaquaient aux chefs du gouvernement. En même temps, à l'exemple de M. de Marchangy, M. l'avocat général lisait aux jurés les passages incriminés, mais cette fois ces couplets, prononcés dans l'accent même

d'une indignation véritable, en même temps qu'ils donnaient à réfléchir aux défenseurs de la société attaquée, produisaient dans l'auditoire, obéissant aux moindres impressions du poëte, l'effet de lampes brûlantes que l'on jetterait sur des gerbes de blé. Évidemment, depuis le dernier procès, un changement inattendu s'était opéré, même dans l'âme et dans l'esprit de l'auditoire : en vain le danger était proche, en vain le trône était miné de toutes parts, l'auditoire était plus disposé que jamais à sourire aux cruautés du chansonnier; chacun de ces spectateurs en tumulte acceptait volontiers sa part dans ces accusations, sa part dans ces colères. Après le procès de 1822, il y avait encore des gens qui hésitaient et qui trouvaient que M. de Marchangy était sévère, mais juste; au procès de 1828, l'avocat général ne rencontra aucune sympathie : évidemment, il avait perdu complétement sa cause dans l'opinion publique; la condamnation qu'il allait obtenir était perdue à la fois pour la satisfaction de l'heure pré-

sente, hélas! et pour la sécurité de l'heure à venir.

Avec moins d'autorité, sans doute, et moins de talent que M. Dupin, M. Barthe, en cette défense de Béranger, rencontra de bonnes paroles. M. Barthe était tout rempli de la fièvre et de l'éloquence des sociétés secrètes, et quelque chose en transpirait dans son discours. Il proclama hautement que l'accusé était un galant homme, un sage ami du peuple, un généreux citoyen, et le plus cruel ennemi de l'invasion des jésuites, de la sainte-alliance et du pacte avec l'étranger. Il parla bien, mais son discours manqua peut-être d'élévation et, sans nul doute, de l'autorité magistrale qu'aurait eue M. Dupin.

Mais, Dieu merci, ce n'est pas la colère et ce n'est pas la passion des multitudes qui dictent les arrêts de notre justice. Elle obéit à des inspirations plus hautes, et ne s'inquiète guère de la foule qui gronde à ses pieds. La chanson accusée était outrageante; la condamnation fut à la fois juste

et sévère. Béranger fut condamné tout d'une voix. Il fut condamné à la prison pour neuf mois, et à payer dix mille francs d'amende. A ces mots : *neuf mois de prison*, les amis du poëte respirèrent : trois mois de plus, et le poëte pouvait être envoyé à la prison infamante, à la prison de Poissy, où j'ai vu de mes yeux, moi, l'implorant, mais en vain, pour qu'il consentît à demander grâce au roi Charles X, un terrible écrivain, M. Fontan, confondu avec la plus vile et la plus abjecte populace des repris de justice, entre le bagne et l'échafaud.

Pour Béranger, il faut le dire, la captivité fut douce et la prison lui fut clémente (1). Il s'y vit entouré de tant de

(1) C'est Béranger lui-même qui s'en explique en ces termes : « J'ai connu des gens que la prison effrayait : elle ne pouvait me faire peur. J'avais une chambre chaude, saine et suffisamment meublée, tandis que je sortais d'un gîte dégarni de meubles, exposé à tous les inconvénients du froid et du dégel, sans poêle ni cheminée, où, à plus de quarante ans, je n'avais en hiver que de l'eau glacée, pour tous les usages, et une vieille couverture dont je m'affublais

soins, de tant d'égards, qu'il se demandait parfois s'il n'était pas tombé sous le toit hospitalier de quelque ami peureux qui avait la manie étrange de verrouiller sa porte et de mettre des grilles à ses fenêtres. Le guichetier lui-même fredonnait le refrain des chansons de Béranger (le guichetier de la *Force* (1), une prison peu considérée, à la façon de cette prison de Saint-Lazare, où fut jeté Beaumarchais, que l'on ne voulait pas honorer d'un emprisonnement à la Bastille), en faisant sa ronde, avec accompagnement obligé de grosses clefs et de

lorsque, dans les longues nuits, me prenait l'envie de griffonner quelques rimes. Certes, je devais me trouver bien mieux à Sainte-Pélagie. Aussi je m'écriais qelquefois : « La prison va me gâter ! » A ceux qui, pensant à mon ex-emploi de deux mille francs, s'étonneraient de la pauvreté de mon logement de ville, je répondrai par mon axiome favori : « Quand « on n'est pas égoïste, il faut être économe. »

(1) *A M. de Kératry :*

« La Force, 12 février 1829.

« Je serai chez moi samedi toute la journée; et cependant ne venez que d'une heure à trois; mon portier n'ouvre qu'à ces heures-là. »

verrous. Ainsi, vous le voyez, il était loin de *mourir dans les fers*, et de causer, par sa mort, cette peine horrible au bon roi Charles X. La prison même ne lui déplaisait pas ; il s'y trouvait *à son aise* et défendu contre les importuns : « Mon ami, disait-il à M. de Lamennais, prisonnier à son tour, il faut qu'un prisonnier se promène et fasse un tour de jardin pour respirer librement !... Méfiez-vous des idées noires : nous autres, grands et petits, chansonniers et philosophes, nous portons un encrier dans la tête, et nous voyons tout en noir... » Béranger, prisonnier, fut entouré de soins et d'hommages ; de tous les coins de la France et du monde arrivèrent à la Force, où il était logé, des protestations amicales, des élégies, des lettres, des billets doux, des présents Le chasseur, au retour d'une chasse abondante, avait songé au prisonnier ; les coteaux, chargés de vendanges ignorantes encore de l'oïdium, n'avaient pas oublié le *Cantique à Brennus !* Même du fond de la Russie, et des lieux où le poëte Ovide *était le barbare*, on envoyait au poëte empri-

sonné une *adresse* chargée de signatures et de mille et mille respects ! C'étaient là les plaisirs des heures de captivité ; lui, cependant, de répondre en chantant à ces amis inconnus qui lui venaient de toutes parts :

Grâce à votre bourriche pleine
De gibier digne d'un glouton...
Tonton, tontaine, tonton (1).

Ce même jour, peut-être, il écrivait à des Saumurois (Saumur, le pays d'Eugénie Grandet, et soyez sûr que le père Grandet n'était pas de la partie) une réponse aux conseils que lui avaient donnés ces bons Saumurois de prendre à l'intérieur des douches de vin de Romanée et de Chambertin, selon la formule, qu'ils envoyaient au prisonnier.

(1) « J'ai une foule de sujets qui voltigent autour de ma tête, comme des papillons de nuit autour de la chandelle, mais je n'en puis attraper aucun. Je crains que cela ne dure, car j'ai toujours observé que quand je me portais bien, j'avais peu de disposition au travail, *à moins d'être en prison.* »

Il chante; et, quand il célèbre, avec cette grâce et cet abandon, les consolations et les douceurs de la captivité complaisante, on se dit : « Nous voilà bien loin de la lettre à M. Jacques Laffitte... » Ayez patience. Avec ce poëte inspiré, vous retrouverez bien vite le sérieux des choses sérieuses. C'est même un des grands mérites de Béranger ; son rire est toujours approuvé par la raison ; son rire est sain ; son rire est vrai, comme sa douleur est vraie. Il ne sait rien de plus bête et de plus maladroit qu'un rire insensé et sans cause. Il est de l'avis de ce sage qui disait : « L'homme rit, parce qu'il se tient droit. » C'est ainsi qu'à peine il a remercié ses consolateurs bienveillants, quand il est renfermé dans sa chambre aux grands verrous, quand la Force est plongée dans le silence et dans les ténèbres, à l'heure où la prison obéissante dort, ou fait semblant de dormir, le prisonnier, seul avec lui-même, se reporte aux moments de sa liberté perdue, et doucement il les pleure. En ce moment de relâche, il reconnaît vo-

lontiers que sa peine est sérieuse, et que tous les vins de Romanée et de Chambertin, que tous les gibiers d'Ille-et-Vilaine, et toutes les élégies des poëtes externes ne valent pas la porte sans verrous, la fenêtre ouverte et la petite chambre où tout jase, où tout sourit, où tout chante, où la douce gaieté donne une exquise saveur au brouet noir; où la pauvreté mord à belles dents sur un pain dur, et change en un vin de dix feuilles une piquette de huit jours. Pour bien exprimer ma pensée, et pour la dire en son entier, il faut me servir d'une parole étrange et que Béranger eût volontiers pardonnée : il était exempt de toute espèce... ah! comment dirai-je? oui, c'est cela, il était exempt de toute espèce de *pose!* Il haïssait, à l'égal d'un crime, le vil mensonge qui consiste à se mentir à soi-même, afin de mentir plus sûrement à l'espèce humaine. Il haïssait l'affectation et le spectacle en toute chose ; ceux-là qui l'ont accusé de se draper héroïquement sur un piédestal de sa fabrique et dans un marbre de sa façon, ceux-là ne savaient pas le

premier mot et la plus naturelle vertu de ce brave homme ! Ainsi (je vais par mille détours, je le sais bien ; mais qu'importe, pourvu que j'arrive à mon but ?) quelle plainte a retenti plus touchante que *le Feu du prisonnier ?* quelle élégie à la fois plus sincère et plus saisissante a jamais récréé, la nuit, les voûtes silencieuses d'une prison ?

Combien le feu tient douce compagnie
Au prisonnier dans les longs soirs d'hiver !

Le Feu du prisonnier ! voilà bien l'accent d'une tristesse ingénue et bienséante, exempte de manière, exempte de toute espèce de majesté héroïque ! Il est vrai que peu de jours après cet hymne au *Feu du prisonnier*, le poëte entendait dans la rue un bruit de fête, un bruit de mardi gras, et le voilà qui soudain s'abandonne à sa douleur mêlée de colère. Et malheur à qui subira sa rancune ! une fois lancée, elle va, jusqu'au moment où le poëte, inspiré d'un meilleur mouvement, s'arrête et se

prend à sourire au nom de Lisette. Alors véritablement il est irrésistible, il est plein d'une innocente gaieté, il excelle, il est charmant.

Il a fait aussi, à la Force même (hélas! prisons, que vous êtes fécondes! exils, que vous êtes dangereux! supplices, que de vengeances! bûchers, que de guerres civiles! tartufes, que de luttes et de représailles! biographes, quelle fange et quels enfers!), il a fait une chanson de *la Prise de la Bastille :*

Victoire au peuple! il a pris la Bastille!
Un beau soleil a fêté ce grand jour!

Ceci était vraiment une belle chose, et qui payait en belle et bonne monnaie un châtiment mêlé d'amende et de prison. De sa prison, il a tiré son *Ode au* 14 *juillet;* de ses dix mille francs d'amende, il va tirer un emporte-pièce de chansons sur l'air : *T'en souviens-tu ?*

O mon bon roi, que Dieu vous tienne en joie!

La satire est violente, et, certes, de ce poëte, armé de toutes pièces, dont chaque parole est un coup qui porte, on ne dira pas ce que disait un gouverneur de la Bastille à je ne sais quel innocent qui avait fait un mauvais pamphlet contre M. le cardinal de Fleury : « Fi ! monsieur ; quand on n'a que cela à porter à la Bastille, on reste chez soi. » Toutefois, jusqu'à présent, le poëte est dans son droit : il rit, il mord, il blesse, il châtie, il se venge... Encore un pas, et le poëte va trop loin ; encore un pas, et sa vengeance est plus qu'une cruauté, sa vengeance est une injustice. En ce moment, nous parlons de la chanson cruelle, impitoyable, et qui affligea tous les amis loyaux de Béranger. Cette chanson, intitulée : *le Juge de Charenton* (publiée après son premier procès), s'adressait à un très-galant homme, estimé par son éloquence, honoré par son courage, un digne et parfait magistrat, dont la mémoire est restée en grand honneur dans cette illustre et grande justice de Paris, M. l'avocat général Bellart.

« Et, disait Béranger dans une note où se montre en un vif relief tout ce grand cœur, je ne puis m'empêcher d'avouer que, même si javais pu condamner cette chanson à l'oubli qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet. » Vous l'entendez, il se repent, il s'excuse ; il n'a pas honte d'un désaveu que lui commande, en ce moment, la force agissante de la vérité, de la justice. Il voudrait supprimer la chanson contre M. Bellart, et, même en la supprimant, il exprime un vif regret de ses violences. A ces signes, ne reconnaissez-vous pas un homme juste, un esprit loyal, un poëte généreux (1)?

Cette loyauté qu'il avait pour les autres, il ne l'a pas toujours rencontrée pour lui-même. Il se vit exposé, même du haut de la chaire et dans les mandements de plus d'un évêque, à des représailles très-vio-

(1) *A M. Bérard :* « Je me suis mis à courir les rues de Paris, sans aucune émotion, comme si je m'y étais promené la veille, et j'en ai conclu que je vieillissais furieusement, puisque le bonheur d'être libre, après neuf mois de détention, ne me causait aucune joie extraordinaire. »

lentes; aux environs de Péronne, dans ce petit village où sa bonne tante l'avait élevé, en présence de cette seconde mère, une femme austère, une chrétienne, une croyante, un curé trop zélé voua le malheureux Béranger à tous les feux de l'éternelle damnation... « *Et ne damnons personne.* »

Cependant il n'était pas toujours aussi calme; il avait ses coups de boutoir; si par hasard, il était vraiment en colère, il savait très-bien répondre à qui l'irritait: « Monsieur (répondait-il à quelqu'un qui lui avait écrit une lettre sans respect), je suis tout à fait de votre avis, lorsque vous vous élevez contre les ridicules louanges que l'on m'accorde; seulement, laissez-moi vous faire observer que vous avez grand tort de vous en prendre à moi, qui n'y peux rien. Au contraire, ai-je eu le soin, dans les préfaces de mes ponts-neufs, de dire à quel point je m'exempte de cette espèce d'ambition qui consiste à être un grand homme enfantant journellement des chefs-d'œuvre. »

Encore une fois, allez donc vous attaquer à ce vrai sage. Il s'est figuré toute sa vie, obstinément, qu'il n'avait droit qu'au respect, et qu'on lui accordait plus de gloire qu'il n'en méritait.

VI

Le premier vœu du lecteur, quand il a bien compris le calme et la sincérité de l'amitié que portait Béranger à M. Jacques Laffitte, est de savoir comment M. Jacques Laffitte y répondit, et si l'accent du riche et tout-puissant député était d'accord avec les voix intérieures de l'aimable et pauvre chansonnier. Disons tout de suite, à la double louange de M. Laffitte et de Béranger, que celui-ci ne devait rien à celui-là ; parfaite égalité ! amitié sans nuage ! Dans leur correspondance intime, la réponse était bienséante avec la demande ; dans les rapports de l'ami à l'ami, pas un geste et pas un mot qui ne soient au gré des esprits les plus délicats, des âmes les plus timorées. De cette convenance dans l'amitié entre un homme d'État et un simple poëte, l'antiquité nous a laissé un exemple excel-

lent : je parle ici des rapports entre Horace et Mécène. Mais, d'abord, pas une des lettres de Mécène au poëte Horace n'a surnagé de l'abîme des temps ; en second lieu, l'accent de l'ode et de l'épître d'Horace *à son ami* Mécène indique, à un degré qui ne pouvait pas convenir à Béranger, tant de reconnaissance unie à tant de soumission, tant de déférences voisines du respect... une politesse exquise, il est vrai, mais trop loin de l'égalité pour que Béranger s'en accommode, et pour que vous-mêmes, les jaloux de la gloire et de l'autorité de notre poëte, vous lui pardonniez, s'il en avait de semblables, ces adorations, trop peu voisines de l'intimité, en dépit du *jocose Mæcenas !*

Dans sa biographie écrite par lui-même, Béranger, avant de parler de M. Laffitte, a commencé par déclarer *qu'il n'a jamais aimé messieurs de la finance et leurs salons dorés*. Le premier citoyen qui l'a conduit chez Laffitte, c'est Manuel.

Il n'y a pas grande affection à attendre là,

disais-je à Manuel ; mais il y passait une grande partie de son temps ; je l'y suivis et j'ai eu à m'en féliciter (1). Si la position politique de Laffitte m'a fait repousser ses offres affectueuses, je ne lui en ai pas moins d'obligation pour les services que son amitié m'a fourni l'occasion de rendre à beaucoup de mes amis intimes (2) et pour le grand nombre de malheureux qu'il a secourus à ma recommandation. J'ai eu aussi le bonheur de pouvoir être utile, en de graves circonstances, à ce grand citoyen, doué d'autant d'esprit que d'honneur, d'autant de bonté que d'imagination, mais dont la vive intelligence ne s'appliqua pas assez à connaître les hommes, ce qui l'a rendu victime de plusieurs de ceux même qu'il avait comblés de bienfaits. C'est en vain, au reste, qu'on a tenté d'accumuler les calomnies sur sa vieillesse si agitée ;

(1) *A Rouget de Lisle :* « L'oubli de Laffitte de prendre part à ma souscription m'a semblé bien dur... »

(2) Dans le catalogue de M. Laverdet on a retrouvé cette lettre de Béranger : « Mon ami, prêtez six mille francs à Bérard ; je connais Bérard et je réponds de la dette. Il faudrait bien aussi prêter mille écus à ce pauvre Baour-Lormian ; il en a grand besoin ; mais je ne réponds pas des emprunts de M. Baour-Lormian. »

le bon sens populaire en a toujours fait justice : encourageant et noble exemple pour ceux qui, comme Laffitte, consacrent toute leur existence au service de leur pays.

Il a commis une faute que je lui ai reprochée bien des fois : c'est d'avoir acheté le fastueux château de Maisons, séjour le plus ennuyeux que je connaisse, et qui ne me semblait habitable que lorsque j'y étais avec Manuel, Thiers et Mignet. M'y trouvant seul, il m'est arrivé de le quitter pour aller, à travers la forêt, dîner dans un restaurant de Saint-Germain. Je n'ai pas oublié que dans cette demeure royale, où cependant on montre encore la chambre que Voltaire a longtemps habitée, je n'ai jamais pu faire un seul couplet. Je ne suis pas né pour les châteaux : c'est peut-être ce qui me rend injuste envers Mansard, qu'en faveur des mansardes je devrais cependant aimer beaucoup.

Voilà tout ce qu'il en dit. En revanche, nous avons tenu dans nos mains plusieurs lettres de M. Laffitte à Béranger, et nous avons rarement lu, dans les correspondances les plus intimes de ce siècle, un accent plus net et plus vrai. Le fils du tonnelier de Bayonne était digne, en effet, de l'a-

mitié du neveu de l'aubergiste de Péronne. Homme d'État, député, ministre au moment dangereux de notre histoire, M. Laffitte a toujours été pour le peuple, et pour son poëte Béranger, l'enfant de ses œuvres, l'homme qui a le mieux compris ses devoirs, et marqué le plus noble but à la démocratie nouvelle. Pour les classes affranchies par la Révolution, M. Laffitte était mieux qu'un chef de parti; il était un modèle, il était une leçon vivante. Il faut dire aussi que la sympathie et le respect dont s'entourait M. Laffitte avaient été singulièrement augmentés par le noble et généreux usage qu'il faisait de sa fortune. Si Béranger l'eût voulu, il eût pu raconter à combien de malheureux M. Laffitte avait tendu sa main secourable, combien d'existences abattues il avait relevées, que de fortunes aujourd'hui brillantes il a suscitées, combien de talents tirés de la poussière, élevés et fécondés pour le pays, dont ils sont devenus la gloire et l'orgueil.

Une autre amitié, certes moins désin-

téressée et plus littéraire, ou plutôt une alliance inattendue, inespérée entre Béranger et M. le vicomte de Chateaubriand, occupera, sans nul doute, l'attention du lecteur judicieux, qui se méfie autant de la modestie et de la réserve du philosophe que de la vanterie et des extases personnelles d'un homme inassouvi de gloire, de science et de politique.... A coup sûr, si les *Mémoires de Chateaubriand* parlent beaucoup trop de M. de Chateaubriand, les souvenirs de Béranger sont loin d'en dire assez, et nous faisons une bonne œuvre et juste en recherchant ce qu'il oublie.

D'ailleurs, n'est-ce pas un véritable événement dans l'histoire politique et littéraire de ce temps-ci, lorsque soudain, après le coup de foudre de 1830, nous voyons l'auteur du *Génie du Christianisme* accourir, les bras ouverts, au-devant du *Dieu des bonnes gens?* quand nous voyons le père d'*Atala* demander son amitié à l'amoureux de Lisette? le premier ministre du roi de France implorer l'appui d'un

homme emprisonné deux fois au nom du roi son maître; eh! que dis je? un poëte épique et chrétien, un poëte en prose appelant : *mon frère!* un piètre et futile chansonnier? Voilà le miracle, et ce miracle, il se manifeste, en toute occasion, chez M. de Châteaubriand (1); il se manifeste avec une telle ardeur, et dans un si grand excès d'admiration, de zèle et de dévouement à Béranger, que sa fameuse et très-éloquente plaidoirie en l'honneur de Mgr le duc de Bordeaux (2), il la *dédie* (il n'y a pas d'autre mot!) au plus cruel ennemi de cette Restauration dont lui-même, M. de

(1) *Châteaubriand à Béranger :* « Eh bien, monsieur, ma chanson? Je pars; si vous voulez que je revienne, il faut bien que j'emporte vos ordres... Hyacinthe est chargé de vous faire mes *sommations respectueuses* et de réclamer mon *trésor.* » (14 septembre 1831.)

« Je reviens aux ordres de votre Muse; elle a vaincu. »

(2) *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille, ou Suite à mon dernier écrit :* DE LA RESTAURATION ET DE LA MONARCHIE ÉLECTIVE, par M. de Chateaubriand. Paris, Le Normant fils, octobre 1831.

Chateaubriand, avait été le plus dévoué, le plus glorieux et le plus sonore écueil.

Encore une fois, l'étrange événement, cette dédidace à Béranger d'un pamphlet destiné à maintenir le roi Henri V dans les droits de sa couronne! On n'a pas assez remarqué cette anomalie : elle est toute à la louange, elle est toute à la gloire du chansonnier. Comment donc, le dernier jour des trois journées, quand la monarchie est en fuite, quand la dernière voile royaliste attend le vieux roi à Cherbourg, à ce moment suprême où la France entière est couverte des débris de toutes les choses que M. de Chateaubriand avait annoncées, bénies et ramenées; quand huit jours ont suffi pour briser le trône antique et l'ancien sceptre, et pour chasser l'enfant qui porte à son front un diadème impérissable de mille années, voilà M. de Chateaubriand qui s'occupe à se faire aimer, défendre et protéger du chansonnier Béranger!

En même temps, quand Béranger triomphe et quand sa chanson vole, hurlante,

et de bouche en bouche, avec *la Marseillaise*, sa grand'mère, de la voix des peuples à l'oreille des rois, soudain ce Paris sans trône et sans autel, sans roi et sans Dieu, cherche à porter en triomphe.... un homme.... honoré à tous les titres d'une profonde et sincère affection; ne trouvez-vous pas miraculeux que l'homme emporté par ce triomphe aux cent mille têtes, aux deux cent mille bras, ne soit pas Béranger, vainqueur de la Restauration, mais bien M. le vicomte de Chateaubriand, le vaincu du peuple, et le vaincu de cette nouvelle révolution? Encore une fois, n'est-il pas étrange, incroyable et merveilleux, que l'on célèbre en ce moment, au dernier jour des trois jours de 1830, dans la France qui se venge et qui a peur, non pas la chanson triomphante, l'éclatante et glorieuse chanson des victoires et conquêtes de la grande révolution, mais *le Génie du Christianisme*, le poëme oublié, le poëme des premiers jours du moyen âge et de l'Église militante (1)? Admirez ce-

(1) *Chateaubriand à Béranger :* « Vous avez la

pendant ce superbe et glorieux Béranger, qui se cache en ce moment de son triomphe et se dérobe à l'ovation; étonnez-vous en même temps de M. de Chateaubriand, de ce vaincu que le peuple a rencontré au milieu de sa propre ruine, et que le peuple emporte en criant : *Vive Chateaubriand!...* uniquement parce qu'il faut que le peuple en ses moments de fièvre et de délire furieux, crie, emporte et ruine ou sauve un homme, une idée, une passion.

Béranger et M. de Chateaubriand, l'un

tyrannie des Romains, vous parez les vaincus destinés à marcher devant votre char de triomphe, et vous chantez mieux que jamais du fond de vos années... Dans votre enfance je vous ai fait chrétien, je vous réclame comme ma brebis égarée..... Vous me parlez gracieusement de ma muse. Hélas! ma muse n'est plus qu'une vieille qui loge au cinquième et qui épuise ses forces à approprier le grenier de la Restauration déménagée. Mais tandis que cette vieille Jeanneton habitait le premier étage, elle n'a pas fait les fredaines de votre *jolie balayeuse :* c'était une dame laide et triste qui montait et descendait selon les caprices du maître de la maison... Mon admiration pour vous croît avec mon attachement. »

et l'autre, ils avaient trop d'esprit et trop de sens politique pour être un seul instant les dupes complaisantes de ce triomphe absurde; ils savaient bien que pas un d'eux, ce jour-là, n'avait été à sa place; ils savaient, Béranger que ce n'était pas à lui à se cacher dans la foule, M. de Chateaubriand que ce n'était pas à lui à se faire porter par le peuple. Heureusement que le premier aimait aussi peu le bruit, le tumulte et l'ovation que le second les appelait, les recherchait, les espérait. Toutefois, M. de Chateaubriand, comme il tenait à ce triomphe imprévu plus que l'on ne tient d'ordinaire à une gloire méritée, se dit à lui-même que, pour qu'il restât le paisible possesseur de son ovation du 29 juillet 1830, sur le Pont-Neuf, il fallait absolument que Béranger confirmât, par son consentement, cette première surprise du dernier jour de la révolution de 1830. A cet arrangement, qui plaisait tant à M. de Chateaubriand, Béranger consentit de la meilleure grâce, et il écrivit une chanson qui était alors une

apothéose de M. de Chateaubriand :

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie ?

Enfin, pour tout dire en un mot, Béranger s'efforçait de prouver au peuple de Paris, qui déjà ne pensait plus à son caprice du 29 juillet pour *le Génie du Christianisme* et *les Martyrs*, qu'il avait une raison de porter M. de Châteaubriand en triomphe, et Béranger, certainement, faisait en ceci un acte de bonne et gracieuse courtoisie (1). Oui, mais M de Chateaubriand avait-il vraiment le droit d'accepter, disons mieux, de mendier un hommage à ce point dangereux à sa bonne

(1) *Chateaubriand à Béranger* : « Ne brisez pas votre lyre, je lui dois un de mes titres les plus glorieux au souvenir des hommes... Faites encore sourire et pleurer la France, car il arrive, par un secret de vous seul connu, que dans vos chansons populaires les paroles sont gaies, le rhythme est plaintif. »

Ch. à B. : « J'attends vos dernières chansons avec la dernière impatience, et parfois une lettre de vous pour me consoler dans mes montagnes. Puisque vous êtes chrétien, faites œuvre de charité. »

renommée de royaliste et de chrétien, et si contraire à la conduite qu'il devait tenir, aux opinions qu'il devait manifester en ce moment; lui, M. de Chateaubriand, le royaliste et le chrétien, quand son roi est en fuite, et quand madame la Dauphine est rentrée en son exil éternel? Voilà pourtant comment tourne la vie! Un rien suffit à bouleverser toute une conduite, à déranger tout un événement! Il change en factieux un gentilhomme, un chrétien, un seigneur, un premier ministre, un royaliste, pendant que le chansonnier, l'accusé, le condamné, le démissionnaire et le factieux, fait si bien, qu'il passe inaperçu dans sa victoire; sa première action publique est de se dérober au triomphe et de céder son propre triomphe au vaincu.

Et, comme on demandait compte à Béranger, c'est-à-dire à l'enfant de Voltaire et de la chanson, comment il s'était pris de cet amour soudain pour le fils des croisés et du poëme épique, il répondait que M. de Chateaubriand « l'avait jadis honoré de marques d'intérêt et d'estime,

et qu'il en fut vivement réprimandé par les organes du pouvoir auquel la France était livrée ! » Il se souvenait aussi que M. de Chateaubriand « avait consacré quelques pages pour immortaliser ses chansons. » Telles étaient les explications du généreux poëte. Il savait cependant le malaise et les incertitudes lamentables du grand écrivain qui venait se mettre inopinément à l'abri de sa gloire, et que, lui, Béranger, il recouvrait d'un pli de son manteau. Même il n'eût pas deviné tout d'abord la prudence et le calcul de M. de Chateaubriand, que celui-ci les eût dévoilés aux regards des moins attentifs. M. de Chateaubriand excellait, en effet, à reproduire à toute heure, en toute occasion, les paroles dites à sa louange et les faits racontés à sa gloire ; il y pensait sans cesse, et sans cesse il y revenait avec une inépuisable obstination qu'Armand Carrel avait parfaitement exprimée : « On n'est pas plus habile que M. de Chateaubriand, disait Armand Carrel, à reteiller ses chènevottes. »

C'est ainsi que toute la préoccupation de M. de Chateaubriand, après le dernier des trois jours de 1830, et même avant de savoir ce que son roi était devenu et ce que la tempête avait laissé de la monarchie et de la race auguste, fut de raconter son triomphe à qui voulut l'entendre et de réciter la chanson que Béranger avait écrite à sa louange. Voilà donc comment et voilà donc pourquoi, dans une aussi grande aventure, à propos de cette énorme question « du bannissement perpétuel du roi Charles X et de sa famille, » M. de Chateaubriand dédiait son admirable plaidoirie... à Béranger.

« J'imprime, disait-il, en tête de cet écrit, ma réponse littéraire aux stances de M. de Béranger ; elle servira d'introduction à ma réponse politique. »

En vérité, ce dut être un étonnement bien profond et voisin de l'épouvante, lorsque, S. M. le roi Charles X et S. A. R. madame la duchesse d'Angoulême, ouvrant cette brochure éloquente, où leurs dernières espérances étaient contenues, le

premier nom qui se présenta à leurs yeux éblouis... fut le nom de Béranger !

Mais, puisque nous en sommes *aux étonnements* de cette aimable et bienveillante *biographie* écrite avec tant de calme et de simplicité, dans un ton si modeste et si vrai, que dira le lecteur lorsqu'il va rencontrer dans les papiers que l'humble chansonnier ne montrait à personne et dont il aurait pu se vanter à tout le monde, les deux lettres que voici et que nous donnons sans commentaires? Elles se commentent d'elles-mêmes ; elles seront, plus tard, un titre de gloire pour les deux princes qui s'adressaient au poëte, celui-ci voisin d'un trône où la mort impitoyable l'empêcha de monter, celui-là dans les abîmes qu'il devait traverser, comme une épreuve, avant d'arriver à ces hauteurs qu'il entrevoyait du fond même de sa prison :

Lettre du duc d'Orléans à Béranger.

Une bonne œuvre, et indiquée par vous, monsieur, est un double plaisir pour moi. Votre

protégé devient le mien, et je serais heureux si, pendant votre séjour à Tours, je pouvais causer de ses intérêts avec vous. Vous êtes, permettez-moi de vous le dire, une de mes plus anciennes connaissances : il y a déjà plus de vingt ans que vos chants m'apprenaient (et quelquefois même aux dépens du latin) à aimer, à connaître la France.

Croyez-moi, monsieur, votre affectionné,

FERDINAND-PHILIPPE D'ORLÉANS.

Louis-Napoléon Bonaparte à Béranger.

Fort de Ham, 18 octobre 1842.

Monsieur, la lettre que vous avez bien voulu m'écrire est venue faire trêve à mes chagrins et me réjouit le cœur. J'ai été vivement ému en voyant l'écriture de l'homme populaire qui célébra en sublimes chansons les gloires et les malheurs de la patrie. Votre nom a rappelé à ma mémoire les douces émotions de mon enfance, alors qu'assis en famille nous récitions, mon frère et moi, devant ma mère attendrie, ces beaux vers qui, s'élevant à toute la hauteur de

votre génie, retombaient comme une massue sur la tête des oppresseurs.

Je suis heureux d'apprendre que mes divers écrits aient mérité votre approbation. Je n'aurai pas encore trop à me plaindre du sort, si je parviens à prouver que j'étais digne du lieu et du pays où je suis né, et si je m'attire dans ma captivité l'estime et la sympathie des hommes comme vous, qui savent par eux-mêmes que le malheur n'est pas plus un crime que la fortune n'est une vertu.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma haute estime et de mes sentiments distingués.

NAPOLÉON-LOUIS BONAPARTE.

Ah ! ces deux lettres ! elles étaient enfermées celle-ci dans celle-là ; on eût dit les deux sœurs qui s'abritent sous le toit paternel.

Au milieu de ces révolutions qui passent, et qui s'arrêtent sous les fenêtres du chansonnier, pour lui demander ce qu'il lui convient de prendre et de choisir dans ces débris, dans ces ruines ? puisque aussi bien le poëte avait résolu de refuser toute

espèce d'honneurs et de fortune (1), et comme il chantait toujours :

> Chers amis, laissez-moi, de grâce,
> Laissez-moi dans mon petit coin,

il y avait, tout au moins, une fortune bienséante avec sa modestie, un honneur qu'il pouvait accepter glorieusement, et qui l'eût laissé sans reproche et sans peur. L'Académie française attendait Béranger; bientôt elle l'avait appelé; volontiers même elle l'eût prié, semblable à la toute-puissance suppliante, à qui l'on n'a rien à refuser. Qui que nous soyons, petits ou grands, inconnus ou célèbres, parlons avec respect de l'Académie. Elle assistait courageuse aux plus cruelles tempêtes, elle a subi les plus terribles orages; encore aujourd'hui, après tant de gouvernements

(1) « Il y a dans ma situation de républicain travaillant à faire un roi, par intérêt patriotique, par calcul de raison, une étrangeté qu'il fallait sanctionner par une vie désintéressée qu'on s'obstine à méconnaître. »

emportés dans l'abîme, elle est restée un refuge, un abri. C'est la plus ancienne de toutes les institutions abolies, et cependant la voilà vivante encore. Elle a tout subi, tout supporté ; elle a fait des choix indignes...; elle a recruté des hommes qui l'ont trahie, outragée et reniée... Soudain la voilà qui se relève et qui resplendit d'une clarté inattendue. Aux événements vraiment glorieux elle ajoute un peu de gloire; aux vaincus, elle prête une auréole ; elle donne à tout le monde, elle n'ôte à personne ; et même ceux qu'elle accable injustement de ses rigueurs, elle ne les laisse pas tels qu'ils étaient avant qu'ils eussent supporté ses refus. Diderot, l'auteur de *la Métromanie,* et l'auteur de *Tartuffe;* hier encore Honoré de Balzac... Soudain, par une distinction déjà rare, toutes les voix vont répondre : « Ils n'étaient pas de l'Académie ! » Allez encore, et nommez La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes,* René Lesage et M. de Lamennais, aussitôt chacun d'ajouter : « Ils ont refusé l'Académie ! » Ainsi, de l'Académie, un

refus est une distinction qui se compte, et c'est déjà un certain honneur d'en avoir été éconduit.

C'est pourquoi le peuple entier, le peuple *d'en haut*, et même le peuple *d'en bas*, à chaque vacance et d'une voix unanime, aimait à proclamer Béranger, le *chansonnier* Béranger, membre de l'Académie française! Et plus l'académicien qui venait de mourir était illustre, et plus les voix étaient nombreuses qui envoyaient Béranger à l'Académie. Il est même arrivé plusieurs fois que, dans les élections académiques, le nom de Béranger sortit de l'urne indécise; et que sait-on? Si de l'urne interrogée était sorti, d'une unanime élection, le nom de Béranger, pensez-vous qu'il eût refusé cet insigne honneur d'une élection par enthousiasme? Au moins eût-il été bien en peine et bien malheureux! Que faire alors, et comment échapper à cet honneur, qu'il refusait toujours? Mais les lois de l'Académie étaient un obstacle à cette élection improvisée. Elle se souvient que, dans les premiers jours

de son origine, elle avait nommé... (le nom m'échappe, et l'Académie elle-même ne sait plus ce nom-là); bref, elle fut refusée, et désormais elle se promit bien qu'on ne la refuserait pas deux fois.

Mais, si l'élection par acclamation (comme on dit que plus d'un cardinal a été nommé souverain pontife) a manqué à Béranger, les prières et les caresses ne lui ont pas manqué. Il faudrait chercher bien au fond de l'Académie pour rencontrer un de ses membres qui n'ait pas dit à Béranger: « Présentez-vous! » M. de Chateaubriand lui-même est le premier qui lui en ait écrit une lettre irrésistible, au mois d'avril 1830, bien avant la révolution de juillet : « ..... Restez donc *chansonnier*, puisque vous le voulez, comme La Fontaine a été *fabuliste*, écrivait M. de Chateaubriand; mais pourquoi ne seriez-vous pas académicien comme La Fontaine? Je ne sache pas qu'il y ait rien de plus immortel que lui, parmi les quarante immortels.» En même temps, il lui répétait qu'il avait élevé *la chanson jusqu'à la gloire!*

Plus d'une fois même, on avait entendu murmurer dans la foule qu'il fallait, de force ou de gré, que Béranger fût de l'Académie ! Un jour, comme on voulait inaugurer la statue de Molière sur la fontaine de la rue de Richelieu, les jeunes gens des écoles furent chercher Béranger jusqu'à Passy, en disant qu'après avoir inauguré le monument de Molière, ils le porteraient à l'Académie. Aussitôt dit, aussitôt fait, et les voilà, ces entêtés, qui se mettent en route, en disant que le seul Béranger est digne de couronner l'unique Molière... Or, tenez pour certain que s'il les avait laissés faire, ils l'auraient fait comme ils le disaient ; mais il n'attendit pas ces étranges électeurs, et, quand cette émeute juvénile se présenta chez le poëte... il n'était pas dans sa maison.

On retrouvera, parmi les lettres de Béranger, la très-belle lettre qui lui fut écrite par l'auteur de *Marie-Stuart,* M. Lebrun, le plus conciliant de tous les hommes. Béranger aimait M. Lebrun de vieille date ; il aimait ce bel esprit si juste et si

vrai; l'un et l'autre ils se voyaient très-souvent.

« Il était temps, disait M. Lebrun à Béranger, de rendre à l'Académie les déférences qui lui étaient dues, de se présenter à ses suffrages, d'accepter ces amitiés glorieuses; » en un mot, l'académicien parlait tout à fait comme il fallait parler à ce rebelle aux honneurs qu'il avait le mieux mérités. La réponse de Béranger à ces propositions, dont il se trouvait parfaitement honoré, est une des plus belles et des plus glorieuses pages qu'il ait écrites. « Non, dit-il, je ne suis pas fait pour les honneurs littéraires. Encore une fois, je ne suis qu'un chansonnier, et la chanson (1) n'aura jamais son franc parler à l'Académie. On dit, aujourd'hui que je ne suis pas de l'Académie : « Il fait des odes ! » Je serais demain *un des quarante* : « Ah ! fi ! dirait-on, un faiseur de chansons ! » Et puis

(1) « Ceux qui disent aujourd'hui de mes chansons que ce sont des odes seraient les premiers à crier que je n'ai fait que des chansons, et que c'est peu de chose une chanson. »

l'Académie impose des devoirs; or, Béranger n'accepte aucun devoir imposé. La Fontaine était un bonhomme; or lui, Béranger, il n'est pas un bonhomme; il est un homme assez bon, mais quinteux, difficile à vivre et souvent assez triste; enfin, il ne se sent pas fait pour une si belle et si bonne compagnie.

Et tant pis pour ceux qui, ne voulant pas entendre à mes justes refus, s'écrieront: C'est de l'orgueil! Les sots me croient donc bien sot? Hélas! vous savez, mon cher ami, la piètre idée que je me suis faite de mon mérite littéraire, et c'est en toute sincérité que j'en ai parlé dans la préface de mon dernier volume. Plût au ciel que je fusse de l'avis de mes amis sur mes ouvrages, je n'ai que le sentiment (mais je l'ai bien) de l'utilité dont je fus à la noble cause que j'ai défendue, et ce sentiment-là ne me donne pas de vertiges. Or, il n'y a qu'un homme frappé de vertige pour méconnaître l'importance de l'Académie française, qui, si elle le veut, est appelée à de si hautes destinées, et qui réunit un grand nombre de nos hommes illustres, auxquels demain peuvent se réunir toutes les illustrations qui brillent en dehors d'elle. Comment!

N'avez-vous pas encore le fauteuil de Corneille et de Bossuet, de Voltaire et de Montesquieu? Et Cuvier ne fait que de sortir de vos rangs!

Et plus loin, quand il s'est bien expliqué sur sa profonde horreur de montrer sa personne en public, sur son amour de la retraite et de la vie à l'ombre, et sur sa résolution bien formelle de ne pas se soumettre à sa réputation, au contraire de lui commander et de la dominer, il ajoute avec une grâce irrésistible :

Mon ami, laissez-moi dans mon coin, qui n'est pas celui du misanthrope. Si des journaux querellent l'Académie parce qu'elle ne me nomme pas, veut-on que je leur écrive que l'Académie n'a pas tort, et qu'un corps semblable se doit d'attendre que l'on sollicite l'honneur d'être admis dans son sein? Dictez tout ce que vous voudrez, j'écrirai; mais, pour Dieu! détournez les amis que je puis encore y compter (hélas! j'en ai déjà beaucoup vu disparaître!) de tenter de m'y faire entrer par une voie inusitée. Oui, mon cher Lebrun, si je savais que l'on pût me nommer sans que je me misse sur les rangs, j'aimerais mieux sur-le-champ faire à chacun

de vous dix visites, même à l'archevêque, et j'irais dès six heures du matin (il fait pourtant bien froid!) attendre à la porte de votre secrétariat pour me faire inscrire. Une nomination non sollicitée! y pensez-vous? Vous figurez-vous une entrée triomphale plus écrasante pour ma pauvre réputation? Empêchez cela, je vous prie, et lisez ma lettre à vos messieurs, si vous le jugez nécessaire. Mais je suis fou! Cette crainte est chimérique. Non, jamais l'Académie française ne voudra descendre ainsi de sa haute position devant un poëte de guinguette. Comment ferait-elle pour moi ce qu'elle n'a pas fait pour le divin Molière? Je ne suis qu'un chansonnier, messieurs; laissez-moi mourir chansonnier.

Voilà les principaux passages de cette lettre admirable qui sera déposée, inévitablement, dans les archives de l'Académie, au premier rang de ses titres de noblesse, et les plus rares et les plus chers. Nous avons eu sous les yeux, nous avons tenu dans nos mains ce testament académique, où Béranger parlait de ses profonds regrets de ne pas appartenir à l'Académie... A

ces mots : *profonds regrets*, Béranger avait ajouté, de sa main, une petite note aimable et gaie, et cette note vaut la peine qu'on la relève : « Je n'ai pas mis, disait-il, ce dernier passage dans la lettre adressée à mon ami Lebrun, parce que ce passage aurait pu augmenter en lui la bonne envie qu'il avait de me faire nommer! »

Cette lettre (et tous les bons esprits en jugeront ainsi) est une œuvre excellente, et dans la forme et dans le fond. Elle est juste, elle est vraie; elle dit tout ce que Béranger devait dire : elle proclame hautement ses déférences et ses respects pour tant d'hommes, à bon droit honorés et célèbres, qui se faisaient un grand honneur de le recevoir en leur compagnie. Il est content de l'honneur qui lui est offert, et cet honneur, il l'accepte avec joie, avec reconnaissance, il en est fier; ce qui lui fait peur, *c'est l'uniforme* : « un habit brodé, une épée, un chapeau à plumes, et la visite obligée à ces mêmes Tuileries *dont il a cassé les vitres*. »

Il déclare, en même temps, qu'il ne

veut pas exposer ses chansons, ses filles chéries, au blâme, au reproche, au débat public... Ici, encore, il se forge une opposition qu'il n'eût pas rencontrée. Il n'avait plus, à ce moment de sa vie et de son œuvre, que des louanges à recevoir, tant la France entière avait fini par croire à la sincérité de cette incroyable modestie, à cette merveilleuse abnégation! Quant à sa renommée, il convient, et la chose est heureuse, qu'il est l'ami de sa renommée; il y tient, comme à sa meilleure, à sa plus fidèle récompense; il la protége, il la défend; il serait très-malheureux s'il venait à la perdre : elle est sa gloire, elle est sa force... Eh bien, à aucun prix, il ne voudrait être l'esclave même de sa gloire; et plus il l'aime, et plus il faut qu'elle lui soit obéissante et docile! Il ne lui fera pas le sacrifice d'aller à l'Académie en épée, en habit brodé, en bas de soie, en *marquis!*

Ceci est encore un illustre et grand exemple de l'autorité de l'Académie française, que pas un de ses membres les plus fidèles, les plus exacts, les plus glorieux

d'appartenir à ce corps illustre, ne se soit montré dévoué à sa gloire autant que ce chansonnier, qui refuse obstinément l'honneur qu'on veut lui faire. Ah! le rustre!... ah! le câlin! Que son refus est énergique et plein de grâce, et comme il se récuse en s'inclinant! Quelle énergie à repousser ces belles avances, et quelle fête intime à les recevoir! Enfin, comme en cette circonstance importante de sa vieillesse il est tout à la fois obéissant à la reconnaissance et fidèle à sa propre volonté!

Supposez, cependant, que tant d'amitiés illustres, tant de louanges sincères aient vaincu sa modestie, et qu'il eût surmonté ces terreurs de la personne en spectacle, de l'épée et de l'uniforme, et du discours public... Son discours était fait; en ajoutant un seul mot à sa lettre adressée à M. Lebrun, sa lettre aussitôt devenait un discours, digne des plus loyales et des plus éloquentes paroles que l'Académie ait jamais entendues. « *Messieurs*, eût-il dit, j'ai trop longtemps hésité... » Et toute la lettre eût suivi. Quel succès eût obtenu ce

beau passage à propos de la reconnaissance et de la fidélité, et le passage à propos de ces liens académiques, si dignes qu'on les respecte, et sa parole en parlant du bonhomme La Fontaine! On eût aussi très-applaudi sa louange exquise de la pauvreté, bonne conseillère, et ce monde *où il passe en curieux;* ces amis « trop hauts pour moi, dont je me tiens éloigné, » et cette nécessité, pour ceux qui ont beaucoup souffert, « d'être sages dès le grand matin(1)! »

Ce qu'il avait refusé au parti libéral pendant la bataille ardente des partis, avant la révolution de juillet, Béranger le refusa obstinément après la révolution de juillet. « Je l'ai traitée, disait-il, comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut être en mesure de résister! » Dieu sait pourtant que les tentations n'ont pas manqué autour de ce brave homme. On le voulait avoir à soi et retenir par de

(1) « Ah! j'ai eu un beau moment. J'ai dit souvent qu'alors j'aurais fait un maréchal de France... aujourd'hui je ne pourrais pas faire un caporal. »

belles récompenses ; un peu parce qu'on l'aimait, et beaucoup parce que sa présence au milieu des parvenus de la politique eût été une excuse à bien des parvenus du lendemain. Partager avec Béranger, c'était le rêve de tous les gens habiles ; ils auraient voulu se légitimer eux-mêmes par cette grande adoption.

« Aux jours de ma jeunesse, on m'offrait beaucoup pour ma beauté ! Dans mon âge mûr, on m'a beaucoup plus offert pour ma conscience ! » Ainsi parlait Mlle de Lenclos. « Une cabale *décorée* d'un nom pareil !... » disait le duc de Saint-Simon en parlant de M. le duc de Montausier... C'est ainsi que toujours et partout l'histoire est la même, et vous verrez que l'ambition obéit aux mêmes lois : chercher en haut des complices de sa propre fortune, afin qu'elle vous soit pardonnée. Béranger a vu ces piéges, il a compris ces empressements ; il n'était la dupe de rien, ni de personne, et pas même de ses parasites (Horace aussi avait ses parasites). Béranger, quand on le trompait, c'est

que véritablement il y aidait lui-même.

Hélas ! de quel sourire et de quelle pitié il écouterait aujourd'hui les détails, les confidences et les *mémoires* dont il est devenu le sujet ! Les faiseurs de livres en ont fait toutes sortes de contes ; les caillettes en ont tiré toutes sortes de révélations sentimentales ! Et de même qu'il a été couvert d'injures jusqu'à l'absurde, on l'a couvert de fantaisies jusqu'à l'hyperbole. Il nous semble, aujourd'hui qu'il est mort après vingt ans de calme et de méditation studieuse, que l'opinion politique de Béranger ne peut pas faire un doute ; il est mort comme il a vécu, l'ami d'une saine et vigoureuse liberté.

Nous avons sous les yeux une lettre précieuse, écrite de Passy même en 1835, trois ans après la révolution de juillet, et cette lettre, adressée au prince Lucien Bonaparte, son premier protecteur, est empreinte des sentiments qu'il a manifestés toute sa vie et jusqu'à son dernier soupir. « Une indisposition à laquelle il est fort sujet, *d'horribles douleurs de tête,* » l'ont

privé pendant plusieurs jours du plaisir de répondre au prince Bonaparte, qui lui demandait tout à la fois des conseils littéraires et des conseils sur la politique du temps présent ! Hélas ! le *temps présent* commence à donner un démenti aux opinions politiques du poëte. Naguère encore *on le consultait*, mais depuis que la nouvelle royauté prend une certaine force, on ne le consulte plus que pour la forme, et c'est pourquoi, dit-il avec sa grâce accoutumée, *il a fermé son cabinet de consultations*. Cependant, si l'on a cessé de s'inquiéter de sa pensée, il n'a pas cessé de parler des affaires présentes :

Et j'ai dit, en effet (voyez la prophétie), à plusieurs reprises, que la situation actuelle pouvait durer dix ans, peut-être plus !

Les sages, disait-il encore au prince Lucien, m'ont également accusé de folie sous la Restauration ; nos jeunes gens, malgré les événements qui, depuis deux ans, ont confirmé mes pronostics, n'en sont pas plus disposés à croire à mes prophéties ; je ne les en estime pas moins : ils accomplissent leur mission ; la mienne n'est

plus que de prêcher dans le désert, et c'est un sot rôle.

Un peu plus tard, ce généreux et libéral plaidoyer *pour sa maison* et pour les libertés de sa maison, Béranger le complète en répondant aux bonnes gens qui l'accusent d'adorer un Dieu de tabagie et de cabaret, d'être un homme *impie et sans mœurs!*

Mais quoi! sa réponse est partout: dans ses chansons, dans sa vie et dans sa mort! Et si nous la cherchons dans ses lettres intimes, au fond de sa tombe, écoutez cette réponse admirable, irrésistible, et dites-nous si vraiment ce ne sont pas là tout à fait les *paroles d'un croyant :*

Il faut pourtant que je vous dise (1) que moi, qui suis de ces poëtes « tombés dans l'ivresse des sens, » mais qui sympathise même avec le mysticisme, parce que j'ai sauvé du naufrage une *croyance inébranlable*, je trouve la vôtre un

(1) Lettre adressée à M. Sainte-Beuve, à propos de ses doux poëmes : *les Consolations*.

peu affectée dans ses expressions. Quand vous vous servez du mot *seigneur*, vous me faites penser à ces anciens cardinaux *qui remerciaient Jupiter et tous les dieux de l'Olympe* de l'élection d'un nouveau pape. Si je vous pardonne ce lambeau mythologique, jeté sur votre *foi de déiste*, c'est qu'il me semble que c'est à quelque beauté tendrement superstitieuse que vous l'avez emprunté par condescendance amoureuse. Ne regardez pas cette observation comme un effet de critique impie, *je suis croyant*, vous le savez, *et de très-bonne foi*, mais aussi je tâche d'être vrai en tout, et je voudrais que tout le monde le fût, même dans les moindres détails, c'est le seul moyen de persuader son auditoire...

Et plus loin, qui donc lira sans une intime émotion les belles lignes que voici : « Mettez votre confiance en Dieu, c'est ce que j'ai fait, moi poëte de carrefour et de mauvais lieux, et un tout petit rayon de soleil est tombé sur mon fumier!... » Le fumier d'Ennius, tout rempli de perles et de diamants, dont Virgile faisait son profit !

Lisez en même temps cette page tou-

chante où il explique à sa façon la grâce et l'utilité de sa vie et de son labeur :

Moi aussi j'ai connu le malheur, mais, regardant en arrière, je vois que je n'ai pas toujours été inutile à mes semblables; il en est encore avec qui je partage le morceau de pain que je ne dois qu'à mon travail. Ajoutez que les amis ne m'ont jamais manqué, et que ma raison, plus forte que ma santé, m'a aidé à diriger mon frêle esquif, à braver flots et tempêtes, sans faire naufrage à mon honneur et à mon indépendance. Il y a bien encore des tracasseries à subir, quand ce ne serait qu'avec ma bourse toujours si mal garnie et toujours insuffisante, quelque privation que je m'impose, habitant une mansarde, sans *bonne*, et vivant à peu de frais !...

Il répond encore, et surtout par tant d'actions honnêtes, bienséantes, bienfaisantes, il répond ensuite « qu'il est un faiseur de chansons, » et que ces chansons mêmes, « folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, ne sont pas précisément des-

tinées aux pensionnats de demoiselles. »
Quant à *l'impiété* :

Je réponds, dit-il, ce que j'ai répété cent fois : lorsque, de nos jours, la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré ; les plus tolérants deviennent intolérants pour elle ; les croyants, qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne, vont quelquefois, par représailles, l'attaquer jusque dans son sanctuaire. Moi qui suis de ces croyants, je n'ai jamais été jusque-là ; je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme. Est-ce de l'impiété (1) ?

Les dévots n'ont répondu à cette humble question que par des violences. De son temps, Horace, plus hardi que Béranger, s'était vanté d'être assez négligent envers les dieux :

Parcus deorum cultor...

(1) « Je relis les *Actes des apôtres*, les *Épîtres de saint Paul* et les évangélistes. Mon cher ami, comme tous ces gens-là écrivaient ! combien ils savaient dire de choses en peu de mots, et que d'éloquence dans leur simplicité ! »

Et les fanatiques de son temps n'avaient rien dit !

A propos de cet *impie* et de ce *sans mœurs*, nous pouvons raconter de la façon la plus exacte et la plus entière la visite mémorable que fit, un jour, à Béranger, Mgr l'archevêque de Paris, M. Sibour, le même prélat qui devait tomber si misérablement sous le couteau d'un prêtre hideux. Donc Mgr l'archevêque de Paris avait donné la confirmation aux jeunes enfants de Passy, où Béranger habitait en ce temps-là, et il revenait à Paris même, accompagné du sage et bienveillant abbé Jousselin, curé de Passy, lorsqu'en passant dans la rue Vineuse, où logeait Béranger (humble maison si peu semblable au logis de la médiocrité dorée !), il vint en pensée à monseigneur qu'il serait le bienvenu sous le toit du poëte. Il frappe... Eh ! la porte était ouverte ! Il s'annonce, il est le bienvenu. Béranger lui-même accourt au-devant du *pontife*, la bonté même et la bienfaisance en personne (un mot de Massillon, en parlant du digne et bienfai-

sant archevêque de Paris)! Il l'introduit dans ce qu'il appelait *son salon*, il le fait asseoir dans son propre fauteuil (1); lui-même il prend une chaise, et voilà cet *impie*, et voilà ce prince de l'Église qui causent avec la confiance et la bonne humeur de deux amis qui se sont vus toute leur vie. Un homme assistait à cette entrevue (2), il nous en a dit tous les détails.

« J'ai lu vos chansons, disait monseigneur.

— Ah! monseigneur, disait le poëte, je suis perdu; mais vous ne les avez pas lues... toutes?

— Il en faudrait retrancher quelques-unes.

— Beaucoup, beaucoup, monseigneur, et je suis bien de votre avis. »

Puis, comme le prélat regardait une image, attachée à la cheminée, à l'endroit même où se pose une glace, quand on a la glace :

« Aïe! aïe! monseigneur, reprenait Béranger, ne regardez pas de ce côté-là; c'est le

(1) Dans ce fauteuil le poëte a rendu le dernier soupir; assis dans ce fauteuil vénéré, j'ai la ferme espérance d'y mourir à mon tour. (J. J.)

(2) L'honorable M. Possoz, le maire de Passy.

portrait de M. de Lamennais. Il n'est pas beau, mais il était mon ami, et je le pleure. »

En ce moment, Béranger redevint sérieux à son tour.

« Lamennais, disait-il, je lui dis, un jour, ce qu'il était... C'était un corsaire! Il fallait absolument qu'il se défendît, ou qu'il attaquât. Or, en ce temps-là, Rome était triomphante; attaquée..., il l'eût défendue avec toute son éloquence et tout son courage, hélas!... Mais, encore une fois, monseigneur, ne regardez pas de ce côté-là. »

Cependant, avant de quitter cette humble maison, le digne archevêque présenta à Béranger ce même abbé Jousselin qui devait, dix ans plus tard, l'assister à son lit de mort.



« Béranger, reprit monseigneur, avant de nous quitter, permettez-moi de vous présenter M. le curé de Passy; c'est un bon prêtre, à qui je reproche un peu de négligence... »

Et, comme on se récriait sur l'allégation de monseigneur :

« Oui! oui! reprenait M. Sibour, il a négligé de visiter son illustre paroissien.

— Non, monseigneur, reprit Béranger, ce n'est pas M. le curé qui est négligent, c'est moi-même qui devais prévenir mon pasteur, et qui lui rendrai, demain, la visite dont vous m'honorez aujourd'hui. »

En même temps il le reconduisait jusque dans la rue; ils se donnèrent la main, et Béranger disait à l'archevêque : « Au reste, monseigneur, soyez tranquille sur mon compte, je mourrai comme un galant homme et comme un chrétien. »

Voilà l'impie! Et voilà cette bête de Gévaudan comme on la voit dans les complaintes de ces mêmes poëtes qui maudissaient le poëte illustre. Il se vantait, dans ses moments de bonne humeur, des avances et des amitiés que lui faisaient les évêques et leurs grands vicaires. « Hier, 5 janvier (1839), j'ai reçu la visite de trois grands vicaires de l'archevêché de Tours!... L'abbé Liautaud avait fait plus que cela à Fontainebleau. Le clergé eut toujours un certain faible pour moi! »

Quant aux chansons de Béranger qui ne

sont pas des chansons *impies* et même des chansons *licencieuses*, « celles-là, disait Béranger, sont mes filles chéries. — Mes filles chéries, disait-il encore, que ne vous dois-je pas ? » Elles étaient, en effet, les filles immortelles de ces toutes-puissances auxquelles le genre humain n'a jamais résisté : la jeunesse et l'amour, la poésie et la liberté, la justice et le bonheur. Ses filles chéries ! il leur devait son nom, sa gloire et l'immortalité.

En même temps, il explique aussi, avec une modestie égale au succès même de son œuvre, qu'il a réussi au delà de ses désirs, et même il ajoute, avec une conviction qui était en lui : « que la postérité ne ratifierait pas tant d'honneurs. » Il disait cela sans reproche et sans fausse modestie... « Je suis complétement innocent des éloges exagérés qui m'ont été prodigués... Loin d'ajouter le bruit au bruit, j'ai évité les ovations qui l'augmentent... je me suis tenu hors des colères qui le propagent... et enfin j'ai fermé ma porte aux commis voyageurs de la renommée... » Il

savait que la renommée a ses caprices : « Elle veut être cherchée, et non courue, » a dit Montaigne. Eh bien, cette renommée à laquelle il n'eût pas fait le plus léger sacrifice, si, par hasard, ses amis ne la cherchaient pas, Béranger était tout prêt à se fâcher pour leur propre compte.

M. Daunou, écrivait Béranger au savant M. Taillandier (l'auteur de ces pages si belles sur M. Daunou), a été la victime de son extrême modestie, chez nous, peuple oublieux, habitué à ne tenir aucun compte que des gens à tréteaux et à trompettes. Sa mémoire en a beaucoup souffert, et votre livre, monsieur, vient bien à propos assigner une place élevée à cet homme qui ne se contenta pas de penser et d'écrire, mais qui sut agir comme il avait écrit et pensé, et dont les nombreux travaux ont toujours tendu à donner pour règle aux lettres le goût et le bon sens, et pour base aux lois la justice et la liberté.

Voilà comme il savait juger, souvent de très-haut, les hommes et leurs œuvres. Si j'avais l'espace et le temps, que d'exemples

nous trouverons dans ses lettres de cette justice accorte, ingénieuse, et qui dit d'un seul mot tant de choses : « Pierre Leroux, un homme enfoncé dans ses idées ; il a bon nombre de fidèles, et déjà les chaises sont louées en attendant qu'on bâtisse l'église ! » Mlle Rachel : « Elle n'est pas encore si grande actrice que Talma fut grand acteur, mais elle dit mieux que lui, qui pourtant disait si bien. Elle a le bon sens, l'expression précise et juste. » Il disait d'Hégésippe Moreau : « C'est un sauvage que je n'ai jamais pu apprivoiser, moi qui en ai tant apprivoisé. Un de mes amis, M. Lebrun, a tout fait pour lui être utile, et avec une délicatesse extrême : il n'a pu réussir. Donc, ce n'est pas, cette fois, la société qu'il faut accuser, mais un malheur d'organisation tout exceptionnel. »

Quant à lui, on peut l'en croire, en dépit des gens qui s'écriaient : *Béranger est un poëte lyrique ! Il fait des odes et non pas des chansons*, lorsqu'il affirme, à tant de reprises, qu'il est un *chansonnier*, qu'il n'a

jamais poussé ses prétentions plus haut que le titre de chansonnier! « Appelez-moi un *chansonnier*, c'est mon titre! » — « Appelez-moi un joueur de flûte, c'est le titre qui me plaît! » s'écrie un des héros de l'*Iliade*. Béranger ne veut que celui-là, c'est celui-là seul qu'il accepte; et ceux qui lui disaient : « Vous faites des *odes*, » il en était chagriné tout autant qu'une belle personne, un peu plus que rousse, à qui les niais vont disant : *Vous êtes blonde*. « Et si je n'ai pas couru, dit-il encore, après les dignités littéraires les plus enviées et *les plus poursuivies*, eh bien, c'est justement parce que je voulais rester fidèle à mon titre de chansonnier. »

« Ma gaieté! disait-il souvent avec autant d'orgueil qu'un Montmorency disant : « Ma maison! » ma gaieté calme et soutenue était ma douce compagne; et si parfois elle me quittait dans le monde, je la retrouvais à ma porte ou chez mes amis, qu'elle consola si souvent. » S'il raconte à son ami Quenescourt une de ses journées heureuses, il a grand soin de lui

dire que tout ce bonheur il l'avait en lui-même, et qu'il est sorti de cette fête « la tête échauffée non de vin, mais de plaisir! Nous avons fort peu bu; ce n'est pas à notre pauvreté qu'il faut s'en prendre, mais à notre tempérance. »

A sa gaieté naturelle il faut ajouter la jeunesse et les faciles plaisirs. Eh! la jeunesse! il la regrettait pour son charme, il l'honorait pour ses bienfaits, pour ses inspirations :

Si je ne chante plus, c'est qu'on ne chante pas à tout âge, et que toutes les époques ne prêtent pas à la chanson!...

Avec l'âge la malice cesse d'être de saison, bien qu'on dise souvent chez nous : un malin vieillard. Les malins vieillards ne sont guère propres qu'à faire des Bartholos qui, tout fins qu'ils sont, finissent toujours par être traités comme des Cassandres. Je veux éviter ce petit malheur arrivé à plus d'un homme célèbre de notre temps.

Passy, 19 novembre 1833.

Voilà l'homme ! Et comme on s'étonne, en le retrouvant si fidèle à sa modestie, à sa bonne humeur, que tant de gens aient eu *le courage de le damner !*

FIN DU PREMIER VOLUME.

2916.— Paris, impr. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



BIBLIOTHÈQUE ORIGINALE

BÉRANGER ET SON TEMPS

PAR

JULES JANIN

Frontispice avec portrait à l'eau-forte de Staal

TOME SECOND

PARIS

CHEZ RENÉ PINCEBOURDE

RUE RICHELIEU, 78

Prix : 5 fr. les deux volumes

BÉRANGER

ET SON TEMPS

TIRAGE A PETIT NOMBRE :

2 exemplaires sur peau de vélin . . . . . fr.
20 » papier de Chine 10
20 » » chamois 6

Chacun de ces exemplaires contient trois épreuves différentes de l'*eau-forte*, et est numéroté.







Chatain Imp. **René Pincebourde, Editeur.**



BIBLIOTHÈQUE ORIGINALE

BÉRANGER
ET SON TEMPS

PAR

JULES JANIN

Frontispice avec portrait à l'eau-forte de Staal

TOME SECOND



PARIS
CHEZ RENÉ PINCEBOURDE, ÉDITEUR
A LA LIBRAIRIE RICHELIEU
RUE RICHELIEU, 78

MDCCCLXVI

BÉRANGER

ET SON TEMPS

TROISIÈME PARTIE.

Trois ans après la révolution de juillet, ce brave homme, éprouvé par tant d'épreuves, n'était pas encore éligible, il n'était pas même électeur. Or, ce Béranger, qui n'est pas *éligible*, et qui n'est pas même *électeur*, deviendra, sans le vouloir, un des plus irréfutables arguments de ceux qui déjà criaient : « Réforme! réforme! » En ce moment, qui l'eût dit? Béranger avait accompli tout son rêve : « Un morceau de pain pour ses vieux jours. » *Un morceau de pain*, vous l'entendez? Le voilà content désormais. Voilà sa fortune, et voilà le repos dont il est l'artisan; il n'en demande pas davantage; tant pis si l'on

s'obstine à le placer au rang des esprits chagrins ou désappointés.

Celui qui désire assez! telle était la définition du sage aux temps anciens. Béranger était un sage de cette école, exactement. Quand il eut presque assez, il cessa de rien désirer pour lui-même. Le voilà désormais riche; il reste affable, heureux, de bonne humeur; il est au-dessus, de cinq cents brasses, des duchés et des royaumes; retranché dans sa pauvreté, il est inviolable. Où donc trouvera-t-il le bonheur, s'il ne le trouve pas en soi-même? A quoi bon les vastes espérances et les ambitieuses visées, puisqu'il sait se renfermer dans le plus petit espace (1)?

Enfin, de quoi s'agit-il en ce bas monde? Il s'agit de savoir non pas si l'on est riche, mais si l'on est content; il s'agit de mener une vie exempte de peines, et de la remplir de sentiments agréables. Arrivons, mes amis, non pas seulement au bien

(1) *Spatio brevi*
Spem longa reseces.
(Horace.)

agréable, mais au bien honnête, au bien sérieux; vivons honorablement, de façon à ce que le lecteur s'en souvienne très-bien. Un vieux poëte, appelé Lamotte, a dit ces choses-là :

Heureux, grands dieux, si de votre bonté
J'obtiens le bien que je désire,
Un cœur pur, un sens droit, une ferme santé,
Du vin, des amis et ma lyre...

Béranger a dit tout cela dans sa *Biographie* et dans ses lettres familières. — En homme exempt de soucis volontaires, en homme enfin libre, et tout à fait libre, il promettait de ne rien publier, et de se rappeler cette parole de Montaigne : « L'écrivaillerie est le symptôme d'un esprit débordé.... » Mais il ne jurait pas que, dans les courtes années qu'il avait encore à vivre, « il ne toucherait pas une plume. » Au contraire, il s'était expressément réservé le droit d'écrire, non pour ajouter à son humble fortune, mais pour obéir aux suprêmes inspirations; et, que sait-on? peut-être aussi pour être *utile*. « Dans la

retraite où je vais me confiner, les souvenirs se pressent en foule... je jouirai du plaisir de rectifier bien des erreurs et bien des *calomnies* qu'enfante une bouche envenimée... » O le brave homme ! il ne savait pas de façon meilleure et plus naturelle d'être *utile* à ses semblables, que de les garder de la calomnie ; il ne la redoutait pas pour lui-même, il la redoutait pour chacun et pour tous.

Ainsi, du fond de sa retraite, il accourait à l'aide, au secours de tant d'honnêtes gens méconnus, insultés, diffamés. Dans cette défense et dans cette protection d'autrui, il n'exceptait que lui-même. Attaqué par les plumes les plus violentes et parfois les plus considérables, en proie à des injures insensées, naguère encore, aux moments les plus dangereux de notre histoire, insulté, que disons nous ? damné par les cuistres, il écoute à peine, en passant, ces accusations de l'autre monde, et dans tout son livre, et dans ses lettres les plus intimes, dans cette éloquente et sereine plaidoirie en l'honneur des exilés et des

proscrits de tous les temps, vous ne trouverez pas une allusion, une seule, aux déclamations de ses détracteurs. Attaqué, lui vivant, non pas par la sagesse et la modération des sages et des vrais philosophes, gens cruels sans le savoir et surtout sans le vouloir, mais par les diffamateurs de profession, attaqué de façon féroce et presque surnaturelle, et défendu soudain contre ces injures qui seraient la honte et le déshonneur de notre temps, si les *biographies* de mendicité et les *biographes* de profession n'étaient pas inventés, par des milliers de voix justement indignées, rien ne put le tirer de son calme, « et tout cria pour lui, hors lui-même. »

Toutefois, dans son abnégation même et dans sa modestie, il a de justes moments d'orgueil, et l'on voit que, s'il faisait bon marché de son génie et de ses chefs-d'œuvre, il était fier de son caractère (1).

(1) « J'espère bien, monsieur, que vous n'avez pas répété à Mme Colet tout le mal que je vous ai dit des poëtes, race si ridicule et si prétentieuse, et qui croit nous faire grâce en n'aspirant qu'au sacerdoce

« Il faut se méfier, disait un ancien, des hommes qui ont trois coudées du côté droit, qui n'ont que deux coudées du côté gauche; il me faut, à moi, un homme égal des deux côtés. » Béranger était tout à fait cet homme, égal à lui-même; aussi simple et grand de ce côté-ci que de ce côté-là; marchant droit et d'un pas sûr, dans les sentiers bien frayés. Tel on le voyait, tel il était; et ce n'est pas lui qui eût salué Diogène, caché sous le manteau d'Aristippe. Il abhorrait toute espèce de déguisement. Certes, sa popularité lui était bien chère; elle était son unique récompense; elle lui tenait lieu, et au delà, de tous les biens qu'il avait méprisés; mais sa popularité même, il l'eût sacrifiée, et même avec joie, aussitôt que, pour la conserver,

universel; quand un misérable comme Chatterton se laisse mourir parce qu'il n'a pas gagné assez à se vendre, ou quand un pauvre niais comme Malfilâtre, qui n'a rien laissé de bon, croit indigne de sa grandeur de gagner sa vie par un travail utile à ses semblables...

« *A M. Jules Carrouge*, 31 juillet 1836. »

il eût été forcé d'accepter des opinions qui n'étaient pas les siennes. En vain lui eussiez-vous démontré que c'était, à cette heure, en ce moment et sans conteste, l'opinion publique; il eût relevé la tête et vous eût répondu fièrement que de temps à autre il arrive des heures funestes où l'opinion publique est la plus lâche, la plus triste et la plus misérable des opinions (1).

Donc la justice et son bon cœur, ces bons et fidèles compagnons qui ne l'ont jamais abandonné, lui disaient clairement qu'il vivrait dans tous les esprits par son caractère autant que par son génie. Et c'est pourquoi il se vante (à bon droit) « d'être un observateur assez attentif, assez exact, assez pénétrant... » Il serait plaisant, dit-il encore, « que la postérité m'appelât le *judicieux*, le *grave* Béranger! »

(1) « Je vous avoue que j'ai une telle horreur de l'assassinat, que je gémirais de tout mon cœur s'il était prouvé que celui-ci est le crime d'hommes qui peuvent se parer de l'opinion républicaine. Je n'ai jamais admiré Brutus et Cassius, mus par un intérêt de caste. »

La postérité, car pour Béranger la postérité commence, ajoutera, sans conteste, à ces louanges d'attention sur soi-même, de gravité, d'exactitude et de pénétration, toutes les louanges qui doivent être chères à l'honnête homme. Déjà même elle raconte à quel point ce grand poëte était bon, sincère, ingénu, bienveillant, maître absolu de ses passions, réservé, modeste et charitable! Ami fidèle, ennemi généreux, confident discret, dédaignant l'injure et la déclamation, méprisant l'argent comme on méprise un maître injuste, un valet fourbe et menteur; ajoutez tant de grâce et de bel esprit, un si charmant rire, une âme affable et haute, un si profond respect pour les bienséances extérieures, une exquise habileté à cacher sa vie, un esprit insinuant, paisible, enchanteur, un bon plaisant, dont la plaisanterie était même à l'épreuve d'un sérieux examen! Enfin quel poëte enferma jamais plus d'éloquence en plus petit espace, et de meilleurs sentiments en moins de paroles? En ses moments d'enthousiasme et de prophétie, il était l'exac-

titude même et ne laissait rien au hasard.

L'illusion féconde habite dans mon sein!

s'écriait André Chénier. Quant aux moralistes sérieux, qui ont poussé l'injustice jusqu'à l'accuser d'être l'ennemi de la famille et du toit domestique, ils n'avaient pas lu, nous en sommes sûr, cette aimable et charmante lettre à son digne ami, M. Édouard Charton :

Vous voilà donc marié. C'est une situation que j'ai évitée par suite de la position où j'ai toujours vécu, n'ayant ni présent ni avenir de fortune quelconque. Vous êtes plus heureux; et quoi que vous ayez la bonté de me dire, vous n'avez plus besoin des avis de mon expérience. Votre cœur est là, et vous savez, il y a longtemps, quels sont les devoirs de l'honnête homme. Vous avez désormais de grands engagements à remplir, mais vous en serez bien récompensé par la stabilité qu'ils vont donner à votre vie et à vos pensées. Quand on a le bonheur des autres pour but, on cesse de flotter au hasard. C'est un lest qui maintient notre ballon dans la région la plus calme. On prétend

qu'elle est la moins poétique ; moquez-vous de ceux qui mettent la poésie à toute sauce, et qui laissent la morale et le bonheur pendus au croc. Vous voilà dans le vrai ; soyez heureux en faisant des heureux ; vous méritez un pareil sort : tous vos amis s'en féliciteront, et les vieux garçons comme moi, en voyant votre bonheur, regretteront de n'avoir pas su prendre la même route.

Qui donc a jamais mieux parlé du mariage et de l'intime attrait du foyer domestique ? Écoutez cependant, parlant de Béranger, deux hommes d'une vie austère, deux sages qui n'ont jamais été jeunes, respectés l'un et l'autre à tant de titres différents par tant de jeunes esprits qui entouraient leur chaire éloquente... A coup sûr, voilà deux grands esprits qui ne sont pas suspects de fanatisme. Écoutons d'abord M. Guizot :

Au même moment, un homme du peuple, né poëte, célébrait, charmait, échauffait et propageait par ses chansons les instincts, les passions populaires, contre tout ce qui rappelait

l'ancien régime, surtout contre les prétentions de la domination ecclésiastique. Béranger n'était au fond du cœur ni un révolutionnaire ni un impie; il était plus honnête et plus sensé que ses chansons. Mais démocrate par conviction comme par goût, et jeté par l'esprit démocratique dans la licence et l'imprévoyance, il attaquait pêle-mêle tout ce qui déplaisait au peuple, ne s'inquiétant point de la portée de ses coups, prenant le succès de ses chansons pour une victoire de la France, aimant bien mieux la révolution ou l'empire que la liberté, et oubliant, avec une légèreté vulgaire, que la foi et le respect ne sont nulle part plus indispensables qu'au sein des sociétés démocratiques et libres.

Il s'en est, je crois, aperçu un peu tard, quand il s'est trouvé, de sa personne, en face des passions fomentées par ses chansons et de ses rêves devenus des réalités. Il s'est empressé alors, avec une prudence qui ne lui a jamais fait défaut, de sortir de l'arène politique et presque du monde, non pas changé dans ses sentiments, mais un peu triste et inquiet des conséquences de la guerre à laquelle il avait pris tant de part. Il était, sous la Restauration, plein de confiance comme d'ardeur, modestement enivré de sa popularité, et, quoiqu'il s'exagérât son importance

et son intelligence politique, plus sérieusement influent qu'il n'était jamais arrivé à un chansonnier.

M. Saint-Marc Girardin, de son côté :

Le nom de Béranger se trouve mêlé à l'histoire de M. de Lamennais et de M. de Châteaubriand. Béranger s'était fait, pour ainsi dire, l'infirmier des grands orgueils brisés de notre temps, le consolateur des grandes popularités détruites. Cela montre que Béranger, outre sa bonté naturelle, n'avait pas cette féroce préoccupation de sa propre popularité qui fait qu'on ne songe qu'à soi. Il cultivait et soignait beaucoup cette popularité, mais il avait une défiance ou une connaissance modeste de lui-même qui le disposait à croire qu'il ne méritait pas toute la gloire qn'il avait obtenue. Cela ne le rendait ni jaloux, ni ombrageux. Ce qu'il croyait que la faveur publique lui avait donné de trop en gloire, il s'en acquittait par ses soins affectueux envers des gloires plus grandes et plus malheureuses que lui.

Comme écrivain, Béranger tient sa place à côté des écrivains les plus solides, les

plus clairs et les plus énergiques de la langue française. Il ne dit jamais que ce qu'il veut dire ; il le dit avec force, énergie, et souvent avec beaucoup de grâce. Il a rencontré parfois de grandes métaphores, qu'il accepte avec joie ; mais, le plus souvent, il redoute les hauteurs poétiques, et se tient dans un milieu calme et splendide, où chacun peut le suivre et l'écouter. Ami sérieux de la langue vulgaire et populaire, il rejette avec joie les vieilles paroles de nos anciens poëtes, qui, pour lui, n'ont pas de sens, et les mots nouveaux que la nouvelle poésie a mis à la mode : *illusion, rêverie*, *fantaisie*, *mélancolie*, *harmonie* et *méditation poétique*. Encore moins a-t-il adopté ce qu'il appelait sans façon, à la barbe de M. Victor Hugo, la *langue morte* de Ronsard. — Il avait peur de ces expressions ambitieuses *qui mettent la poésie à la surface*, et sans trop s'inquiéter du reste. Au contraire, il mettait la poésie *en dessous* (c'est lui-même, Béranger, qui parle ainsi), *par respect pour la limpidité de notre langue ;* et, pour bien prouver ce qu'il

veut dire, il invoque un sien ami, le bon La Fontaine, son maître « en ces petites compositions que saisit l'instinct du vulgaire, lors même que les détails les plus heureux lui échappent. » Et, quand il dit *le vulgaire*, il est loin de l'*odi profanum vulgus!* (ainsi commence un des chants les plus magnifiques de l'antiquité latine); au contraire, Béranger s'écrie : « A moi le vulgaire! à moi le peuple! à moi la foule! » Et... « le peuple est mon roi! » Il n'est pas très-sensible, on le voit bien, dans son livre en prose, autant que dans ses poëmes, aux recherches exquises de l'esprit, aux délicatesses infinies du bon goût. Il n'a jamais été *précieux*, il avait en horreur les *précieuses*, et ce n'est pas lui, non, certes, qui eût jamais frappé à la porte de l'hôtel de Rambouillet.

Qui croirait que ma première velléité d'opposition au gouvernement consulaire fut contre l'emprunt fait à Rome et à la Grèce des noms donnés d'abord aux nouvelles fonctions, et plus tard aux établissements d'instruction publique? *Consuls*, *tribuns*, *préfets*, *prytanées*, *lycées*, tous

ces mots me semblaient jurer avec le nouveau monde qu'avait enfanté 89, qui nous avait légué bien assez de mots de pareille origine. C'était de l'enfantillage de ma part, sans doute, mais j'ai toujours détesté cette routinière imitation des anciens. Chez nous, voyez Hérault de Séchelles ne pouvant se mettre à travailler à notre constitution, s'il ne parvient à se procurer, avant toute chose, les *lois de Minos*. Du mélange que nous avons fait de l'ancien et du moderne, du paganisme et du christianisme, est née une civilisation de pièces et de morceaux, habit d'Arlequin qui, heureusement, commence à tomber en loques. Ma colère, à ce sujet, faisait rire alors, et fera rire peut-être encore aujourd'hui. Cela ne m'a pas empêché, malgré mon amour pour les Grecs, de prendre à guignon les grands hommes de Plutarque et Plutarque lui-même, ce Grec qui n'ose apprécier ni la grandeur politique de Démosthène, ni le génie d'Aristophane. Étudions l'antiquité, respectons la tradition, mais ne leur empruntons que ce dont nous ne pouvons nous passer.

C'est ainsi que l'*imitation* l'afflige et le blesse ; en revanche, il écoute avec respect les grandes voix qui lui parlent un noble

langage et qui lui montrent à nu le cœur humain. « Ainsi faisait Shakspeare » est un mot qu'il a dit très-souvent, et voilà comment notre humble poëte se met à sa place véritable, entre les deux poëtes du grand drame et du petit drame, à savoir, entre Shakspeare et La Fontaine. Le premier lui enseignait de quelle voix on parle à la foule, et comment on s'en fait suivre, « en lui montrant à nu le cœur humain ; » le second, « comment on dispose en un cadre étroit une leçon vive et rapide à l'usage des plus simples esprits. »

En fait de poésie, il adoptait la ligne droite ; il allait à son but par le plus court chemin, tout simplement. Il se méfiait des sentiers de traverse ; il admirait les *Feuilles d'automne* et les *Chants du crépuscule*, mais sans les imiter jamais. Certes, il n'eût pas écrit les beaux vers que voici :

Entends ces mille voix d'amour accentuées
Qui passent dans le vent, qui tombent des nuées,
Qui montent vaguement en bruits silencieux...

Ces grandes extases, pour cet esprit droit

qui ne savait pas mentir, étaient empreintes de trop de magie et de recherche. Il les trouvait belles véritablement, mais d'une beauté qui s'éloignait trop de la vérité vulgaire et des émotions de la foule. A quoi servent ces délicatesses infinies, et quel plaisir y peut trouver ce peuple dont nous sortons ? Telle était la question que Béranger adressait à ces fameuses poésies : « Tout ce qui appartient, disait-il, aux lettres et aux arts est sorti des classes inférieures, à peu d'exceptions près ; mais ils ressemblent tous à des parvenus, désireux de faire oublier leur origine. » Ainsi, les plus grands poëtes de notre âge, M. de Lamartine, M. Victor Hugo, M. Alfred de Musset, le brillant, le glorieux, le fantaisiste amant de l'idéale beauté, n'étaient guère, pour Béranger, que des *aristocrates* en poésie ; il leur pardonnait volontiers leur élégance, à condition que lui-même il resterait un rustique ; il leur abandonnait les châteaux, pourvu qu'on lui laissât les chaumières : « Amis, régnez dans les salons ; moi, je reste dans la boutique ; em-

bellissez de vos fantaisies les maisons brillantes, laissez-moi le sourire et le contentement de la cabane. »

De ces trois hommes, l'élégance même et l'honneur de la poésie au XIXe siècle, il s'était fait l'ami fidèle et l'enthousiaste sincère; mais pas un de ces hommes n'a jamais eu la moindre autorité, même secondaire, sur cet esprit tout d'une pièce; il rendait justice à ces merveilles de notre langue :

O lac... l'année à peine a fini sa carrière...

Il n'eût guère voulu les avoir faites. Il était un admirateur très-intelligent, il eût été un copiste infidèle... Il admirait Elvire, il la trouvait poétique et charmante au milieu de son nuage; il ne l'eût pas changée contre Lisette infidèle et contre Mme Grégoire elle-même. Il comprenait que l'on se prosternât aux pieds de la marquise d'Amaëgui; mais à ces dentelles, à ce velours, au corset de satin qui craque,

au plumet des marquises, il préférait les haillons de Jeanne la Rousse :

> Dieu! veille sur Jeanne la Rousse :
> On a saisi le braconnier!

Si donc il a résisté ouvertement à ces fameux chercheurs d'aventures dans le pays des songes, il a plus d'une fois suivi le maître à sa portée et l'exemple qui lui plaisait. Il lisait bien les poëtes de sa famille, il les étudiait avec un grand zèle. Quand par hasard il copie, il copie avec un bonheur bien rare, et sa copie est excellente. Ainsi (vous l'avez déjà vu) des *vous* et des *tu* de Voltaire il a fait la chanson de *Lisette*, et la France entière a salué la Lisette de Voltaire et la Lisette de Béranger. Il a retrouvé plus d'une fois, parmi nos vieilles chansons, un exemple, un modèle, un écho, un thème, un drame, et de l'idée ou du drame qui l'avait particulièrement frappé, il tirait soudain un chef-d'œuvre original. On vous en peut offrir ici-même un exemple inédit et qui se rap-

porte au premier chef-d'œuvre de Béranger, à cette chanson éternellement vivante, éternellement nouvelle, de la pauvreté dans ce bas monde. Eh ! dirait-on que sa chanson des *Gueux*, calme et bienveillante, une grâce, un sourire, un pardon, Béranger l'a trouvée au milieu des anciennes fièvres, des anciennes menaces, au milieu du vieux Paris, sous les pas des rois absolus, dans les plaintes et dans les échos du vieux Pont-Neuf? Pourtant, ainsi retrouvée et remaniée avec le zèle et l'empressement d'un antiquaire, cette chanson des *Gueux* est sienne, et si bien sienne que, si chacun se souvient des *vous* et des *tu* de Voltaire à propos de Lisette, il n'y a pas un critique... et pas un philosophe qui ait retrouvé, avant nous, l'origine des *Gueux* de Béranger.

A ce propos, les publicistes et les politiques ont fait pis que cela : ils accusaient le poëte (à propos de la chanson des *Gueux*) d'être un socialiste et d'avoir proclamé, même avant M. Proudhon, que *la propriété c'est le vol.* « Et voilà, disait Béranger, comme on nous juge ! » Au bout

du compte, ceux qui l'accusaient ou qui le louaient d'avoir publié l'*évangile* des voleurs et des bohémiens du grand chemin auraient été singulièrement désappointés si le poëte eût daigné leur répondre que sa chanson *nouvelle* était une ancienne chanson qui se chantait sous le grand roi. La voici donc, cette ancienne chanson écrite à l'ombre du bon plaisir; le lecteur verra, par cet exemple, à quel point notre heureux poëte rendait l'accent et la forme à tout ce qu'il daignait emprunter :

Si le roy sçavoit la vie
    Que font les gueux, (*bis.*)
Il vendroit chasteaux et villes,
    Vive le roy! (*bis.*)
Pour s'en aller avec eux.
    Vivent les gueux!

Quand ils content leur misère,
    On les plaint fort.
Ils vivent tous sans rien faire,
    Jusqu'à la mort,
Tous libres et paresseux.
    Vivent les gueux!

Quand ils sont à la débauche,
    Au cabaret,

Ils boivent à droite, à gauche,
  Blanc et clairet...
Et la grivoise avec eux.
  Vivent les gueux !

Touche-t-on à la finance,
  S'en meuvent-ils ?
Ils vivent sans dépendance
  Du bien d'autrui.
L'impôt n'est pas fait pour eux :
  Vivent les gueux !

Pontchartrain qui sait la vie
  Que font les gueux,
A tout moment il s'écrie :
  Qu'ils sont heureux !
Je m'en vais vivre comme eux...
  Vivent les gueux !

Voilà la chanson des *Gueux*, la voilà toute crue et toute semblable au récit de la misère prise sur le fait, avec cette différence que les *gueux* de M. de Pontchartrain sont des filous de grande ville ; au contraire, les *gueux* de Béranger sont naïvement et véritablement les plus gais, les plus heureux et les plus honnêtes déshérités d'ici-bas.

Les gueux de Béranger sont des poëtes,

et c'est en vain que les romanciers ou les philosophes voudraient en faire autant de *bohèmes*, pour nous servir de l'argot moderne. Les pastureaux de Béranger ne menacent personne, ils ne maudissent personne; ils ont l'espérance, ils ont la charité, ils ont le courage; ils se battraient pour la patrie, ils se battraient pour la liberté! Enfants du hasard, enfants de l'amour, amis de la fantaisie, ils n'ont jamais touché à la torche, au poignard, aux outils des gueux de M. de Pontchartrain; leurs mains sont lavées; leurs haillons mêmes ont une tournure élégante; ils savent rire, ils savent plaire; un tas de poëtes, de peintres, d'écrivains, de grisettes, de sculpteurs, ces gueux charmants de Béranger...; un ramassis de pendards, de biographes et de pendus, les gueux de Louis XIV et de M. de Pontchartrain.

Béranger est le maître et le roi de cette troupe errante; il l'aime, il en est aimé: il commande, on obéit. Il est lui-même un de ces *gueux* de la philosophie heureuse et

de la vie à bon marché (1), économe et prudente, entrevue au fond de toutes les utopies. Lui aussi, dans sa pauvreté glorieuse et clémente, il obéit au divin précepte : « Aimez-vous les uns les autres ! » Il a parlé souvent dans ses chansons... de *l'Esprit qui se venge*. Eh bien, ne craignez rien, Béranger a l'esprit, il n'a pas la vengeance.

Il n'a pas un mouvement de haine ou d'envie, et pour toute vengeance il invoque les pauvres de l'Évangile, qui n'a jamais dit : *Soyez dévots*, mais qui dit si bien : *Soyez doux*. Béranger était doux, il était humble, il était pauvre, et le meilleur de tous les pauvres, celui qui donne à son voisin plus pauvre que lui. Il aimait les *gueux* de son espèce ; il les recherchait pour les consoler, pour parler avec eux leur langage et pour leur enseigner l'es-

(1) *Au maréchal Soult* : « Vous devriez bien dire à vos secrétaires de ne pas écrire sur du papier si épais que vos lettres coûtent dix sous de port !

« ... Vous verrez qu'il me faudra avoir un cabriolet, et puis : Fouette, cocher... à l'hôpital ! »

pérance. En même temps, les riches qui venaient à lui et qui lui tendaient une main bienveillante, il ne les repoussait pas ; au contraire, il leur tendait sa main libre et généreuse. Il s'est reconnu hautement, et jusqu'à la fin de ses jours, l'obligé d'un prince de la famille de l'Empereur ! Il s'est reconnu (amitié mêlée de respects) l'intime ami de ce roi des banquiers, M. Jacques Laffitte ! Il avouait fièrement son amitié, sa complicité, son alliance avec plusieurs des très-grands et des très-riches de ce bas monde, et il s'en glorifiait.

Il est écrit dans le *Livre* : « Le pauvre et le riche se sont rencontrés ; le Seigneur les a faits l'un et l'autre ! » Il rencontrait le riche, et le riche étonné se disait : *Ce pauvre est plus riche que moi !* Ceux donc qui nous montrent aujourd'hui Béranger entouré de misères et de misérables, entouré de haillons et de mendicité de toute espèce, ceux-là nous montrent un Béranger de leur composition. Il aimait la vie honorable et correcte, il la cultivait avec

un soin pieux; il recherchait les beaux esprits, les belles paroles, les amitiés lettrées, les jeunes femmes bien vêtues; il se vantait loyalement de plus d'une illustre amitié. « Et ce n'est pas un art à dédaigner que de savoir aborder un des maîtres de la terre, » disait l'ami de Mécène en célébrant *l'homme juste et fidèle à ses propres vertus*. Ce *tenax propositi,* presque intraduisible, il n'a jamais convenu à personne mieux qu'au chansonnier populaire. A toutes ces causes, Béranger est resté, chez nous, l'exemple austère et charmant de cette obstination vertueuse contre laquelle rien ne saurait prévaloir. Assis sur les ruines du monde, il les eût contemplées sans pâlir, sans penser qu'il était un héros.

Toutefois cet homme impassible, qui, pour son propre compte, eût défié le malheur, aussitôt qu'il rencontrait une misère, une honte, un malheur de la patrie, il se sentait pénétré de la plus profonde et de la plus vive douleur. Il eût dit volontiers avec M. Cousin lui-même : « Nous n'avons

pas été vaincus à Waterloo ! » Mais s'il fallait prononcer ce nom funèbre, *Waterloo*, il ne le prononçait pas ! Ainsi l'orateur chrétien, lorsqu'il entreprend, en présence de Louis XIV, l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, et qu'il esquisse à grands traits « cet homme qui s'est rencontré, d'une profondeur d'esprit incroyable !... » il évite de prononcer le nom de Cromwell.

Béranger, nous l'avons déjà dit, avait en lui-même tous les genres de courage. Pendant très-longtemps, le seul aspect d'une arme à feu lui causait un véritable malaise, une sensation pénible. Il haïssait ce feu, ce bruit, cette balle et les meurtres à distance ; il ne pouvait s'habituer à cette poudre, à ces matières fulminantes, à ce plomb qui frappe et qui tue au milieu d'un éclair. Même cette baïonnette au bout du fusil était pour ce brave homme un attirail insupportable. Il frissonnait sitôt que, par hasard, il entendait un coup de feu. Hélas ! un jour de deuil, d'émeute et d'épouvante, comme il traversait un carrefour barricadé,

il entendit les balles siffler à ses oreilles..., ou, pour mieux dire, il n'entendit pas les balles, il ne vit que ces meurtres abominables, ce sang français versé des deux côtés, la patrie en deuil et la ville au désespoir; si bien que, dans sa peine, il ne songea plus à l'odeur de la poudre, au sifflement des balles. « Ah! les malheureux! disait-il, il faut que je leur parle : ils me verront, ils m'écouteront! » Parlant ainsi, il se jetait dans la mêlée. On eut grand'peine à l'emporter du champ de bataille; et, depuis ce jour, il fut à jamais corrigé de la seule peur qu'il eût éprouvée en toute sa vie.

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,
Moi, poltron, je ne tremble pas...

— Voilà pourtant, lui disait-on, comme était Charles XII après sa première bataille : il fut si charmé du bruit des balles, qu'il s'écria : « Voilà ma musique! »

Pour en finir avec le mot *imitation* appliqué aux chansons de Béranger, la cri-

tique aura soin de faire remarquer plus tard, à l'heure de l'admiration sans conteste et de la justice incontestable, que de tous les poëtes français de notre époque, c'est justement Béranger qui a rencontré le moins d'imitateurs. Quand donc il disait qu'il ne voulait pas attendre que l'*ingrate* jeunesse (ingrate était dit en riant) s'écriât, parlant à sa personne : « Arrière, bonhomme ! » il était pris d'une inquiétude et d'un doute qui ne devaient pas l'atteindre. Béranger marchait seul dans les chemins que le peuple lui avait ouverts. Ce qu'il avait si bien dit de son ami Manuel, on pourrait le lui dire à lui-même :

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui !

« Ayez soin, disait un ancien, de respecter le peuple en toutes les choses que le peuple enseigne. » Or, mieux que le peuple, nul ne peut enseigner aux poëtes la langue que les poëtes doivent parler. C'est parce qu'il a parlé la langue universelle de la passion, de la patrie et de l'hon-

neur, qu'il est devenu réellement et sans effort le plus français des poëtes français. Il n'a jamais lu qu'en français Pindare, Horace, Ovide, Anacréon, Tibulle et Catulle. « Et pourrais-tu me nommer, disait Socrate à son disciple, un seul maître, sinon le peuple, qui m'ait enseigné les arts de la parole ? »

Il est donc resté jusqu'à la fin dans sa voie ; et, soit que le courage ou le talent aient manqué à la race idiote et servile des imitateurs, soit qu'ils aient été retenus par le respect dont le poëte était entouré, et par l'unanime adoption de ce peuple qui ne voulait chanter que les chansons de Béranger, les plagiaires se sont abstenus. Ils ont délivré de leur copie et de leur parodie insolentes ces grâces, ces bonheurs, ces gaietés charmantes, ces ravissements amoureux, ces visions splendides à travers la pluie et les brouillards de notre siècle. A cette heure encore la chanson de Béranger est « semblable à un astre et brille seule, » pour parler comme parlait lord Byron de l'Empereur. Que disons-nous ?

Si quelques chansonniers, plus tard, ont essayé de nouvelles chansons, ils ne chantaient pas comme a chanté Béranger ; ils chantaient, sur un mode hargneux, des colères insupportables ; leur chanson était pleine de furie et de menaces, auxquelles ils ne sont même pas restés fidèles. Aussi bien, répétées pendant vingt-quatre heures par des voix furieuses, par des voix ingrates, ces chansons des misères, des menaces et des vengeances ont été emportées par l'oubli, par la peur, par le mépris. Oter sa chanson à Béranger, il serait plus facile d'arracher à Hercule sa massue, à Vénus sa ceinture, ou son flambeau au dieu du jour.

Il faut dire, en même temps, que si le poëte a échappé à l'*imitation*, à la copie, au plagiat, ses plus illustres contemporains et les poëtes qui sont venus après lui se sont vus exposés à de si habiles et si complètes imitations, ils ont créé à leur suite une si nombreuse compagnie de rimeurs à leur marque, qu'ils doivent s'estimer heureux d'avoir tiré leur œuvre et leur nom

sains et saufs de cette avalanche. A-t-on fait, de nos jours, des pages, des livres, des discours, des brochures à la Chateaubriand! Qui donc nous dira le nombre des *Méditations poétiques*, plus nombreuses que les feuilles de l'arbre emportées au souffle harmonieux du vent d'automne? A lui seul, lord Byron a laissé tout un peuple abâtardi de poëtes désespérés. Essayez de compter les imitateurs flamboyants de M. Victor Hugo, et les copistes usés et blasés de M. Alfred de Musset! Seuls, peut-être, deux écrivains de nos jours, par l'élégante simplicité de leur parole, par leur façon d'aller droit au fait, par leur dédain naturel pour l'ornement frivole, par la netteté même de leur pensée, et pour avoir toujours bien su ce qu'ils voulaient dire, et pour n'avoir jamais dit que cela, ont échappé à la lèpre abominable des contrefacteurs, ces deux écrivains heureux, on peut le dire, le lecteur les a déjà nommés : nous parlons de Béranger et de M. Thiers.

VII

Une autre amitié, disons mieux, une autre conquête inattendue, et cette fois très-sérieuse, elle devait finir au tombeau, c'est l'amitié qui s'établit entre M. de Lamennais et Béranger. Partis de si loin, et marchant à un but si opposé, comment il se fit que ces esprits se rencontrèrent, que l'*indifférence en matière de religion* se jeta dans les bras du *Dieu des bonnes gens*, et que le prophète et le chansonnier, le Sinaï et la guinguette, le buisson ardent et le bouchon de cabaret devinrent deux commensaux, deux frères, voilà de ces miracles qui ne peuvent guère être expliqués que par la rencontre unique des meilleures qualités du cœur humain : la sincérité, la bonne foi, la conscience intègre, une absence complète de vanité, d'ambition, d'orgueil. Ces deux hommes si différents,

celui-là de celui-ci, à peine ils se sont rencontrés, ils s'aiment. Quand il vit venir à lui sous son toit, au coin de son feu, ce vieux combattant tout mutilé des batailles chrétiennes ; quand il comprit que cette grande âme était abîmée en d'ineffables douleurs, que cette conscience était en plein doute, et que lui seul, Béranger, l'amoureux de Lisette et le poëte de l'empereur exilé, il était désormais le repos, le conseil, le refuge et la consolation de ce grand homme qui avait refusé la pourpre, et que le bon Dieu avait créé tout exprès pour nommer des pontifes, il ressentit au fond de soi-même une extrême inquiétude mêlée d'une joie immense.

Oui ! et, s'il adopta M. de Lamennais, soyez bien sûr qu'il fut poussé à cette adoption par une voix intime qui lui disait : Ce grand homme à ton foyer est un soldat vaincu, un philosophe abandonné, un prêtre interdit, un condamné comme toi. Regarde, il est triste, il est sombre, il est pauvre, il est malade, il ne se fie à personne ; après avoir commandé à l'âme, à la

conscience, à l'esprit des plus fiers disciples qui aient jamais suivi un apôtre, à Lacordaire, à Montalembert, il n'a pas conservé un disciple, et cependant il vient à toi les mains tendues, et, te voyant sans ambition, content de si peu, entouré par tant de jeunesse, honoré par tout un peuple, il n'est pas jaloux de toi; il fait plus, il t'aime et te choisit, il te préfère; il se montre à tes yeux tel qu'il est, sans te cacher une tristesse, une colère, un repentir.

Ainsi parlait la voix *intérieure* à Béranger... Le chansonnier accepta de bon cœur ce prêtre et cet ami qui lui venaient de si loin. Il fut désormais le confident de M. de Lamennais; il prêta une oreille attentive à ces plaintes cachées, il devina ces angoisses muettes. Cette âme était blessée, il pansa sa plaie; elle avait besoin d'amitié, il l'entoura d'une caresse active, diligente, ingénieuse, avec tant de grâce et d'attention! Plus Lamennais était triste et morose, et plus Béranger redoublait de bonne humeur... disons mieux, de cha-

rité. « C'est un enfant, disait-il, dont les ingrats et les fous se font une arme, et qu'ils abandonneront après l'avoir usée ! » Quand ses conseils n'étaient pas écoutés de ce farouche ami, Béranger soudain lui chantait une autre antienne. Même, au besoin, il eût diverti son hôte des galanteries de Lisette ; il en eût fait son élève en philosophie. Il faudrait, pour bien comprendre à quel point cette alliance entre ces deux extrémités de l'âme humaine est une alliance inexplicable et charmante, lire avec soin la terrible correspondance de M. de Lamennais, publiée naguère par M. Forgues avec tout le zèle et tout le respect d'une amitié filiale. Il excelle en ces résurrections M. Forgues ; on peut se fier à ses admirations, à ses respects, à sa justice. Les lettres de Lamennais, comparées aux lettres de Béranger, publiées à la même heure, laissent dans les âmes une impression aimable et douloureuse à la fois. Ici tant d'austérité pour les autres et tant de cruauté pour soi-même ; là tant de bienveillance et de bonté qui se répand comme

la rosée au mois d'avril! Lamennais s'en va d'un pas sérieux à cette fosse ouverte à tous les pauvres qui ne laissent pas de quoi s'acheter un tombeau de six années, pendant que Béranger, riant de tout le monde et de lui-même, marche sans regret et sans peur au tombeau que lui-même il a fait bâtir pour son ami Manuel, et dans lequel il s'était réservé, sans mot dire, une humble place. Ah! chez M. de Lamennais tant d'efforts, de douleurs, de regrets, de colères qui ne sont mortes qu'avec lui, pendant que Béranger pardonne à tout le monde et s'occupe en même temps de tout le monde. « Ami, lui disait-il un jour, le voyant plus triste et plus malheureux qu'à l'ordinaire, il faut se raidir contre la calomnie; il y en a pour tout le monde; il y en a pour moi, qui vous parle, et, ne vous effrayez pas si demain ou après-demain vous lisez quelque part : Un vol avec effraction a eu lieu dans telle rue; on a rejoint le voleur : c'est un vieux chansonnier, un vieux repris de justice (il a été deux fois en prison). On a fait une descente

dans le logement que ce gueux-là occupe à Passy, et l'on a saisi un grand nombre d'objets précieux dont il n'a pu justifier la possession ! » Et de rire !

Une autre fois, il plaint son *cher Lamennais* « d'habiter une mansarde dominée par un grenier sur lequel s'est abattue une ribambelle de matous !... Et moi qui suis logé près d'un cimetière, allez-vous me porter envie !... » Il est pour ainsi dire à l'affût du sourire et de la consolation de ce grand esprit qu'il adopte. « Osez donc aller en Bretagne sans passer par la Touraine, et vous verrez si je brûle Paris pour aller en Picardie !... » Et plus loin : — « Mon ami, puissiez-vous jouir de toute la gloire que vous méritez ! » O spectacle ingénu de ces deux pauvretés glorieuses qui se consolent et s'encouragent l'une l'autre ! Ils ont, celui-ci et celui-là, une façon toute différente de porter la pauvreté : M. de Lamennais la supporte en gentilhomme hautain et dédaigneux, qui ne comprend pas que pareille hôtesse ait osé entrer dans sa maison ; au contraire, Béranger

traite la pauvreté comme une amie ; elle l'a bercé enfant (1), elle l'a suivi jeune homme, elle était sa muse et sa bonne conseillère, et maintenant qu'il est vieux, de quel droit irait-il se fâcher contre sa vieille camarade? « *Accordez-moi un peu plus qu'il ne m'en faut,* » disait Horace à Mécène ; « *à peu près ce qu'il me faut,* » disait Béranger au Dieu des bonnes gens. Horace demandait, pour être à son aise, d'avoir toujours à l'avance une année de son revenu, *plus une bonne provision de livres ;* Béranger se contentait tout simplement de nouer les deux bouts de l'année ; en fait de livres, il en avait toujours assez ; M. de Lamennais avait vendu les siens, de très-bonne heure. Au reste, ils étaient l'un et l'autre de ces esprits qui se suffisent à eux-mêmes et qui vivent, comme on dit, de leur propre fonds. Autant la pauvreté de M. Lamennais était patiente et superbe, autant la pauvreté de Béranger était ac-

(1) « Rapportez-moi mon mouchoir blanc et neuf, à broderies blanches. »

tive, ingénieuse et turbulente. Il voulait que si l'on avait l'honneur d'être pauvre, on en tirât bon parti.

Lui-même il m'a raconté qu'un jour M. de Lamennais étant sollicité par un sien parent, très-bon homme et digne d'intérêt, Lamennais hésitait à lui envoyer un billet de cinq cents francs. — « Que feriez-vous à ma place? disait-il à Béranger. — A votre place, si j'avais les cinq cents francs, je les enverrais par la poste, et tout de suite. — Eh bien, dit l'autre, vous affranchirez la lettre, à vos frais. — Soit, reprit Béranger. » En effet, l'argent fut envoyé; ce fut Béranger lui-même qui porta la lettre à la poste, et l'affranchit de son argent.

Dans sa *Biographie*, où Béranger parle si peu de lui-même et si bien des autres, c'est à peine s'il a nommé l'un des hommes pour qui sa bonté, sa bienfaisance et sa volonté ont accompli une suite de belles actions. Ceci même est, peut-être, le chef-d'œuvre de Béranger.

Donc, il y avait à Paris, en 1826, plongé dans une misère indigne d'une nation qui

se respecte, accablé sous le silence et sous l'oubli, un homme, un poëte (au hasard, je cherche un mot pour rendre ma pensée), qui, dans un moment de génie et d'inspiration, un moment unique, un éclair, avait trouvé la plus grande et la plus terrible invocation qui ait jamais été faite à l'étoile, à la terre, aux puissances d'en haut, aux épouvantes d'en bas. Cet homme, au milieu des tempêtes civiles, avait trouvé sans le chercher le cri qui sauve et qui tue, un appel énergique aux plus nobles et aux plus misérables passions. Cet homme avait fait *la Marseillaise*, et par sa *Marseillaise* il avait sauvé les frontières, il avait rempli la ville d'échafauds et de funérailles; il avait fait, sans en savoir le nombre, une foule de héros, de victimes et de martyrs. Que de batailles, que de victoires, mais que de meurtres et de sang répandu au refrain de cette chanson! Elle avait donné le signal de tant d'émeutes, elle avait appelé les peuples à tant de révolutions! elle parlait plus haut que le tambour ou le tocsin des incendies; et comment donc l'auteur de

ces couplets, qui s'en vont les pieds nus et l'arme au bras, traversant les fleuves, les montagnes, les cités, renversant les empires et les royaumes, aurait-il jamais pu songer, quand il était jeune et que son poëme allait dans toutes les mémoires, et de bouche en bouche, de périls en périls, qu'un jour viendrait où lui-même étant devenu vieux, pauvre et malade, il n'y aurait personne au milieu de cette France ingrate envers la gloire pour accorder à l'auteur de *la Marseillaise* un regard, un souvenir, une pitié? Et si profondément Rouget de l'Isle était tombé dans ces abîmes de la misère et de l'abandon, qu'il finit par être enfermé dans la prison pour dettes, au milieu de tant de jeunes gens sans prévoyance, mais non pas sans cœur, qui se regardaient, étonnés du grand nom que le geôlier venait de jeter aux échos de Sainte-Pélagie. Ils se demandaient si c'était vraiment possible? et plus d'un enfant prodigue regretta, ce jour-là, d'avoir si mal employé son crédit et sa fortune. Un seul homme, un seul dans tout ce misérable

Paris, infidèle à toutes ses gloires, se rencontra pour venir en aide à Rouget de l'Isle, et cet homme était justement ce pauvre petit chansonnier, sans argent et sans crédit, qui naguère s'estimait un homme heureux quand les almanachs daignaient imprimer quelqu'une de ses chansons.

Naturellement, Rouget de l'Isle était très-fier; il vivait (si cela peut s'appeler vivre), il vivait de misère à la campagne (à Choisy-le-Roi), et il se laissa mener, sans mot dire, en prison. Hélas! le pauvre homme, il y fût resté cinq années pour acquitter une dette de cinq cents francs, si Béranger n'eût pas compris et deviné toute cette misère. « Où êtes-vous? écrivait Béranger à Rouget de l'Isle; on n'a pas voulu me le dire hier, quand j'ai demandé de vos nouvelles, et c'est pourquoi je vous écris à Sainte-Pélagie. » Alors le voilà qui l'interroge avec tout le zèle et toute l'ardeur la plus dévouée. Il veut savoir la dette, les frais de la dette, et le nom du créancier. « Envoyez-moi, dit-il, votre autorisation

pour que j'aille vous voir, et ne rougissez pas d'être détenu pour dettes. C'est à la nation tout entière à rougir des malheurs qui n'ont cessé d'accabler l'auteur de *la Marseillaise*. Je l'ai dit bien souvent, mais je parle à des sourds. Peut-être qu'à la fin ils rougiront d'être sourds. » Puis, dans un adorable *post-scriptum*, il ajoute : « Point d'enfantillage, répondez-moi sur-le-champ. Ce *point d'enfantillage*, voulait dire : « A nous deux ! Je payerai la dette si je puis la payer ; » et la dette, en effet, fut payée au bout de deux jours, et ce fut un beau moment pour Béranger lorsqu'il ouvrit les portes de la prison à ce poëte, sauvé par lui. O vanité des chants de guerre et du bruit dont rien ne reste ! Et quand il eut délivré son camarade, il avisa au moyen de le faire vivre. Il en parla à M. Laffitte, en demandant si l'on ne pouvait pas ouvrir une souscription pour cet illustre vieillard ? M. Laffitte répondit : Je le veux bien. M. Viennet, ce brave homme et ce vrai poëte, un ami de M. Laffitte, applaudit au projet, qui plaisait à son âme vaillante. Un

brave écrivain, un bon journaliste, autrefois soldat, M. Chatelain, rédacteur du *Courrier français,* proposa une souscription... Peine inutile ; et cependant Rouget de l'Isle, recueilli chez un ami et ne voulant pas abuser de l'hospitalité qui lui était offerte, avait résolu d'en finir avec la vie : « Un coup de pistolet ! je n'ai pas de quoi en faire les frais ! la rivière, c'est ignoble ! et puis je crois fermement qu'un homme de cœur ne doit pas se tuer ! »

C'était bien dit cela ; mais il ajoute : « La fatigue, la faim, le désespoir, sont des armes bien puissantes ! Je ne me tuerai pas, mais j'irai à travers champs, tout droit devant moi, jusqu'à ce que la mort s'ensuive... Adieu, Béranger, disait-il encore ; vous témoignerez, quand je ne serai plus, de mon courage et de ma constance à supporter des misères insupportables. Adieu, mon ami, ma tête se trouble, mon cœur se serre et mes yeux se mouillent ; c'est un adieu éternel. » Qui le sauva cette fois encore ? ce fut encore Béranger. Avec l'instinct d'une infatigable pitié, il retrouva

cet homme égaré dans les champs, il ramena ce désespéré sous le toit de l'ami qui le cherchait, il lui rendit un peu de courage, un peu d'espérance. « Ah! disait-il, vous ne mourrez pas sur les grands chemins! Attendez, espérez; un homme comme vous ne peut pas être un suicide.» En même temps il se met en quête de protections et d'amitiés pour lui; il lui cherche un aide, un appui qui le fasse vivre au jour le jour. Il arrive enfin à ceci : « Je vous félicite bien d'avoir une bonne redingote d'hiver, voilà du bonheur. » Un autre jour, le plus grand sculpteur de notre âge, un véritable Athénien, David, fils de Philopœmen et petit-fils de Phidias, taille en plein marbre un médaillon représentant Rouget de l'Isle, et, l'œuvre accomplie, il la met en loterie à vingt francs le billet. La belle et généreuse action! L'honorable et grande aumône! honorable à la fois pour celui qui la fait et pour celui qui l'accepte.

Et c'est pour le coup, écrivait Béranger à son ami, que nous allons compléter notre garde-

robe. Hélas! je me rappelle le temps où je n'avais qu'un pantalon; je le veillais avec un soin tout paternel, et l'ingrat! il me jouait les tours les plus perfides. Heureusement que je possède un talent qui vous manque à coup sûr. Je fais une reprise et je raccommode un bouton aussi bien qu'un tailleur. Voilà ce que c'est que d'être du métier. Quant à vous, mon gentilhomme, qui n'avez pas été élevé aussi bien que moi, il vous faut du neuf. Laissez-moi faire, et vous en aurez avant peu de la tête aux pieds.

Toutefois il était temps que la révolution de 1830 arrivât pour sauver l'auteur de *la Marseillaise*. Le roi, qui la savait par cœur, le roi de Juillet, fils de la révolution française, tendit sa main libérale à Rouget de l'Isle. Le poëte eut une pension, il fut chevalier de la Légion d'honneur. Il retrouva pour l'aider de ses conseils et pour le guider dans sa nouvelle fortune son ancien ami Béranger.

Plus tard, par les fatals retours d'ici-bas, le jour vint où, M. Laffitte, à son tour, payant de sa ruine une popularité passagère, il fallut ouvrir une souscription pour

lui conserver sa maison, cette maison qui fut le berceau d'une monarchie, et qui va disparaître au milieu de la ville nouvelle. On voit alors Rouget de l'Isle accourir et porter cinquante francs à la souscription de Jacques Laffitte... On les retrouve à chaque instant ces cruautés, ces châtiments de la fortune; et telle est l'humaine infirmité, qu'ils nous étonnent toujours.

VIII

Dieu merci, ce ne sont pas les seuls exemples de la reconnaissance et du dévouement des poëtes de ce temps-ci. Les lettres françaises ont donné de nos jours un grand spectacle, qui sera plus tard un vif sujet d'admiration pour nos neveux. Tant d'écrivains, d'historiens, de philosophes qui pendant vingt années ont occupé dans les assemblées délibérantes, dans les conseils du roi, dans le journal, une si grande place, après l'avoir si dignement occupée, ont appris à leurs neveux comme on en sort dignement. Aussitôt qu'ils eurent compris que c'en était fait de leur fortune et de leur grandeur, et qu'ils étaient vaincus par des événements plus forts que leur courage et supérieurs à leur prévoyance, ces bons et courageux citoyens, corrigés par la fortune, honorés

pour leur propre courage, aimés pour leur constance et parfaitement oublieux de leurs grandeurs passagères, sont revenus, fiers et contents, à l'exercice assidu des belles-lettres, la gloire de leurs jeunes années, la force et l'inspiration de leur âge mûr, l'honneur, l'espérance et la consolation de leur *âge de seigneurie*, âge heureux, clément, glorifié, qui n'est plus l'âge mûr, qui n'est pas encore la vieillesse.

« O muses! mères clémentes et consolatrices! s'écrie en son latin virgilien un ancien poëte; ô chères compagnes de ma vie! hélas! qui me rendra le temps que j'ai passé loin de vous? » Cet homme avait touché aux grandes affaires de son siècle, il était grand par la renommée et par la vertu; disgracié par un maître ingrat, il revenait paisiblement et sans se plaindre aux muses clémentes de toute sa vie... Il s'appelait M. le chancelier de l'Hôpital.

Ainsi nous avons eu, et nous avons encore aujourd'hui, le consolant spectacle de tant d'écrivains excellents que la politique avait envahis, et qui, délaissés par elle,

sont revenus avec une ardeur incroyable au travail, à l'ambition, au bonheur des lettrés. Les uns et les autres, ces braves gens qui ont dépensé inutilement de si rares mérites, tant de courage et d'éloquence, ils sont revenus, l'historien à ses histoires, le poëte à son poëme interrompu, le philosophe aux livres de Platon, les uns et les autres à toutes ces grandes études qui consolent de toutes les peines et qui vous font entrer si doucement dans l'austère et contente majesté de la vieillesse. « Elle vous montre souvent ce que vous ne sauriez voir, mais elle vous montre aussi bien des choses qu'il faut voir avant de mourir. » Ceci est un conseil du *Traité de la vieillesse*, et c'est surtout dans la profession des lettres qu'il y a toujours des choses à voir, à aimer, à comprendre avant de mourir. Il n'est pas bon que l'homme soit seul; ceci est écrit pour tous les hommes, mais surtout pour les poëtes. Ils ont besoin, jusqu'à leur dernier jour, d'encouragements, de conseils, de bons exemples; eux-mêmes, pendant qu'on les encourage et qu'on les

protége, ils nous éclairent, ils nous guident, ils nous consolent.

L'isolement de ses dernières années a fait un grand mal à Béranger. Seul avec lui-même, il a vieilli très-vite; il n'a pas su mettre entre ses derniers jours et le *maître jour* de la mort cet heureux intervalle de loisirs studieux, de repos occupé, de paisible travail « qui donnent appétit de vieillir, » comme dit Montaigne. Soit qu'il ait été trop frappé des grands bruits que les révolutions amènent avec elles, et qui se font entendre encore à l'heure où elles ont passé; soit qu'il ait été lassé trop vite et trop tôt de plus de gloire qu'il n'en avait rêvé, et que tout lui parût presque inutile, arrivé qu'il était au sommet de cette popularité sans rivale, il fut tout de suite un vieillard. Il se figura qu'à cinquante ans un homme était mort. A cinquante ans, il était inquiet, cherchant de toutes parts un asile et ne le trouvant nulle part. Il ne savait pas toute sa force; il s'est méfié trop tôt de son génie; il s'est retiré de l'arène au moment où il avait beaucoup à faire en-

core. Aussi bien, pour la première fois de sa vie, il a manqué de prudence en disant: « Je me retire. »

Hélas! pourquoi donc partir si vite et nous quitter avant que la retraite ait sonné? Qui te presse, ami? Es-tu bien sûr d'avoir dit ton dernier mot, et te crois-tu donc assez fort pour supporter sans peine et sans peur la solitude abominable? Mais quoi! la solitude, après tant de faveurs de la foule, qui t'appelait son père et son dieu; un si complet abandon remplaçant tant de fêtes, ce sont là de grands dangers! Crois-moi, ne t'en va pas encore, et prends garde au repentir, dans ces chemins si nouveaux pour toi. Reste où l'on t'écoute, où l'on t'aime, où l'on te glorifie, où chacun dit, en te voyant passer: « Le voilà; c'est lui, le voilà! » En vain ces grands poëtes font les fiers et s'imaginent qu'ils se passeront de la foule et de ses hommages; ils s'en passent et ils en meurent! Il les comptent pour rien tant qu'ils en jouissent, et sitôt qu'ils en sont privés, ils les pleurent. « Si tu veux vivre honoré, va-t'en vieillir à La-

cédémone. » Ainsi parlait un ancien. Nous parlerons comme lui, nous autres les hommes sans gloire, et qui pourtant mourrions d'épouvante et de douleur si nous pensions quitter la ville avant de mourir. C'est très-vrai, pour ta vieillesse et pour ton repos, qui que tu sois, poëte enivré de louanges, pour ta gloire et pour ton intime contentement, pour tes amis et pour tes protégés, pour tes pauvres et pour tes parasites eux-mêmes, il faut vieillir et mourir à Paris, ta ville natale et ta ville adoptive. Voilà pour toi la vraie Lacédémone; les enfants se lèvent quand tu passes, les jeunes gens s'inclinent, les vieillards te saluent, l'écho même redit tes chansons, est rempli de ton esprit d'autrefois !

Béranger fut donc mal conseillé lorsqu'il prit subitement congé de ce monde, où chacun lui faisait place. Il s'était figuré qu'il avait une famille, un foyer domestique; il n'avait pour le suivre que deux vieilles femmes. L'une, il est vrai, était son amie, une amie intelligente et dévouée ! Elle avait été belle et charmante. A la voir

dans le beau portrait que publie en ce moment M. Perrotin, l'ami et l'éditeur de Béranger, il est facile de voir que l'amour, la santé, l'amitié, le dévouement, avaient fait de ce beau visage un fidèle miroir. Mais quoi, si l'amie était douce et bienveillante, la vieille tante, une autre que la tante de Péronne, était une femme acariâtre et mal élevée. Elle remplissait la maison de criailleries et de disputes; après l'avoir longtemps supportée, il fallut la placer à Sainte-Périne, où elle mourut au bout de six semaines, emportant une humble part de cette humble fortune.. Ah! la méchante femme! et songer que ce malheureux Béranger traînait après soi cette mégère ingrate, odieuse et sotte. Une Xantippe! Il avait bien quelque part un fils assez mal venu, triste sujet, qui ne lui causa que des peines, en dépit des meilleurs et des plus sages conseils. Autant de motifs pour cacher sa vie. Cependant il ne s'exila pas tout de suite, il vint à Passy, le doux village. Il se logea sur la lisière du bois de Boulogne; et, comme il aimait la promenade, il allait

au gré de son caprice, et dans ces bois mal tenus il rencontrait souvent M. de Lamartine. En ce temps-là, M. de Lamartine était une étoile, un météore. Il allait, au bruit de la louange unanime, adoré comme un dieu, honoré comme un roi. Il montait le plus beau cheval, et pour compagnons de sa promenade heureuse, il avait tant de poëmes, tant de songes et de beaux chiens qui le remerciaient d'un regard attendri, comme s'ils eussent été de jeunes hommes! Eh bien, M. de Lamartine, au milieu de sa gloire et courant après l'humble chansonnier qui va, d'un pied léger, sur les lisières de la forêt, eut quelque peine à faire cette conquête. Il la fit cependant : ce fut *Jocelyn* qui servit de trait d'union entre la chanson et les *Méditations poétiques*. M. de Lamartine a très-bien raconté ces douces rencontres, dont le souvenir le ramène à ses plus beaux jours. Moi-même, la dernière fois que je rencontrai le poëte enivré de ses propres splendeurs, c'était peu de jours avant la révolution suprême! Au chant des oiseaux

arrivait l'automne ; il y avait dans l'air mille bruits pacifiques ; l'air était doux, clémente était la saison... Seulement dans le lointain se faisait entendre un sanglot inarticulé... C'étaient les Girondins qui se lamentaient au sommet des tribunes, au pied des échafauds !

Béranger a laissé dans Passy les meilleurs souvenirs ; il avait écrit une chanson en son honneur :

> Paris, adieu, je sors de tes murailles,
> J'ai dans Passy trouvé gîte et repos.

Il avait adopté pour sa promenade (il était grand marcheur) plusieurs avenues autour de sa demeure, et chacun, respectant sa solitude, le voyait de loin qui marchait en rêvant, la tête inclinée et d'un pas calme. Le pauvre l'aimait parce que son instinct, qui ne le trompe guère, lui disait : Voilà ton sincère et généreux ami (1) !

(1) A peine arrivé à Passy, il écrivait à l'honorable M. Possoz, le maire de Passy, une lettre où respire en toute sa force la bienfaisance la plus généreuse :

« Depuis que je suis à Passy, dont je ne suis

Chaque année, en décembre, au temps mauvais, il se rendait chez le maire en cachette, et, la porte étant bien close, il lui disait à voix basse : « Il faut donner à vos pauvres cinquante francs par mois, sans me nommer..., je vous en tiendrai compte. »

encore qu'un habitant forain, je n'ai pas eu l'occasion de prendre part aux charges communales de la nature de celles qui vous forcent à appeler la danse au secours de la charité ; c'est donc un devoir pour moi de répondre autant que je puis à ces justes invitations.

« Ainsi, monsieur, comptez sur ma participation à ces bonnes œuvres. Mon seul regret sera que la modicité de mon revenu ne me permette pas d'y concourir plus généreusement.

« Passy, 4 juillet 1834. »

« *Mon cher* et *bon maire*, agréez ma cotisation de cette année (1845) ; mais si vous avez besoin de moi, dites un mot ; il me reste un peu d'argent. »

On ferait un volume avec toutes ces lettres. « La charité de Béranger, nous disait M. Villemain, était toute semblable à la justice ; et plus d'une fois, quand j'avais l'honneur d'être le ministre du roi à l'instruction publique, je me suis trouvé fort heureux qu'il m'ait rappelé des infortunes auxquelles le gouvernement du roi devait nécessairement songer. »

Et cela durait tout l'hiver. Or ces cinquante francs par mois, c'était son argent mignon et, comme il disait, « sa caisse d'épargne. » Il aimait à donner, c'était sa joie, et rendre un bon office était son luxe. Entrez, la porte est ouverte, il appartient à quiconque a besoin d'une aumône ou d'un bon conseil. Tant de lettres qu'il écrivait à ses amis tout-puissants (jamais pour lui, pas même pour sa tante!) vous montrent un homme heureux s'il essuie une larme. Il va, il vient, il se multiplie; il s'adresse aux amis, aux indifférents, voire aux gens qu'il ne connaît pas et qu'il n'a jamais vus. Il demande avec force, avec constance, avec bonheur, et parfois allègre et gai, avec un sourire ineffable.

Dans ce même Passy, qui plus-tard s'est embelli de toutes les grâces et de toutes les splendeurs d'un jardin tracé par les fées, où sont particulièrement les deux génies les plus harmonieux de ce bas monde, Lamartine et Rossini, le premier dans une maison d'emprunt, le second dans un hôtel construit en l'honneur de son génie, il y

avait, tout voisin de Béranger et se promenant dans les allées latérales, un homme admirable et que Béranger n'a pas connu. Cet homme austère, ingénieux, savant comme un bénédictin, l'anachorète de l'histoire, indulgent à tout le monde, inflexible à lui seul, pleurant sa femme, un ange, et son fils, son collaborateur, mort à vingt-cinq ans sous le poids de la pauvreté et du travail... s'appelait Amans-Alexis Monteil. Il accomplissait en silence, à jeun souvent et sous un toit sans feu, un des plus grands livres que l'histoire ait jamais inspirés : *Histoire des Français des divers états*. Pauvre et brave Monteil ! que de labeurs, que de souffrances, quelle misère et quelle abnégation ! Comme il eût été consolé, cependant, s'il eût rencontré en ses sentiers ce poëte enfant du peuple, qui toute sa vie avait célébré les labeurs, les passions, les doutes, les croyances, les haines et les amours de ces travailleurs *des divers états* dont lui, Monteil, il s'était fait l'historien !

Mais cette chère consolation ne fut pas.

donnée à M. Monteil. Il passa, sans le savoir, à côté de l'espérance; il n'obtint pas ce qu'il eût obtenu sans doute du poëte, son frère et son contemporain, la plus grande récompense qu'il eût reçue en toute sa vie, un couplet dans quelque chanson populaire. Et toujours seul, toujours livré à ses propres forces, acharné à son œuvre, il éleva lentement son monument, plus durable que l'airain. Enfin, quand il fut à bout de sa peine, et quand il se sentit vaincu du temps, à soixante et dix ans qu'il avait, il porta son isolement, sa vieillesse et ses chagrins non loin de Fontainebleau, dans un petit village appelé Cély. C'est dans le cimetière de Cély que quelques amis de M. Monteil, en se cotisant, ont amassé de quoi poser une pierre sur sa tombe; et si l'épitaphe inscrite sur ce monument funèbre, ami passant, vous paraît trop laconique et trop obscure, il faut bien que vous sachiez pourquoi donc si peu de louanges après sa mort, à cet homme qui fut si peu loué de son vivant. C'est que l'argent nous a manqué pour

inscrire sur cette pierre abandonnée aux vents d'hiver les regrets de notre esprit et le deuil de notre cœur.

Sur l'entrefaite arriva, dans son bruit terrible, une autre révolution, la révolution de 1848. Certes, prenant Lamartine et le grand Arago, la révolution de 1848 eût fait du chansonnier un de ses chefs, si Béranger eût daigné y consentir, et ce fut vraiment alors, pour la seconde fois, que l'on comprit à quel point cet homme était sincère lorsqu'il refusait obstinément les emplois, l'autorité, les honneurs. La révolution nouvelle eut grand'peine à obtenir de son dévouement à la chose publique qu'il acceptât une place à l'Assemblée législative, et même il eut en ce moment une de ces paroles qui ne sont qu'à lui : « Êtes-vous bien sûrs, dit-il aux gens qui l'entouraient, qu'un traitement soit attaché au mandat que vous me proposez ? » Alors un de ces malheureux qui ne voient que le gain : « Si vous serez payé ! s'écria-t-il, mais certainement, vous aurez vingt-cinq francs par jour ! — Bon cela, dit Béranger,

ça me convient... Je pourrai donner ma démission. »

Cependant il fit encore ses efforts pour n'être pas nommé. Il était si vieux! disait-il aux électeurs ; il avait si grand besoin de repos! il serait si déplacé dans une assemblée *où l'on se montre, où l'on parle*... Il eut beau dire, il fut porté à l'Assemblée législative par l'acclamation universelle. Mais quoi d'étonnant ? il était pour ainsi dire, à lui tout seul, le suffrage universel. Dans cette assemblée où le cherchaient tous les regards, au milieu de tant de têtes énergiques, passionnées, intelligentes, Béranger, calme et silencieux, sinon triste et muet, contemplait cette histoire improvisée et qui devait durer si peu. En même temps, il regrettait ses loisirs ; il était au bout de ses sacrifices ; il redemandait sa liberté, priant son ami le peuple de l'*exonérer* de ce mandat. L'Assemblée apprit avec douleur cette démission qui la privait d'une de ses gloires, et, d'une voix unanime, elle refusa de l'accepter. Béranger courba la tête, mais, peu de jours après, il revenait à la

chargè, et d'un ton plus ferme il redemandait sa liberté perdue et tant regrettée : « Voici, disait-il, la première fois que je demande quelque chose à mon pays ; que ses dignes représentants ne repoussent donc pas la prière que je leur adresse, en réitérant ma démission, et qu'ils veuillent bien pardonner aux faiblesses d'un vieillard, qui ne peut se dissimuler de quel honneur il se prive en se séparant d'eux. »

Il fut impossible de résister plus longtemps aux supplications de cet ami de la vie à l'ombre et du silence. Il fut libre enfin, mais la France était sûre qu'il resterait attentif à la chose publique, et que, hors de l'Assemblée, il n'oublierait pas le mandat de ces deux cent quatre mille quatre cent soixante et onze électeurs qui voulaient sauver la patrie au désespoir.

Nous aurions dû parler, avant d'arriver à ce moment suprême, de ses derniers efforts et de ses dernières espérances ; nous aurions dû raconter sa vie errante, et ce besoin de calme et de repos qui le poursuivait sans cesse et toujours. Il avait quitté

Passy, qu'il trouvait trop près de Paris, de ce Paris « où je trouverais du moins, avec un peu de peine, ces douces relations de l'amitié qui consolent de tant de choses, » écrivait Lamennais à Béranger, et ils s'étaient transportés, lui, Mlle Judith, les deux chats et l'éternelle tante, à Fontainebleau, attiré qu'il était par la vaste forêt et surtout par la solitude. A peine installé si loin de ses amis, et quand il eut posé ses meubles vermoulus dans sa maison et parcouru vingt fois son petit jardin, il découvrit que l'eau était crue et rude à son estomac délabré. Il trouva bientôt (c'était surtout l'opinion de Mlle Judith) que le vent était froid, que l'hiver sévissait cruellement, que son enchantement de forêt diminuait avec ses forces. Il croyait en même temps que cet implacable ennui, qu'il ne voulait pas s'avouer à lui-même, lui venait encore du voisinage de Paris. Paris l'attirait à son insu; les bruits de Paris bourdonnaient autour de sa tête lassée. Il cherchait en vain la rime au coin des bois, cette rime qu'il trouvait si facilement dans la foule.

Hélas! il était seul, sans inspirations, sans espérances. Paris pouvait le sauver, mais, retenu par une fausse honte, il s'en va de Fontainebleau dans la Touraine : on lui avait tant parlé du jardin de la France, tiède en hiver, frais en été; on lui avait tant promis des fleurs, des fruits et son rêve... *la vie à bon marché!* Donc, encore une fois le voilà qui traîne à travers les chemins son mobilier déchiqueté sur une charrette, et qui s'en va, avec Mlle Judith, la tante et ses deux chats, cherchant un nouvel asile. Il eut grand'peine à le trouver. Telle maison était trop grande et telle autre était trop petite; tantôt le jardin l'attirait, mais la maison n'était pas logeable. Ah! que de peines et d'inquiétudes! Mais, enfin, il rencontra, faite à souhait pour son repos, une maison déjà célèbre appelée *la Grenadière* (1). Voici comme il en parle agréablement :

Nous aurons un jardin de facile entretien : le

(1) Ici encore la bise et le froid mettent le poëte à la torture, et voici comme il s'en explique avec son

closier du propriétaire pour voisin, avec sa petite famille et sa vache; une allée de tilleuls pour mes promenades; un clos de vignes de deux arpents, qui ne fait pas partie de la location, mais qui embellit l'habitation; un parterre et quelques jolis arbres, un potager et quelques fruits : tout cela, comme vous le voyez, est bien séduisant. Ajoutez que le fameux médecin de Tours (M. Bretonneau), homme aussi connu à Paris qu'ici, passe trois ou quatre fois par jour devant la maison pour aller à la sienne, et, de plus, apprenez qu'il y a à deux pas un restaurateur en renom pour les matelottes.

Heureuse Grenadière! elle aura la durée et le renom de Tibur ou de la vallée de Montmorency dans les *Confessions* de Jean-

amie, Mme Thirau : « Je vous dirai qu'il gèle et neige assez joliment en Touraine; la Loire a même envie de se prendre au pied de notre château. Vous ne sauriez croire combien je deviens sensible en toute chose, au physique et au moral..... Il était temps de faire retraite devant le monde, avant qu'il s'aperçût de cette dégringolade rapide. Comme les enfants, il rit de tous ceux qui tombent... Mon estomac est délabré, grâce à l'air vif des bords de la Loire, et aussi à l'eau de ce fleuve, dont j'ai ait abus... »

Jacques. On la verra éternellement dans les œuvres de M. de Balzac et dans les lettres de Béranger, cette humble habitation située sur la rive droite de la Loire, en aval et à un mille environ du pont de Tours. En ce bel endroit, la rivière, large comme un lac, est parsemée d'îles verdoyantes et bordée par une roche sur laquelle sont assises plusieurs maisons de campagne en pierre blanche, entourées de clos de vignes et de jardins où les plus beaux fruits du monde mûrissent à l'exposition du midi. « Patiemment terrassés par plusieurs générations, les creux du rocher réfléchissent les rayons du soleil et permettent de cultiver en pleine terre, à la faveur d'une température factice, les productions des plus chauds climats. Dans une des moins profondes anfractuosités qui découpent cette colline s'élève la flèche aiguë de Saint-Cyr, petit village duquel dépendent toutes ces maisons éparses. Puis, un peu plus loin, la Choisille se jette dans la Loire par une grasse vallée qui interrompt ce long coteau. *La Grenadière*, sise à mi-côte

du rocher, à une centaine de pas de l'église, est un de ces vieux logis âgés de deux ou trois cents ans qui se rencontrent en Touraine dans chaque jolie situation. »

Et quand il fut bien installé, au milieu de tous ces ravissements des premiers jours, comme un ami prévoyant (M. Laffitte) lui écrivait pour le supplier de ne pas s'obstiner dans cette solitude où il devait s'ennuyer plus encore qu'à Fontainebleau, Béranger écrivait à cet ami que la nécessité le voulait ainsi, et qu'il ne songeait plus qu'à mourir.

N'allez pas trop admirer ce que vous ne manquerez pas d'appeler mon désintéressement: vous savez que je suis las du monde. Chaque jour je m'en éloigne davantage. Il en est de lui comme du théâtre : dès qu'on en a perdu l'habitude, on ne peut plus y remettre les pieds. La retraite est le but de mes désirs. Je veux terminer mes jours loin du bruit et d'une société qui finirait peut-être par me rendre misanthrope. Je tiens à conserver ma foi dans l'humanité. Quant aux privations matérielles, songez ue c'est pour m'en imposer le moins possible

que je prends le parti de m'éloigner de Paris. Je veux sauver mon sucre et mon café du naufrage; et puis, quand je serai loin du monde, j'aurai le temps de travailler. Qui sait si ce n'est pas là ce qu'il me reste à faire encore? Vous voyez donc que le parti que je veux prendre sera moins une dégringolade qu'un arrangement de position. Je me retourne dans mon lit, voilà tout!

En même temps il envoyait à son ami la description de *la Grenadière* par M. de Balzac; même c'est une chose étrange que ce poëte, le plus positif de tous les hommes, s'abrite ainsi sous le caprice et la narration du romancier le plus habile à montrer en beau toutes les choses qui lui paraissent belles. Eût-il été fier et content, M. de Balzac, s'il eût appris que Béranger lui-même était tombé dans ses piéges poétiques! Au premier abord, pour notre chansonnier et pour ses compagnes, rien n'était plus aimable et plus charmant que cette *Grenadière*. Il est sûr d'y vivre; il s'estime un homme heureux s'il y meurt. Le voilà déjà bien clos, bien casé; la huche et le

bûcher sont pleins ; les pigeons multiplient, le jardin promet ; Béranger sème et plante : il est jardinier.

Ses arrière-neveux lui devront ces ombrages...

Vain espoir ! « Tu peux changer de ciel, tu ne changeras pas ton esprit et ton âme. » Ainsi parle Horace à Béranger son frère, à deux mille années de distance ! Au bout d'une année à peine, *la Grenadière* avait perdu tout son charme aux yeux du solitaire. Il avait trop chaud en été, Mlle Judith trouvait que l'hiver était trop froid.



« Je dis souvent que les environs de Paris sont cent fois plus beaux que les bords de la Loire. Ici, personne n'en veut convenir. Rien n'est pourtant plus vrai. La Touraine a fait sa réputation à une époque où nos autres provinces étaient moins bien cultivées, et lorsque la cour, fixée longtemps de ce côté, y avait attiré l'argent féodal, qui a créé bon nombre de charmantes habitations. Depuis lors, la culture améliorée partout, l'argent entassé surtout

à Paris, et la royauté s'y fixant à demeure, ont dépassé les merveilles de la Touraine, qui n'ont pu d'ailleurs que dépérir ; témoin Chambord, témoin le Plessis et mille autres habitations semblables. Cela n'empêche pas *la Grenadière* d'être pour moi une douce et précieuse retraite, en dépit du printemps qui tarde bien à y venir donner son coup de pinceau. Puisse la vôtre être aussi paisible ! »

Vous le voyez, en ce moment il résiste encore à l'attrait tout parisien qui le pousse ; il est fidèle à *la Grenadière*, il n'en veut pas sortir, mais bientôt, Dieu soit loué, voici que notre homme, en son bon sens, a trouvé une excuse irrésistible aux nouveaux changements qui vont venir. Il n'y a rien de plus charmant que *la Grenadière*, à coup sûr, mais *l'économie* et le *bon ordre* exigent que le poëte, à l'instant même, abandonne sa chère et douce solitude. O malheur ! *il a écorné l'équilibre de son budget domestique !* Il a trop écouté sa passion de verger et de jardin ! encore une année, il est ruiné, et *fouette cocher, à l'hôpital !* Écoutez-le racontant sa peine à une char-

mante femme, Mme Lemaire, qui l'écoute en souriant.

« Bon Dieu ! ma chère, qu'il y a d'insensés, nous deux compris ! Croiriez-vous que je me suis mis à la gêne par suite de mon horticulture, non pas pour les plantations, mais entraîné par toutes les dépenses d'une habitation complète. Ce n'est pas en meubles, en cuisine, que je me ruine, mais en une foule de petits frais dont il est presque impossible de se rendre compte. Aussi, moi, qui tranche dans le vif, je résous déjà, pour éviter ce coulage, de me mettre, à la fin de mon bail, dans un petit logement en ville : une pièce pour Judith, une pour moi, une autre pour les repas, avec de quoi loger une bonne. J'irai me promener dans le jardin des autres. J'ai déjà organisé mon chauffage : une chaufferette sous mes pieds, une couverture sur mon dos ; et, certes, j'aurai moins froid que cet hiver dans ma mansarde, où j'ai eu constamment du feu. Voilà mon château en Espagne ; et le vôtre, quel est-il ? »

Et comme il dit, il fait, là, tout de suite, inexorable à lui-même. Adieu *la Grenadière !* adieu aux belles fleurs du prochain

avril ! adieu à l'arbre à peine planté ! « Me voilà réduit à la portion congrue ! » Et sans verser une larme, sans pousser un soupir, il abandonne son humble château pour un petit logement qu'il trouve à Tours, dans une rue à peu près déserte. On pourrait être mieux, mais il s'y trouverait bien « si la maisonnette avait une chambre assez chaude pour Judith. » Et puis, ils sont bien seuls; encore est-il heureux d'avoir à sa portée « un brave garçon » qui, en cas d'accident comme je dis toujours, pourra aller chercher le pompier, la garde, ou le médecin. » Cependant, non loin de sa maisonnette (rue Chanoineau), il y avait une espèce de palais entre une cour et un jardin, que M. Baour-Lormian, un des plus tristes poëtes qui aient attristé la poésie, occupait au prix de deux mille francs de loyer !

C'est ce même Baour-Lormian que Béranger avait recommandé pour un emprunt d'argent à M. Laffitte; ce même Baour-Lormian qui, parlant de l'usurpateur, se plaignait que ce monstre *l'eût flétri d'une*

pension de six mille livres. O rencontres ! hasards ! drames étranges ! Le grand poëte attend impatiemment qu'il ait soixante ans, pour aller à l'hôpital. Le faiseur de vers *flétri* de toutes sortes de pensions ne se doute pas que l'on puisse honorablement habiter un grenier de la rue Chanoineau ! Celui-ci a tendu la main toute sa vie, une impuissante main, faite pour ces aumônes que les gens sans mérite et sans talent arrachent aux ministres sans prévoyance ; celui-là, austère à lui-même, orgueilleux du plus noble orgueil, plein de respect pour son génie et de dignité pour sa personne, se croirait déshonoré s'il ne vivait pas du peu qu'il a gagné avec tant de gloire et tant d'honneur.

« Vous pensez bien que je ne me désole pas de cette déconfiture, écrit-il à son ami Bernard, moi et ma vieille amie nous allons vivre sur le pied de dix-huit cents francs, ce qui me permettra de servir encore treize cents francs de pension que je me suis imposé.

« Vous voyez que je suis en mesure de vivre. J'ai une telle habitude de ces petites tempêtes

que je n'en fais que rire. Quand il m'arrive, dans mes promenades, d'essuyer de fortes ondées, quelquefois d'abord je m'en fâche, parce que ma course est interrompue, puis, pensant au bel âge où si gaillardement j'éprouvais de semblables lessives sans avoir de vêtements à changer, je me fais mouiller avec plaisir, comme si je rajeunissais à la pluie. Il en est de même quand un nuage de pauvreté vient encore à crever sur moi : je me revois au temps où je n'aurais souvent pas dîné sans le crédit que voulait bien me faire un petit traiteur de la rue des Prouvaires. Ce sont là mes retours de jeunesse ; et je puis m'en vanter, car je me trouve le même courage pour braver les averses ; seulement alors j'avais assez d'imprévoyance pour n'en pas moins régaler mes amis dans l'occasion. »

Cependant, à peine il eut quitté *la Grenadière* et sitôt que la nouvelle en courut à Paris, les amis du poëte s'inquiétèrent, et quelques-uns poussèrent les hauts cris. Le premier de tous, M. de Chateaubriand, à l'heure où lui-même il abandonne, et pour n'y plus revenir, sa maison de la rue

d'Enfer, Chateaubriand, ruiné, s'arrête au milieu du chemin par lequel il déménage, pour offrir de sa bourse à Béranger l'argent que peut coûter l'entretien du jardin de *la Grenadière*. Ah! je voudrais aller plus vite, et vous tirer de ces récits douloureux; mais le moyen de passer sous silence une lettre amicale de M. de Chateaubriand qui lui fera pardonner toutes ses lettres d'amour?

Chateaubriand à Béranger.

« Toujours avec mon malheureux rhumatisme à la main droite, jusqu'à ce qu'il plaise au soleil de m'en débarrasser, je suis obligé de me servir de la main du fidèle Pilorge.

« Monsieur, il me semble que nous veillons l'un sur l'autre. J'ai eu peur de votre pauvreté, voilà que vous avez peur de la mienne; mais la vôtre est toute ronde, d'une marche uniforme et d'un bon caractère; la mienne est quinteuse, elle a quelquefois l'air de dégringoler par mon escalier et de me laisser avec des écus; puis elle rentre soudain par la fenêtre; j'aimerais bien

mieux un lit assuré dans quelque grenier d'un hôpital. Pourtant, monsieur, je vous remercie de grand cœur; soyez tranquille cette fois; la banqueroute (la banqueroute du libraire Ladvocat) me cause bien quelque embarras, mais elle ne m'atteint pas encore réellement. Vous êtes bien heureux, vous êtes sûr de vivre dans cette vie et après cette vie; ce que vous chantonnez maintenant au coin du feu est quelque immortalité dont vous faites fi parce que vous êtes rassasié; moi j'achève mes tristes *Mémoires*. Ils seront complets vers la fin de l'année, et si je reste encore quelques jours sur cette terre, je compte les passer assis et les bras croisés à regarder le ciel. La politique, vous savez que depuis longtemps je n'y crois plus; peuples et rois, tout s'en va; liberté et tyrannie ne sont à craindre ou à espérer pour personne. Une chose seulement me fait rire, c'est qu'il y a des hommes d'esprit qui prennent tout ce qui se passe au sérieux; ils ne s'aperçoivent pas qu'ils assistent à la mort d'une vieille société, et qu'eux-mêmes ne sont plus que des malades incurables dans un hospice.

« Je suis allé plusieurs fois chercher l'abbé de Lamennais. Je l'ai rencontré par hasard, car les trois quarts du jour il ferme sa porte ou il se retire chez des amis aux environs de Paris. »

La lettre de M. de Lamennais est empreinte du même chagrin, avec plus de grâce et d'abandon.

« Votre philosophie à vous, mon cher ami, vaut mieux que la mienne; c'est de la philosophie pratique, la plus rare de toutes et la plus difficile. Il semble que, puisque vous êtes satisfait de votre position, j'en devrais être satisfait aussi; et pourtant non. Je regrette votre *Grenadière;* je ne saurais m'habituer à ne plus vous voir dans votre beau jardin au milieu de vos fleurs, la serpette à la main, comme le vieillard du poëte. Votre repos me reposait dans ma bruyante mansarde, je jouissais du calme qui vous entourait, je respirais l'air pur et frais et doux de vos coteaux. Comment voulez-vous que je renonce sans tristesse à tout cela. »

Et chacun de le plaindre, et Béranger de répondre à chacun : « Ce n'est rien! calmez-vous! je suis plus riche encore (et cela est vrai) que M. de Chateaubriand ou M. de Lamennais. Les cinq ou six cents francs que j'ai dépensés mal à propos, je les regagnerai bien vite! Au fait, je voudrais bien que

M. de Chateaubriand se trouvât bien dans la nouvelle demeure qu'il s'est choisie. Je voudrais qu'elle lui fît oublier les fleurs, les arbres, les oiseaux qu'il va quitter. Dites-lui, d'après mon exemple, qu'ils seront ingrats aussi. Il n'en sera pas de même des amis, et j'espère qu'il me place au nombre des plus reconnaissants. »

Mais quoi! Béranger, faute d'un toit (le toit dont nul n'a le droit de vous chasser) qui fût à lui, devait mener jusqu'à la fin de ses jours une vie errante. Il avait beau faire et se tromper lui-même, il regrettait, sans en convenir, « un peu de ce bruit qui ne déplaît pas aux vieillards. » Il était (dit-il) semblable à cette vieille dame, condamnée à garder le lit, et qui disait à ses amis : « Parlez, parlez, pour me prouver que je suis vivante! » A la fin donc il comprit que Paris le rappelait, et il ne résista pas davantage... Quoi d'étrange?

Voilà donc le poëte vagabond rendu, après tant d'hésitations, à sa vie, à ses amitiés de

tous les jours. Ce voyage aux pays lointains l'avait dégoûté de la solitude et des silences trop profonds. Comme il était de bonne foi avec lui-même (il l'était avec tout le monde), il convint qu'il avait perdu sa peine à se bâtir des châteaux en Espagne. A cette heure, il cherchait un château d'un tout autre genre... une chambre à Sainte-Perrine... ou tout au moins « *l'épicurisme* de la maison garnie et de la table d'hôte! » Il s'en voulait des arbres qu'il avait plantés, des pigeons qu'il avait nourris, des fruits de ses espaliers, des fleurs de son jardin, même « de la pelle à braise qui lui servait de bêche, et du marteau dont le manche lui servait de plantoir! » Pour peu qu'il rencontre aux portes de Paris « un verre, une assiette, une carafe, *une fontaine filtrée*, et, le dirai-je? *un cabinet de lecture,* » il est content, il n'en veut pas davantage; il hait le ménage et les soucis de la maison; il faut qu'il aille et qu'il vienne au gré de sa fantaisie, au gré de sa bonté naturelle; il veut encore appartenir à quiconque a besoin de son temps, de son

argent, de son crédit, d'un bon exemple ou d'un bon conseil! « La meilleure vie est la plus commune, » a dit Lucien dans un de ses dialogues où il se moque à sa façon de la philosophie et des philosophes... Béranger eût été bien content de cette explication de Lucien.

IX

Pendant que nous parlons si librement et si volontiers de ce brave homme, il arrive, aujourd'hui même, que sa douce et chère mémoire se complète par la lecture des meilleures lettres, les plus sincères, les plus originales et les plus neuves qui aient été publiées de nos jours. Grâce à ces lettres, les chansons de Béranger n'ont plus besoin de commentaires, sa *biographie* est complète et peut se passer de toute autre explication. C'est donc pour nous, et non pas pour lui, que nous inscrivons, dans ces pages éphémères, ces précieux fragments d'un livre qui va paraître et qui ne doit pas mourir :

Août 1847. — « Quel spectacle ! Ce vieux Sébastiani, paralysé aux trois quarts depuis plus de douze ans, que la mort épouvantable de sa fille va précipiter si douloureusement dans le tombeau... S'il fût mort il y a quelques mois,

ce vieillard aurait pu bénir sa destinée ... Vieillissez donc! »

19 *janvier* 1848. — « Mon cher Génin, voici *Raphaël*, lisez-le le plus promptement possible, et le renvoyez bien proprement enveloppé à Mme Colet, rue de Sèvres, 21, vis-à-vis la grande fabrique d'académiciens nommée *l'Abbaye-aux-Bois*. »

2 *mars* 1848. — « J'ai eu peur de la République pour la République, en la voyant naître aussitôt, à l'improviste; mais les républicains sont à l'abri de tout reproche... Lamartine a été admirable, et la France ne reconnaîtra jamais assez le service qu'il lui a rendu au mépris de ses jours.

« Je suis resté à cette révolution ce que j'ai été il y a dix-huit ans. Il y a quelque adresse à moi à ne pas me fourrer où mon nom eût pu être prononcé. Au reste, il y a toujours trop d'hommes pour remplir une fonction que mon caractère me ferait remplir fort mal.

« Mon ami Jean Reynaud, je n'ai jamais su que chanter, je n'ai jamais su que causer, je n'ai jamais su disserter, ainsi je vous donne ma démission de votre commission des hautes études. »

Passy, 29 *mars* 1848. — « Monsieur le président du club de *l'Union*, vous ne voudriez pas qu'un pauvre vieux rimeur allât jouer un rôle inutile et ridicule au milieu d'une assemblée qui a besoin de jeunesse et de science, d'énergie et de talent. — Rappelez-vous Newton, que les Anglais voulurent avoir dans leur Parlement. Tout grand homme qu'était celui-là, dans toute sa vie parlementaire il ne dit que cette seule phrase : « Fermez la fenêtre, M. l'orateur va s'enrhumer ! » Moi, vraisemblablement, je ne dirais que celle-ci : *Ouvrez la porte, je veux m'en aller !* »

28 *avril* 1848. — « J'ai vu hier mon pauvre vieux Chateaubriand qui va finir sous le poids d'un catarrhe. Au reste, sa mort sera la mort d'une ombre, et le spectacle est douloureux de voir comment s'évanouit cette belle et grande intelligence. Auprès du pauvre vieillard veille une autre ruine, la belle et célèbre Mme Récamier. Elle a soixante et onze ans ; frappée de cécité, elle gémit de ne pouvoir être utile à son malade. »

Peu d'années avant la mort de M. de Chateaubriand, Béranger, par un pressentiment étrange, avait rendu visite à la tombe du poëte, son ami.

A M. de Lamennais.

« Dans la tournée que je viens de faire et que j'ai allongée pour éviter Paris, dont j'ai si grande peur, j'ai passé à Saint-Malo. Comme je ne voulais pas m'y faire connaître, c'est à tâtons que j'y ai cherché la maison où vous êtes né, et je l'ai fait si maladroitement que je ne l'ai pas trouvée, dans les quelques heures que j'ai eues pour visiter votre rocher natal. La marée m'a aussi empêché d'approcher autant que je l'aurais désiré du tombeau de Chateaubriand. En l'apercevant si petit, je me disais qu'il vaut mieux tendre la main quand on veut nous donner des dragées que de prendre dans le cornet. Notre modestie nous empêche de fourrer les doigts assez avant. Quel pauvre petit tombeau notre ami s'est fait là! Il aura mieux que cela un jour. »

2 *octobre* 1848. — « Mon ami Trélat, accordez-moi, pour une pauvre aveugle de soixante-quatorze ans, un lit à la Salpêtrière. — Les socialistes ont voulu me porter à la présidence, la plaisanterie était bonne, j'ai pris la fuite et je cours encore! — Je suis bien vieux, mais que de sottises j'ai encore à voir!

— La seule qualité que je me connaisse est de n'avoir jamais envié, quand j'étais inconnu et pauvre, la fortune et les succès d'autrui. — Chateaubriand me disait souvent : « Je me suis toujours ennuyé. » Toujours je lui répondais : « C'est que vous ne vous êtes pas occupé des autres. » Sa femme, esprit fort singulier, s'écriait : « Vous avez bien raison ! vous avez bien raison ! »

15 *septembre* 1849. — « Ah ! mon pauvre ami, quel beau livre que l'Évangile ! C'est le plus magnifique poëme qu'il soit possible à l'homme de lire. Aussi est-il le plus simple de tous les poëmes. Lisez-le souvent, ce livre-là a été fait pour vous. Il vous fera pardonner même à ceux qui depuis dix-huit cents ans en on fait un si détestable usage. »

— « Ma chère enfant, tu vivras assez longtemps pour voir s'éteindre ma réputation. Pourquoi se faire toutes ces illusions ? Pauvres petits soleils de trois sous, nous brillons de quelques grains de poudre, l'instant d'après l'enveloppe est foulée aux pieds des passants !

« Parlez-moi de ceux qui se font un privilége de leur réputation pour arriver à tout. On les appelle des vaniteux : non, ils ne sont que

conséquents. C'est d'un sot d'avoir fait du bruit sans l'aimer; d'avoir marché dans le chemin des honneurs pour les repousser; de s'être vendu au public sans en tirer une fortune. Mieux valait rester obscur et paisible dans son coin. Voilà près de vingt ans que je me dis cela. Aussi l'envie de rire me prend quand on me félicite du bonheur accordé à ma vieillesse. Ce que j'ai de bonheur, je ne le dois qu'à mon caractère et à ma santé, qui, malgré quelques atteintes, n'est pas aussi mauvaise que celle de beaucoup de gens de mon âge.

... « Hélas! ma verve est complétement tarie. C'était mon dernier plaisir, et j'espérais qu'il me serait fidèle jusqu'au dernier jour. Et mon pays si tristement ballotté par tant de petits hommes et de petites passions! n'est-ce pas là une grande douleur? Malgré tout, je conserve encore assez de résignation pour me trouver un fonds de gaieté pour les autres... »

« *Mai* 1851.—J'ai vu Lamartine, il y a deux jours; il a un rhumatisme : c'est son mal habituel. Oh! non, il en a un plus habituel et plus grand encore, c'est le besoin qu'il s'est fait d'un travail incessant, auquel je ne conçois pas que le pauvre homme suffise à son âge; car il a soixante ans (M. de Lamartine est né

à Châlon le 21 octobre 1790), quoi qu'il dise. Qu'il vaut mieux avoir toujours vécu de peu, comme j'ai été réduit à le faire, que de tomber de si haut sur la chaise de paille de l'écrivain public, où cependant il produit encore de bien belles choses, même des choses plus naturelles peut-être que celles qui ont fondé sa gloire !

« Ce que j'admire en lui aujourd'hui, c'est le courage ; il en faut moins, selon moi, pour résister à la foule aveugle et furieuse que pour faire le métier qu'il fait.

« Lamartine... Sa gêne est pour beaucoup dans ses souffrances. Il y a bien à le plaindre quand on voit l'abîme où il me semble s'enfoncer chaque jour davantage. Malgré sa gêne, bien plus pénible que les nôtres, je l'ai vu donner encore deux cents francs pour de pauvres orphelins dont il a pris la charge, et cela sans y mettre la moindre vanité ; car c'est bien par hasard que j'ai été le témoin de cet acte de bienfaisance, au moment où il parlait de vendre des objets qui lui sont chers pour suffire aux dépenses d'annonces pour son journal, qui ne me paraît pas aller aussi bien qu'il l'espérait.

« Vous me parlez du *Civilisateur*, qui ne doit plus compter dans les espérances de Lamartine. L'*Histoire de la Constituante* sera, je crois,

pour lui, d'un bénéfice plus certain. Mais ce ne sera qu'un radeau et non un port. Je suis toujours préoccupé de ce naufrage, qui m'afflige tant, et ne conçois pas que quelqu'un ne vienne pas tendre la main à l'homme qui se noie. Il y a bien de l'ingratitude dans notre pauvre espèce. Enfin ! »

Parfois, quand il revient à la Muse, à son art, aux belles œuvres qu'il a toujours aimées, il en parle à merveille, il en parle en maître :

« Un plan bien conçu, c'est un grand chêne où viennent se nicher d'eux-mêmes tous les oiseaux de la contrée : c'est-à-dire où les épisodes trouvent naturellement leur place. Les épisodes exigent aussi des compositions, et Virgile me paraît à cet égard le plus heureux modèle. Pardonnez-moi de vous citer Homère et Virgile, à moi qui ne sais ni grec ni latin.

« Le naturel est le chemin de l'idéal ; mais c'est l'art qui doit y passer, c'est-à-dire l'intelligence conduite par le goût.

« Savoir choisir, voilà le goût. Le beau dans l'art ne vient peut-être que du choix dans le vrai. »

*A Mlle ***.*

« Ce ne sont pas les bons vers que l'Académie couronne, mais les beaux vers, bien ronflants, bien travaillés, et dont la lecture peut produire de l'effet sur un auditoire amoureux des tirades ampoulées. Or vos vers ne sont pas de ceux-là. Vous visez à dire quelque chose, à le dire le mieux possible et même le plus simplement du monde. Vous aurez donc toujours peu de chance à l'Institut. Au reste, l'Académie n'a pas trop de tort. Elle est dans la condition d'agir ainsi. Ce qu'elle devrait faire, ce serait de renoncer à ces malheureux prix : il vaudrait mieux couronner, chaque année, le meilleur volume de poésie publié, quel que fût le genre, hors pourtant les publications en patois, si grand qu'en fût le mérite, car l'Académie est fondée pour le maintien et l'extension de la langue française. C'est une des grandes idées de Richelieu. »,

Toute cette dernière partie appartient au deuil, à la tristesse, aux regrets du temps présent, à la peur de l'avenir :

« Vous savez que les farouches de l'exil ont

condamné à mort Hugo, Louis Blanc et même Ledru-Rollin : la condamnation a, dit-on, été publiée. »

La mort de M. de Lamennais le frappa comme un coup de foudre ; il n'y pouvait pas croire ! Il était malade, il sortit de son lit pour rendre à ce mort illustre et qu'il avait tant aimé les suprêmes devoirs.

« Au milieu d'une lutte assez courte entre les hommes de police et les jeunes gens qui avaient cru au droit d'exprimer des sentiments honorables, je n'ai cessé d'être protégé et j'ai pu arriver à la fosse commune où a voulu être déposé l'auteur de l'*Indifférence en matière de religion* et de l'*Esquisse d'une philosophie*.

« S'il n'est pas mort en chrétien, c'est qu'il ne l'a pas voulu ; car, bien qu'on ait dit, l'on a obéi à toutes ses volontés, la lucidité de son esprit ne l'a pas abandonné, et personne n'eût pensé à lui désobéir. Jamais homme ne s'est vu mieux mourir jusqu'au dernier moment et ne s'en est montré plus satisfait, au dire des amis dévoués qui l'ont veillé jusqu'au dernier soupir. Quel Breton ! Sa nièce, qui est sa légataire universelle, femme très-dévote, n'a rien pu gagner sur lui. »

L'agonie et la mort de Mlle Émilie Manin, que le grand peintre et le très-honnête homme Ary Scheffer (Ary Scheffer, difficile aux choix de ses modèles, a fait le portrait de Béranger) a portée précieusement dans le tombeau de sa propre mère, où lui-même, et sitôt, il devait descendre après Manin, le père d'Émilie, fut une des grandes douleurs de notre poëte. Il resta frappé d'épouvante au lit de mort de cette enfant de l'exil qui demandait la mort à grands cris, par pitié même pour son père!

A M. Bretonneau.

« Cher ami, je vous écris le cœur navré. J'ai vu la pauvre malade dans un des accès qui se succèdent depuis cinquante jours. Quelle horrible souffrance! Quelle qu'en soit la violence, la malheureuse fille conserve toute sa raison. Il faut entendre les pardons qu'elle demande à cet excellent Manin, qui reste là muet, anéanti. Ce que je ne puis comprendre, c'est qu'en ses tortures elle demande, quoi? un accès d'épilepsie pour la soulager de son autre martyre qu'elle nomme magnétisme. Elle fait la description et la distinction des deux maladies qu'elle s'obs-

tine à ne pas confondre, sans toutefois nommer la dernière, dont le nom seul lui cause de l'effroi, et qu'elle prétend ne lui être venue que depuis quatre ans. Elle vous a entendu parler du sang, et veut qu'on ne lui dise plus que ce mot. C'est le sang, dit-elle. Elle la dépeint comme un réseau de cordes qui la serre dans tous les membres et la force, par de douloureuses contractions, à des mouvements involontaires qu'elle ne peut dominer. Elle montrait ses pauvres doigts recroquevillés, qu'il lui était impossible de ramener à la position naturelle. Que devait être tout son corps ? Il me semblait voir une déviation de l'épine dorsale pendant qu'elle me parlait. »

A raconter les misères dont il est touché jusqu'au fond de l'âme, il arrive en ces moments funestes que le *chansonnier* devient un prosateur admirable, et que pas un philosophe n'écrirait mieux que lui ! Quant à ses derniers sourires, ils sont rares ; il faut les chercher dans quelques lettres pleines de charme, adressées à son ami Perrotin, à sa femme, à sa fille, à toute cette maison qui est la sienne, où sont

contenus dans un ordre excellent, et conservés avec un respect tout filial, les pauvres meubles qu'il a laissés. Il sourit aussi à une charmante enfant, Mlle Béga, dont il aimait la grâce et la jeunesse.

« Tu t'ennuies, pauvre fille! J'en souffre pour toi, je t'assure ; mais, puisque tu te mets à travailler, l'ennui ne durera pas. Le travail, sous toutes les formes, est l'unique remède au mal que tu éprouves...

« Tu me trouves bon : sache que, si je mérite cet éloge, je le dois à ce que de bonne heure aussi j'ai pris note de mes fautes pour m'en corriger d'abord, puis pour juger mes semblables avec indulgence. Continue donc à user de ce procédé que ton bon cœur t'a révélé, et tu croîtras en bonté comme en science. »

Il écrit aussi à Mme Victor Hugo, à sa fille, au grand poëte, à ses deux fils, des lettres d'amitié et d'un accent tout paternel :

« Mon amie, il faut veiller sur ce cœur malade! Il faut modérer son ardeur, cela dût-il nous priver de quelque chef-d'œuvre. Il en a

fait assez pour sa gloire et celle de la France. Lamartine a été près de six semaines au lit, déchiré par d'affreuses douleurs rhumatismales. Le ciel nous en veut-il à ce point de s'en prendre à nos deux plus grands poëtes ? Mes prières ne montent donc pas jusqu'à lui ! Hélas! il y a longtemps que je m'en doute, pour beaucoup d'autres choses.

« Je vous dirai ce que vous savez sans doute déjà, c'est que l'auteur des deux beaux bustes de Hugo, David (David d'Angers) nous est rendu. Il était temps qu'il revît son atelier ; il serait mort de consomption. Sculpteurs et peintres ne sont pas aussi heureux que le poëte, qui porte partout son cabinet de travail. Vous en savez quelque chose, et je voudrais bien en savoir autant que vous. »

Un autre jour, il rencontre, errante au hasard de sa jeunesse et de sa beauté, une petite-fille du prince de Canino, son ancien protecteur, et le voilà entourant la jeune dame et le bel esprit des soins les plus aimables et les plus empressés. Les lettres à Mme de Solms respirent l'affection la plus sincère et la plus vive ; elles abondent en bons conseils, en sérieux avertisse-

ments ; on voit que le poëte est heureux de payer sa dette à la petite-fille de son protecteur.

« Chère fougueuse, petit cheval emporté, et sans frein, je jette au feu mes feuillets, je n'écrirai pas *la Femme qui s'ennuie :* mon roman s'appellera *la Femme qui s'agite.* Tudieu ! comme vous y allez ! La journée a donc quarante-huit heures pour vous ? Quel est ce feu qui vous dévore ! Vous vous userez, chère enfant, prenez-y garde : vous êtes trop répandue; vos amis vous mettront en terre si vous n'en sacrifiez pas la moitié. Il y a plus de gens à Paris qui vous écrivent et auxquels vous écrivez en un mois que je n'en reçois dans toute l'année, et cependant un de mes propriétaires m'a donné congé sous le prétexte que j'usais ses escaliers, tant il vient du monde chez moi. Jugez !

« Pourquoi, puisque vous traduisez des tragédies italiennes en vers français et que votre *Myrrha* a si bien réussi, ne vous attaquez-vous pas à *Camma ?* On dit que c'est fort beau. Vous avez dû voir l'auteur, M. Montanelli, chez Lamennais. Il a beaucoup de talent. Voulez-vous que je vous envoie la brochure de *Camma*, si on ne la trouve pas à Aix ? Vous savez qu'il

a traduit *Médée* en italien, et que c'est meilleur, au dire des connaisseurs, que dans l'original : je le crois sans peine.

« Moquez-vous de moi, chère belle, tant que vous voudrez, vous n'empêcherez que je ne sois noble comme le roi, et vous ne m'enlèverez pas tous les droits que je possède à signer *de* Béranger. Je n'attache aucune importance à la particule qui précède mon nom, mais enfin elle m'appartient réellement.

« Restez toujours indépendante : l'habit ne fait pas le moine; vous n'avez aucune autre responsabilité que celle de vos actes; laissez le monde, les journaux, les amis et les ennemis vous désigner comme ils le voudront; vous ne pouvez pas vous amuser à écrire une lettre imprimée tous les matins pour prier les contemporains de cesser de vous qualifier, afin de plaire à quelques personnes de mauvaise volonté qui ne veulent pas comprendre que vous n'êtes pour rien dans cet excès de zèle. Quant à moi, qu'on m'appelle Béranger ou de Béranger, M. le chevalier de Béranger même, que m'importe ! Je rougirais, pour flatter quelques-uns de mes amis, de déclarer que ce *de* ne m'appartient pas, mais aussi je ne me suis jamais amusé à m'en vanter. Sur ce, chère fée,

que cette grave question ne vous agite plus ; vous êtes la princesse Esprit, la reine Beauté, la comtesse Enjouement, et vous n'avez pas de plus fervent admirateur et courtisan que votre vieil ami.

« Le marquis DE BÉRANGER.

« Ca sonne bien, n'est-ce pas ?

« Aimez-vous mieux :

« BÉRANGER,
« Ouvrier en rimes.

« C'est crâne, n'est-ce pas ? Choisissez. »

Cher sourire ! Hélas ! il riait si bien dans ses beaux jours ! il était si content de la vie ! il était si fier de ne lui avoir demandé que les biens qu'elle peut contenir ! Le jour où son *incognito* (dans la *Closerie des Lilas*) fut trahi par l'enthousiasme et l'admiration de ces jeunes filles qui se jetaient, pleurantes et riantes, dans les bras de leur père Béranger, fut un de ses beaux jours ! Il s'en souvenait avec joie, avec orgueil !

« Mon fils, disait-il à un docteur en herbe, et en fleur, je ne suis pas fâché de *mon escapade* à votre *Closerie.*

« Nouveau venu dans le quartier latin, séparé par plus d'un demi-siècle d'âge des habitués de la *Closerie des Lilas*, j'étais loin de penser, je vous l'assure, monsieur, que là m'attendait un de ces rayons de bonheur qui descendent si rarement sur une tête chauve. Je n'en garderai qu'un souvenir plus reconnaissant pendant le peu de jours qui me sont encore réservés. Dites-le bien, je vous prie, à tous ceux qui ont procuré ce moment de fête au vieux chansonnier contemporain de leurs grands-pères ; et moi, monsieur, à ceux de mes amis qui n'ont pas été témoins de ma vive émotion, je montrerai votre très-jolie chanson. Elle leur expliquera d'une manière bien flatteuse pour moi quels sentiments ma présence a éveillés au cœur d'une jeunesse à qui je n'osais demander que la permission de ressaisir l'image d'un passé si loin de moi aujourd'hui, qu'il commence à s'effacer de ma mémoire affaiblie. »

Nous finirons (bien à regret) par ces deux morceaux d'une prose accorte et juvénile, de l'accent même de Jean-Jacques, avec plus de bonhomie et de naturel :

« J'aurais été vous voir hier, ma chère ma-

dame, mais Minette m'a fait des siennes : elle a disparu depuis jeudi et n'est pas encore rentrée. Judith est au désespoir, et moi je n'ai pu dormir cette nuit. Si elle reparaît demain, je serai chez vous avant midi; dans le cas contraire, pardonnez-moi ; mais j'aime cette bête ; si elle devait ne plus revenir, nous ne nous en consolerions pas : elle fait partie de ma famille.

« Je rouvre ma lettre pour vous dire que Minette est de retour au logis. Pauvre bête ! il paraît que c'est un caprice pour certain matou du voisinage qui l'a retenue si longtemps. »

Vous rappelez-vous cette fontaine Aréthuse dont les poëtes anciens ont parlé avec tant de piété filiale ; et vous rappelez-vous comme ils en ont parlé? « Une belle et claire source qui roule de petits flots argentés parmi les cailloux du rivage, avec un murmure agréable et charmant. » Pour nous, Béranger est la fontaine Aréthuse ! Il en a le calme et la douceur, le murmure et la clarté. Il allait ainsi doucement, paisiblement à sa dernière heure, entre l'obligeance et la pauvreté !

X

Parfois même, au milieu des tristesses qui ont assombri ses derniers jours, le poëte avait des retours sur lui-même, et d'une voix débile, intelligente et claire, il chantait... il chantait justement ses derniers jours :

Paris m'a crié : Reviens vite !
Sachons si ta voix a faibli.
Cesse au loin de vivre en ermite ;
Reviens chanter, ou crains l'oubli.
J'ai répondu : Dans ta mémoire,
Paris, laisse mon nom périr.
En vain ton soleil fait mûrir
Grandeur, plaisir, richesse et gloire,
Ici, l'écho me dit tout bas :
    Ne t'en va pas. (*Bis.*)

. . . .

Arbres et flots, oiseaux et roses,
Oui, je vous crois, adieu, Paris.
Je m'amuse aux plus simples choses ;
Quand je pense à Dieu, je souris.

Que me faut-il ? Un peu d'ombrage,
Quelques pauvres pour me bénir,
Et, pour le long somme à venir,
Le cimetière du village.
Aussi l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas. (*Bis.*)

Un autre ami lui demandait, les mains jointes, ce qu'il pouvait faire en ces solitudes, s'il n'était pas fatigué d'y vivre et s'il ne reviendrait pas bientôt les rejoindre ; et pour s'abstenir de répondre, il répond à cet ami par une aimable chanson :

Avec Dieu bien souvent je cause ;
Il m'écoute, et, dans sa bonté,
Me répond toujours quelque chose
Qui toujours me rend la gaîté.

. . . .

Plus d'amour dans l'hiver de l'âge,
Mon cœur en vains soupirs se fond ;
C'est le poisson qui toujours nage
Sous les glaces d'un lac profond.

Pour tes chants sérieux ou lestes,
Crains l'oubli, m'a-t-on répété ;
Travaille et prépare à tes restes
Un parfum d'immortalité.

Mais je n'ai plus goût à l'éloge,
Plus de goût pour rien chansonner ;
S'il fait encor marcher l'horloge,
Le Temps ne la fait plus sonner.

Ce qui l'avait surtout ramené à son point de départ, c'était le besoin de revoir une famille qu'il s'était faite. Il avait trouvé pour l'aimer, pour le défendre, et pour l'entourer lui et ses œuvres de tous les respects mérités, un très-habile libraire et très-honnête homme, appelé M. Perrotin. C'est à M. Perrotin que nous devons ces belles et nombreuses éditions des chansons de Béranger, et ce beau livre, embelli par toutes les ressources du dessin, de la gravure et de tous les arts. C'est à Perrotin, son libraire, et mieux que son fils, que Béranger aura dû le calme et le repos de ses derniers jours. Ils avaient souffert pour la même cause ; ils avaient les mêmes pensées, une grande communauté d'opinions, et tout de suite il y eut entre eux une alliance heureuse, une bienveillance infinie, une émulation sincère à celui qui rendrait à l'autre, avec plus de grâce et de bonté, les

plus intelligents et les plus grands services. Il y eut entre eux deux la tendresse du père pour le fils, le dévouement du fils pour le père. Le temps, l'habitude et le succès n'avaient fait que resserrer entre le poëte et son libraire les liens d'une amitié si ferme, et Béranger, qui n'acceptait aucun joug, pas même le joug de l'amitié, avait fini par s'abandonner entièrement à la tendresse, à la prévoyance de l'homme excellent qui devait lui fermer les yeux, et qu'il nommait déjà tout bas son légataire universel.

Désormais donc il savait quels braves gens il devait trouver à son lit de mort, les mains pieuses qui devaient lui fermer les yeux. Il ne disait pas, comme avait dit M. de Chateaubriand dans un barbarisme ingrat : *Je baille ma vie !* Il disait volontiers : Je suis prêt, mon tour arrive, il faut partir. Ce refrain de son discours, ce *P. S.* de ses lettres intimes, avait été le refrain de ses chansons. En même temps, il comptait tous les amis qui étaient partis avant lui ; il en savait le nombre, il redisait leurs noms, il en contemplait les images, qui étaient le seul

ornement de son humble logis. Il revenait de toutes ses forces à ses beaux jours d'espérance et d'inspiration. Comme il était encore un grand marcheur, et que la promenade était son plus vif plaisir, chaque matin, après sa toilette et son déjeuner bien modeste, si la nuit avait été bonne et si l'heure était clémente, il reprenait le cours de sa promenade ; il marchait d'un bon pas, et toujours il savait où il voulait aller. Donc ses amis, et même les gens qui n'étaient pas ses familiers, mais qu'il honorait de ses bontés, le voyaient arriver inévitablement, s'ils avaient une peine, un deuil, une naissance, une joie à lui conter. Étiez-vous malade, il arrivait, et vous réconfortait par sa présence et par ses discours. Il avait toujours à vous donner un bon conseil ; il savait parfois mieux que vous vos propres affaires ; il s'occupait surtout de la pauvreté des gens de lettres, et de la prodigalité de celui-ci, de l'imprévoyance de celui-là. Il partageait volontiers et vivement les espérances et les inquiétudes de ceux qu'il aimait, encourageant, consolant ; puis, tout

d'un coup, il vous quittait pour aller à quelque affliction qu'il avait apprise hier ou ce matin; et celui-là qui l'eût vu, cet inconnu cheminant vers la Bastille pour gagner le Jardin des Plantes, longeant les boulevards pour gagner les bords du canal Saint-Martin, ou, quand le ciel était mouillé, s'abritant sous les galeries du Palais-Royal, aurait eu peine à deviner, en ce simple bonhomme, un des hommes les plus considérables, les plus aimés, les plus honorés, les plus heureux de cette nation, un de ces grands esprits tels qu'il en faut aux grands Etats, un homme dont la voix était acceptée, et qui d'un mot pouvait vous glorifier ou vous abattre.

Cet inconnu dans la foule, il pouvait frapper aux portes les plus hautes, et ces portes se seraient ouvertes. Il était le roi de l'opinion publique et l'ami des honnêtes gens. Ceux qui le connaissaient s'arrêtaient souvent pour le saluer de l'âme et du cœur; et s'il rencontrait une foule, aussitôt la foule, émue et pénétrée, arrêtait sur cet ami du peuple un doux regard d'admira-

tion et de respect. Ainsi, tant qu'il a pu marcher dans la rue ou dans la campagne, il s'en allait rêvant, et parfois arrangeant et composant encore dans sa tête féconde et laborieuse un de ces petits drames qu'il disposait avec tant de génie et tant de goût. — Mais, disait-il un soir, ce sont des chansons que je me raconte à moi-même, car je n'ai pas le courage de les écrire. Il écrivit cependant ses adieux à cette patrie qui lui avait témoigné tant de confiance, à ce Paris, la grande cité dans laquelle il était revenu pour y mourir :

France, je meurs ; je meurs, tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce...

. . . .

Demi couché je me vois dans la tombe.
Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre ;
Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu !

Au mois de septembre 1856, il perdit sa fidèle compagne : Mlle Judith Frère fut prise du mal qui l'emporta. Il entoura sa vieille amie de tous les soins imaginables; il ne quitta pas sa chère malade un seul instant; il la servit la nuit et le jour, pendant dix mois, et, quand elle s'éteignit en le bénissant, il se trouva si faible et si fatigué, que ce fut tout au plus s'il put se traîner jusqu'à l'église. On le ramena chez lui très-malade. « Hélas! disait-il à M. Antier, son plus vieux et son plus fidèle ami (ils habitaient dans la même maison de la rue de Vendôme), tu as bien fait de me ramener, je n'ai pas la force d'aller plus loin. Mon heure est venue : avant six mois je serai mort. » Il disait cela d'une voix très-calme, et, comme il vit que ses amis l'écoutaient avec terreur, il cessa de le dire, afin de ne pas affliger ses amis. Véritablement sa maladie était mortelle : il se mourait de la maladie de Balzac et de Frédéric Soulié... il était atteint d'une hypertrophie au foie et au cœur. Il le savait, et, par une immense ironie, il interrogeait les

médecins de l'air le plus naïf. « Ils savent bien ce que j'ai, disait-il à M. Antier, qui ne le quittait pas, mais je le sais aussi bien qu'eux. » Puis, comme il les voyait très-attentifs à son mal : « Allons, disait-il, guérissez-moi si vous pouvez, je le veux bien... et pourtant la belle machine à réparer, un vieux bonhomme de soixante-dix-sept ans, qui n'est plus bon à rien en ce monde !... Et surtout, mes amis (c'était son vœu), empêchez-moi de souffrir. » Tant ses douleurs étaient vives et supérieures même à sa patience !

Il n'avait jamais été ce qu'on appelle un homme bien portant; son enfance avait été malingre, et, dès sa première jeunesse, il était sujet à de violentes migraines. Son âge mûr fut signalé par de graves maladies; il s'était tiré d'affaire à force de tempérance et d'attention sur lui-même; car ce grand inspiré du vin de Champagne et du vin de Chambertin n'en buvait guère. « Sauver mon sucre et mon café, » disait-il; il n'eût jamais dit : « Sauver mon vin de Bourgogne ou mon vin de Bordeaux. »

Il était la modération même; sa grande orgie se composait surtout d'*abondance*. — Il ne croyait pas à la médecine, et cependant il eut pour ses médecins les plus grands médecins du monde : Antoine Dubois, qu'il appelait son ami; M. Chomel; le docteur Bretonneau; et, dans sa dernière et cruelle maladie, avec le docteur Charles Bernard, qu'il appelait son fils, le célèbre docteur Trousseau, une volonté ferme, une intelligence élevée, un noble esprit, fait pour comprendre les soins, le zèle et les respects mérités par certains hommes d'une espèce à part, dont la vie est une gloire nationale et la mort une calamité publique.

Il mourut comme il avait fait toute chose, avec courage et simplement. Il souriait, il se plaignait, il se taisait. Il avait la fièvre, il dormait peu, il dormait mal. Bientôt ses nuits devinrent un long supplice; il ne se calmait un peu que sur le midi : alors on le voyait revivre. Il se faisait descendre, au soleil de mai, dans le petit jardin de la maison : là, ses amis venaient le voir; il les recevait à merveille;

il aimait à les entendre, il s'efforçait de leur parler; puis, quand le soleil et ses amis étaient partis, il fallait le remonter péniblement à son quatrième étage, et ce quatrième étage à franchir était une de ses tortures. Il y avait déjà plus de dix ans (on ne le sut qu'à ses derniers jours) qu'un escalier à monter était, pour ce brave homme au cœur malade, une tâche horrible, et oette nécessité de sa pauvreté, et de tant de misères dont il était l'espérance et la consolation, qui le forçait à gravir des hauteurs mortelles, nous force une dernière fois à nous arrêter sur la vertueuse obstination de ce noble et courageux vieillard, qui veut vivre uniquement du peu qu'il a gagné par son génie, et qui n'a pas songé un seul jour à rien accepter de personne, après avoir donné lui-même à tant de malheurs tout ce qu'il pouvait retrancher à son pain de chaque jour. C'était là tout son orgueil : vivre à son compte ; et, content de sa pauvreté, il disait, comme Jean-Jacques Rousseau à lord Maréchal : « Sachez, mon cher ami, que je n'ai pas besoin de ce qui

me manque. » Pour conserver cette austère indépendance, Béranger avait été de très-bonne heure le ménager le plus attentif et le plus sévère pour lui-même. Il s'était adonné à toutes les économies, même impossibles ; il rêvait au phalanstère ; il avait essayé de la maison de santé, de la pension bourgeoise ; il s'en faut de très-peu qu'il n'ait voulu tâter de l'hôpital. Nous lui disions un jour : « Savez-vous que nous avons vu, tout à l'heure, un poëte de vos amis dans un hospice admirable ! Il habite une chambre au soleil, au milieu d'un jardin, une chambre historique et mortuaire, où sont morts déjà plusieurs écrivains et plusieurs artistes : M. Soulié, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, et M. Urhan, l'alto de l'Opéra, qui, au milieu de cet orchestre enchanté, n'avait jamais regardé une danseuse. — Bon ! répondit Béranger, donnez-moi l'adresse de ce bel hôpital, ça peut servir. » Et il écrivit : « *Memento :* Les frères hospitaliers de la rue Plumet. »

Béranger était, un matin, chez M. le maréchal Sébastiani, qu'il aimait en sou-

venir de ses beaux jours. Le maréchal était très-riche et très-vieux. Sur sa table on pouvait voir un portefeuille tout rempli de fortune : « Mon ami, mon poëte, dit-il à Béranger (c'est le maréchal lui-même qui a raconté cette histoire), peu d'hommes ici-bas m'ont autant charmé et consolé que vous. Là, voyons, que je m'acquitte une fois pour toutes. Vous êtes pauvre, et nous sommes seuls; j'ai tant de rentes en majorats, tant de rentes en pensions, tant de manoirs, de fermes, d'hôtels, et puis, dans ce portefeuille, des *bons du Trésor*, des canaux, des billets de banque, mille valeurs. Prenez, je vous prie, un de ces papiers que voilà. Mon portefeuille en sera-t-il moins garni? Vous, cependant, vous aurez un peu d'aisance, et j'en serai tout heureux. » Il allait continuer sur ce ton, mais Béranger : « Monsieur le maréchal, lui dit-il en se levant, il est écrit : « Ne « nous laissez pas succomber à la tenta- « tion. » — Il est écrit aussi : « Délivrez- « nous du mal, » reprit le maréchal. Mais le poëte était bien loin, et oncques le ma-

réchal ne le revit, qu'au jour de sa peine et de son deuil (1).

Il y a cependant des gens, des hommes dévots, qui ont parlé de l'avarice et des pensions de Béranger! Ces tristes violences indignaient les amis du poëte, mais lui-même il ne s'en inquiétait guère. Il était de l'avis de son bon frère La Fontaine :

Anacréon et les gens de sa sorte,
Comme Waller, Saint-Évremond et moi,
Ne se feront jamais mettre à la porte;
Qui n'admettrait Anacréon chez soi?
Qui bannirait Waller et La Fontaine?

Et Béranger, pour compléter la chanson, ajoutait ces deux vers :

Qui bannirait Waller et La Fontaine?
Qui n'admettrait un Béranger chez soi?

Cependant Béranger se mourait; il avait beau cacher sa mort comme il avait caché

(1) « Je vous ferai dix mille livres de rentes, disait un ministre à Béranger. — Je le veux bien, mais où diable les prendrez-vous? » répondit-il.

sa vie, il y eut un jour où cette terrible nouvelle devint un événement public, et soudain la ville entière entra en grand souci de la santé de son poëte. On vit accourir, de toutes parts, autour de la maison funèbre, une foule attentive, émue et toute en deuil. On s'interrogeait du regard; chaque matin il fallait donner le bulletin de cette chère et précieuse santé. A son lit de mort étaient accourus les disciples de ses belles années, les amis anciens ou nouveaux de sa vieillesse : M. Villemain, M. Mignet, M. Henri Martin, M. Lebrun son ami, son camarade, et enfin M. l'abbé Jousselin, l'ancien curé de Passy et maintenant curé de Sainte-Élisabeth, dont Béranger était devenu le paroissien pour la seconde fois. Il les encourageait, il les consolait, il leur disait adieu. Surtout, dans ces visites suprêmes, qu'il recevait volontiers, aussitôt qu'il pouvait entendre ou qu'il pouvait parler, car souvent il revenait d'un accablement passager à une grande liberté d'esprit, il fut touché des visites assidues et de l'accent de M. Thiers; il l'a-

vait connu jeune homme, et tout de suite il l'avait adopté dans cette illustre maison de M. Jacques Laffitte, où Béranger était un oracle! Il aimait l'esprit de M. Thiers, il aimait son discours, il admirait cette ingénieuse repartie et ce talent prime-sautier avec lesquels son propre talent avait une certaine analogie. Aussi bien, l'un et l'autre ils étaient des libéraux d'ancienne date; ils avaient eu les mêmes amitiés, ils avaient partagé les mêmes rancunes, ils avaient assisté aux mêmes funérailles, ils avaient aimé, de la même passion, les saines libertés de la parole, ils avaient adopté le même héros, l'Empereur, qui reste à la fois l'Empereur de M. Thiers et l'Empereur de Béranger; ils lui reprochaient les mêmes fautes, et, dévoués à sa gloire, ils le châtiaient de la même sentence, au nom même de la liberté.

Et lorsque l'un et l'autre, à ce lit de mort, Béranger et M. Thiers se rencontraient dans une fortune et dans une œuvre si différentes, ces deux hommes ne pouvaient guère ne pas s'embrasser étroite-

ment au moment des adieux suprêmes, comme deux frères qui se reconnaissent à certains signes de la même famille. Au demeurant, l'histoire a toujours aimé et favorisé ces dernières entrevues des grands poëtes et des grands artistes. Elle se plaît à ces adieux solennels; elle est contente des paroles suprêmes que se disent l'un à l'autre deux grands esprits qui ne doivent plus se revoir; elle prend sa part de leur douleur, elle en tire des leçons, des conseils, des espérances. — « Eh bien, disait Béranger à M. Thiers, vous voilà délivré de la politique, et vous appartenez tout entier à ce beau livre, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, où j'ai rencontré tant de mes propres sentiments!... »

En même temps il tendait la main à M. Thiers, qui la prenait dans ses deux mains, pleines de pitié et de respect! Ils se sont vus plusieurs fois l'un et l'autre, et le dernier jour, quand il fallut se séparer, quand Béranger prit congé de M. Lebrun, de M. Mignet, de M. Villemain, de

M. Cousin et de M. Thiers, ses yeux se remplirent de larmes :

« Adieu, mes amis, disait-il, adieu ! Vivez, et vous aurez même ici-bas un monde meilleur ; c'est la volonté de Dieu que les hommes cessent de tant souffrir... *Il y est obligé*... »

Puis, après un moment de réflexion :

« *Obligé* est le mot, » dit-il à ses amis, attentifs aux dernières émotions de ce grand cœur.

Jusqu'à la fin, il fut entouré de ses amis, MM. Antier, Chevalier, Thomas, Borie, et de son ami, disons mieux, de son *fils* Perrotin, qui se disputaient l'honneur de veiller sur les nuits dernières du poëte agonisant.

Du 21 au 29 juin, par les plus fortes chaleurs de cette cruelle année, il se débattit contre ce mal implacable. Au premier juillet, le soleil s'étant calmé, il eut

quelque relâche. On crut qu'il allait expirer le 14, le jour anniversaire de la prise de la Bastille... Il expira deux jours plus tard, le 16 juillet 1857, à quatre heures trente-cinq minutes du soir. A peine mort, cette noble tête intelligente prit soudain, disait un témoin oculaire, *un caractère de la plus grande beauté !*

Et le lendemain, à travers cette ville en deuil, son cercueil, escorté par une armée entière, fut porté en grande pompe au tombeau de Manuel. S'il eût fallu pour ce tombeau une inscription empruntée à quelque grand poëte, on l'eût trouvée toute faite dans les chansons de Béranger :

On parlera de sa gloire
Dans le peuple bien longtemps.

FIN DU SECOND VOLUME.

191

2916.— Paris, impr. JOUAUST, rue Saint-Honoré, 338.

BIBLIOTHÈQUE ORIGINALE.

Cette bibliothèque est tirée sur grand papier de fil vergé (quelques exemplaires sur papier de Chine et chamois), en caractères elzéviriens, avec couverture papier *à escargots vieux style*, du format in-32 raisin.

LES MYSTIFICATIONS

DE

CAILLOT DUVAL

Avec un choix de ses lettres les plus étonnantes, suivies des réponses de ses victimes.

Introduction et éclaircissements par LORÉDAN LARCHEY. Eau-forte de FAUSTIN BESSON. 1 vol. . . . . 3 fr.

Sous le pseudonyme de CAILLOT-DUVAL, deux plaisants grands seigneurs (de Fortia de Piles et de Boisgelin) ont berné, vers la fin du XVIIIe siècle, une bonne partie du monde parisien. A l'actrice, au fabricant, à l'homme de lettres, au magistrat même, ils écrivaient des lettres fort comiques qui leur valaient des réponses plus comiques encore. Leur recueil, devenu fort rare, forme le monument le plus récréatif qu'on puisse élever en l'honneur de la crédulité humaine.

LA VÉRITÉ

SUR LA

MORT D'ALEXANDRE LE GRAND

PAR E. LITTRÉ

LA

MORT DE JULES CÉSAR

PAR NICOLAS DE DAMAS

Frontispice avec portraits à l'eau-forte de Ulm
1 vol., 3 fr.

Ce volume se compose de deux morceaux d'un très-grand intérêt historique et littérairement très-remarquables : *la Vérité sur la mort d'Alexandre le Grand*, par Littré, de l'Institut, qui prouve que ce conquérant, contre la croyance commune qui le fait succomber au poison, est mort des fièvres paludéennes, et *la Mort de Jules César*, par Nicolas de Damas, historien contemporain du fait, dont il ne reste que ce beau fragment, retrouvé depuis peu et devenu célèbre.

L'une et l'autre partie du livre sont précédées de préfaces qui mettent le lecteur de plain-pied avec le sujet, et suivies de notes et d'éclaircissements.

Les notes de *la Mort de Jules César* résument tous les récits des historiens anciens sur ce grand événement.

CORRESPONDANCE INTIME

DE

L'ARMÉE D'ÉGYPTE

Interceptée par la croisière anglaise

Introduction et notes, par Lorédan LARCHEY; frontispice à l'eau-forte de ULM. 1 vol. . . . . 3 fr.

En temps de guerre, les journaux accueillent comme une bonne fortune la reproduction d'une lettre de soldat. Il y a, dans ces billets écrits sur le champ de bataille, même dans les plus naïfs et les moins corrects, un cachet de vérité qui les rend précieux. Il existait un monument unique en ce genre : c'était la *correspondance* des officiers et soldats de l'armée d'Egypte, interceptée par la flotte anglaise et imprimée à Londres par les soins du gouvernement britannique, qui se rendit en cette circonstance coupable d'une notoire indélicatesse.

Ce curieux document, M. Lorédan-Larchey a eu la pensée de le faire revivre dans l'élégante série de la *Bibliothèque originale*, à la nature de laquelle conviennent surtout de semblables publications.

FRÉRON

OU

L'ILLUSTRE CRITIQUE

Par Ch. MONSELET. — 1 vol. augmenté d'un frontispice à l'eau-forte d'Ed. MORIN. . . . . 3 fr.

Fréron, c'est l'avénement du journalisme moderne, avec sa grandeur, sa persévérance et ses misères. Une étude était due à cet homme qui sut résister à Voltaire, et qui, pendant plus de trente années, put maintenir une feuille critique en un temps où l'amour-propre blessé était plus dangereux qu'aujourd'hui. Ch. Monselet, dont la plume délicate et fine excelle en ces retours aux curiosités du passé, nous fait apprécier dans cette étude le rédacteur de *l'Année littéraire*, qui était assurément le précurseur des G. Planche et des Veuillot.

2916.— Paris, impr. JOUAUST, rue Saint-Honoré, 338.







